LES MERVEILLES DE VENISE

—

I. — L'ARRIVÉE

A midi, par la mer, toutes cloches du Lido et de Saint-Georges sonnant, je suis arrivé à Venise. La *piazzetta* était en face de moi avec, au fond, la note bleu de roi de son horloge ancienne, ses statues dorées et son timbre que frappent des carillonneurs de bronze. Le palais des Doges, à droite, servait de portant à ce décor, cachant à demi le profil de Saint-Marc. De l'autre côté, à gauche, le Palais-Royal déployait sa perspective de colonnes et de sculptures; tandis que, dominant de son imposante silhouette cette apparition de féerie, le Campanile élevait dans le ciel sa forme massive et trapue, obélisque énorme terminé en pyramide, surmonté d'un éblouissant ange d'or. Devant moi, au pied des colonnes de Saint-Théodore et du Lion symbolique de saint Marc, les gondoles alignées frémissaient, découpant les vagues de l'ombre funéraire de leurs flancs obscurs.

Je fus tout de suite conquis par ce tableau, clair de la blancheur virginale des neiges, semé de bleu et d'or comme un vieux livre mystique, réjoui par l'orchestre des sonneries. Je fus tout de suite conquis par l'accord de ces monuments d'une irréelle magnificence, prodigués avec la plus heureuse largesse sur cette plage d'arrivée. Je restai bien longtemps accoudé au bastingage du na-

vire, oubliant de descendre, ravi jusqu'à l'émotion d'une magnificence crue impossible, et cependant réalisée et persistante.

Venise m'a paru la démonstration probante que la beauté n'est pas indépendante de notre vie (Ah! pourquoi s'en éloigne-t-elle de jour en jour plus cruellement?), qu'elle n'est pas une chose à part, mais fait partie de l'utilité comme condition de notre joie.

Entré dans la ville, j'ai trouvé sur tous les visages un reflet de la sereine splendeur de Venise; les yeux des femmes m'ont semblé redire l'éclat de ses vagues, la mélancolie de ses canaux.

Je me suis logé dans un quartier retiré, afin de pénétrer dans l'âme de la ville. J'habite à Fondamenta Bragadin, près de l'Académie des Beaux-Arts. Il n'y a là que quelques rues désertes, silencieuses. Venise, en cet endroit, s'apaise et s'austérise en rêverie; un petit canal étroit enjambé par deux ponts à la courbe sans dureté, charmants tous deux comme des bibelots puérils, l'un de pierres, l'autre de briques; des rangées de gondoles noires, endormies le long des berges, des maisons simples avec des pignons en pointe, dans le genre de celles de notre Flandre : voilà le tableau que ce quartier accrochera à mon seuil durant mes quinze jours de stage.

J'ai vu, en venant m'installer à ma *Fondamenta,* le grand Canal. C'est une apparition à la réalité de laquelle on a peine à croire. Ce ne sont que palais d'architecture puissante ou frêle, trempant leurs pieds dans l'eau; la plupart de marbre. La pluie les a lavés, la rouille du temps les a obscurcis. Partout, c'est un aspect d'aristocratie austère ou gracieuse, très troublant. Tous les styles concourent à ce ravissement singulier : le Gothique y fleurit ses trèfles, le Byzantin y allonge ses minces colonnettes, le Moresque y découpe ses balcons, la Renaissance y appesantit ses formes sévères. Des escaliers descendent dans l'eau, leurs marches de marbre conduisent à des péristyles que des statues adornent, des anges tendent des banderolles et des écussons, des chevaliers veillent sous les armes, des saints et des saintes prient, des her-

cules soutiennent des architraves, des divinités font effort pour sortir du mur. Il semble que l'âme des époques s'agite sur ces palais; et ce grand Canal est une avenue de souvenirs...

La gondole qui me mène glisse sur l'eau silencieusement, avec un léger roulis berceur qui complète l'illusion d'un songe, et plonge mon corps dans le nonchaloir qui n'appartient qu'au demi-sommeil... J'ai assisté à la messe à Saint-Marc. Cette église est une grotte d'or où planent des Anges, des Vierges, des Saints, des Apôtres. Çà et là, l'architecture byzantine et féerique se fleurit de motifs délicats, d'arabesques graves ou précieuses : des chaires, des iconostases, des bas-reliefs, des Christs, des icones, des mosaïques, une merveille éblouissante et sourde, un opium exaltant l'âme et l'imagination! Saint-Marc a du Giotto et du Rembrandt; c'est un antre magique sombrement doré, obscurément resplendissant, c'est une vision étrange, pénétrante, singulière; c'est une châsse dont l'or s'est fané, tirant de son éclat dormant plus de puissance. Les statues noires, les silhouettes effilées de ces mosaïques se découpent sur les soleils qui les ont brunies, prennent les apparences funèbres et austères d'imposantes momies...

J'ai entendu le plain-chant d'une messe liturgique, j'ai entendu le plain-chant et les chœurs parler aux voûtes et aux dômes de l'édifice. J'ai été profondément touché de l'union majestueuse d'une architecture noble et riche avec les prières chantées. Pendant que les voix claires filaient un fin cristal dans les voûtes, y suspendaient leurs stalactites de notes pures, je fixais mes yeux sur les défilés sombres passant sur les crépuscules des fonds dorés; et je pouvais croire que ces hymnes sortaient du jardin de ces êtres fleuris sur gloire, épanouissant la rose nimbée de leur visage sur la tige en colonne de leur corps.

Ainsi une vie surnaturelle et en correspondance directe avec la liturgie animait ces voûtes, semblait leur donner une voix, faisant chanter ces anges, ces apôtres, ces martyrs, ces prophètes, ces vierges, ces saintes, et il en sortait des chants d'amour, des cris de gloire, des hymnes

d'adoration, des pâmoisons d'extases. Ravi, immobilisé, j'écoutais rouler dans les dômes étincelants et jusque dans les corridors obscurs des galeries les ondes sonores, qui s'étiraient comme du verre, bondissaient comme l'eau multiple d'un torrent et se perdaient en angélique unisson, dans les profondeurs langoureuses du silence.

La foi chrétienne seule peut nous faire comprendre l'âme de ces monuments séculaires; elle est l'immortel langage qui les a fait éclore, elle est le *Verbe du Christ* qui les sortit, comme Lazare, du tombeau ténébreux où la barbarie avait enseveli l'art sacré.

Qui voit Saint-Marc hors de ces heures pieuses ne voit qu'un monument mort, un étrange musée. Si l'encens traîne encore ses nuages sur le couchant des voûtes, si des femmes prient dans les chapelles de marbre vert, Saint-Marc silencieux sera comme un agonisant; on y trouvera seulement le sommeil de l'édifice. Mais que s'élève la voix des chœurs, que les psaumes roulent leurs flots obstinés dans cette grotte éclatante, l'âme sortira du lit banal du corps, montera communier à l'extase des Saints. Alors seulement on comprendra la mystique beauté de ce monument mystérieux.

Il y a nombre d'églises à Venise; mais aucune n'a la puissance surnaturelle de cette magie orientale, de cette piraterie pieuse, de cet eucologe archéologique dont les conquêtes ont fourni les pages. Le catholicisme apparaît ici dans son universalité : orient et occident, beauté et austérité, mortification et idéal...

Durant la messe, je regardais les mosaïques, je fixais les yeux sur les personnages hiératiques venus de Byzance pour figurer les Anges, le Christ et ses Saints sur les fonds d'or de cette grotte; et quand le plain-chant épandait sa mer murmurante, ce décor était en harmonie avec les hymnes monastiques; mais quand résonnaient les chœurs polyphones de l'école profane du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, je fixais les compositions tourmentées et tumultueuses du Tintoret, et cette musique passionnée s'accordait mieux à ces conceptions abondantes du génie innombrable et multiforme.

II. — NOCTURNE

... Il fait nuit. J'ai posé toute la journée mes yeux sur l'apparition de Venise, et, plongé dans un demi-sommeil, je me demande si tout ce que j'ai aperçu est bien une réalité. N'est-ce point seulement la fantasmagorie produite par l'art magique de mes rêves? Je sommeille et je veille à la fois. Je suis dans un état qui n'est point la fièvre et qui n'est point le repos. Je me sens moi-même un fantôme dans cette ville irréelle. En cette étrange indécision j'entends au loin, dans le mystère nocturne, des bruits qui ne sont d'abord que des souffles, et qui deviennent, portés sur la brise fraîche, des sons et des chants... Quelque chose comme un instrument, sanglote, fait tomber sur les eaux des gouttes lourdes de mélancolie. Je distingue peu à peu que c'est une guitare qui marque la cadence à une mandoline, murmurant comme un sylphe fugitif. Puis c'est un chœur de voix graves, soutenant une voix nasillarde d'enfant, traînant, sur un ton mystique, une complainte d'autrefois... Ou bien, dans la nuit bleue et chaude, c'est le cristal limpide d'un chant de femme, mêlant sa pureté à celle de l'onde et du ciel...

Je suis la Riva degli Schiavoni. Personne! La nuit est claire, l'horizon dessine la Giudecca, Saint-Georges, la Douane de mer. C'est une nuit de diamants, pour moi seul. Me voici devant la Piazzetta, décor de marbres s'écrivant sur fond de velours sombre. Le Palais Ducal chante en silence son rythme de colonnettes, de trèfles, de murs historiés. Le Palais Royal élève son olympe tumultueux en offrande aux étoiles. Le Campanile, la Loggetta se dessinent immuables. Les colonnes géantes, surmontées de larges chapiteaux, portant saint Théodore et le Lion de saint Marc, fusent en geysers éclatants de leurs socles. Le profil de la Basilique montre deux astres veillant sa madone byzantine.

Place Saint-Marc je me crois dans la salle d'un Palais abandonné, féerique et blanc. Le plafond est sombre, troué par la lune, qu'une étoile suit comme une esclave.

Je pénètre dans la Merceria intime, mystérieuse, clandestine, après cette place déserte et vaste. Les boutiques sont closes. Un instrument se fait entendre; et sous la lumière de quelques lampes défile, comme sous un clair de lune, un groupe d'arlequins et de pierrots. Cela se perd dans un égrènement de notes vives... Une femme en châle, aux cheveux abondants, roulés en grosse conque au bas de sa tête, fuit, rapide, dans les effilés épars autour de ses jambes comme les lanières d'un fouet... Ce matin par ma fenêtre c'était l'éblouissement du soleil, l'éveil d'une journée de splendeur : la vision dorée, sous la mousseline de l'aube, des groupes de la douane et de la Salute, de l'île Saint-Georges et de la Giudecca; dans l'enveloppe d'une mer et d'un ciel s'épousant en rose et vert pâle. Le navire de Trieste, qui avait passé la nuit en voyage, arrivait blanc, svelte, couvert de feux, semblant apporter des étoiles.

III. — LE GRAND CANAL

Je contemple souvent le grand Canal. Il ouvre sa large artère au centre des maisons serrées les unes contre les autres comme une foule curieuse. Ainsi qu'un serpent qui se contourne fébrilement, il déroule son cours sinueux qui va se perdre dans l'Adriatique, au milieu de cette masse de constructions dont les unes sont de pittoresques masures, dont les autres sont de grandioses palais. Vu des hauteurs d'un campanile, il semble, avec les nombreuses ramifications de ses rios obscurs, un formidable myriapode étendu sur Venise.

Le charme de Venise repose particulièrement sur ce grand chemin d'eau, sans cesse renouvelé par la marée, quadrillé de petites vagues vertes qui viennent mourir, comme un écho de la mer voisine, sur les marches de marbre d'énormes constructions patriciennes. Il faut que le soir descende, que le ciel soit semé des étincelles d'une nuit d'été et des éclairs orageux que laissent derrière elles, comme des flammèches, les brûlantes journées d'août; il faut que la lune éclate au ciel comme une

grenade d'or épandant ses pépins d'étoiles, pour que la beauté vraiment surnaturelle de cette ville sur l'eau se révèle entière et apparaisse comme un rêve de pierre reposant sur un firmament.

IV. — LES PALAIS

Je me plais à regarder inlassablement les palais. Ils sont pour moi des visages. Leur style raconte Venise. Beaucoup sont restaurés, il est vrai : mais tous sont beaux, même ceux que le XVIe et le XVIIe siècle retouchèrent à leur guise, sans tenir compte de leur caractère initial. Je les divise en quatre classes : les romano-byzantins, les gothiques, les renaissants et les baroques. Les premiers, qui sont les plus anciens, sont aussi les plus rares. On les retrouve sous des adjonctions et des masques mis sur leurs façades par d'autres temps. Les seconds montrent encore généreusement leurs floraisons de pierres. Depuis le Palais Ducal, qui en serait le prototype, jusqu'à la *Ca D'oro* qui peut être regardée comme leur épanouissement. Sans rien emprunter à l'Orient, cette architecture est d'une richesse toute arabe, malgré sa rigueur d'ordre bien occidentale, ses colonnades, ses combinaisons, ses sculptures rappelant celles des cathédrales. C'est une véritable dentelle tissée et brodée en marbre, blanche comme du lin et légère comme lui.

La troisième catégorie appartient à la Renaissance, et présente les aspects monumentaux et puissants du style de Michel-Ange. Ils sont pour la plupart du Sansovino. Cet architecte, par une faveur particulière que lui infusa Venise, n'a jamais pu manquer à la grâce hellénique; et ses constructions les plus massives, conservent un caractère de légèreté qui enchante et donne le sentiment de la perfection, telles sa Zecca et sa Libreria, sur la Piazzetta... Non moins belles les Procuraties vieilles de Buon, l'architecte remarquable de l'Ecole de Saint-Roch, et — s'il faut citer des noms — les adorables constructions (églises ou palais) des Lombardi et des Bergamasco qui, dans la première Renaissance, donnè-

rent à la ville un style typique dont l'Eglise de Notre-Dame des Miracles et le Palais des Camerlingues sont les modèles parfaits : style sans grandeur, tout en élégance, en grâce et en raffinement, style qui apportait à Venise une beauté frêle appropriée à son passé architectural de floraisons et de dentelles... Palladio fit son apparition classique et bien italienne. Il commença à détourner la ville de son goût précieux. Nourri d'antiquité, nouveau Vitruve, Palladio revient aux ordres romains, oppose la sévérité à la grâce. C'est un maître austère auprès des fantaisistes byzantins, gothiques et lombards. Le dorien et l'ionien unissent désormais la grandeur à la sévérité, et Sammichelli achèvera les transformations palladiennes et apportera ici ses monumentaux entassements de pierres tel le Palais Grimani (aujourd'hui Cour d'appel), l'œuvre la plus puissante de la ville.

Venise aime le faste, et ces froideurs sévères lui étaient imposées; elles n'étaient point pour elle. Le Baroque, abandonnant cette majesté sombre, se jette dans la fantaisie, surcharge l'ornementation, multiplie les cannelures et les corniches, substitue aux ordres précédents un corinthien fleuri et extravagant. Cette architecture fait flotter le mur comme un drapeau, l'agite de souffles, le disperse en bossages, en puissants reliefs.. Longhena pose le coquillage de la Salute devant la mer, et le Palais Pesaro contorsionne ses grotesques, mutiplie ses balcons et ses acrotères sur le Grand-Canal. Désormais le baroque triomphe et couvre Venise de géants tordus, de portiques surmontés de têtes de dieux, d'ordres multiples et composites...

Avec le dernier doge l'architecture quitte Venise pour n'y plus revenir. Qu'y mettrait-elle de plus? Venise est désormais un chef-d'œuvre accompli. Que pourrait-on y ajouter qui ne devienne un attentat à son harmonie?

V. — LE CHARME ENSORCELEUR

J'ai fait la rencontre d'un homme que j'aurais dû m'attendre à trouver ici. C'est un seigneur autrichien

fort amateur d'art, que j'ai connu à Paris, dans les bibliothèques et les musées. Il m'a prié de l'« honorer » de ma visite, ce que j'ai fait avec empressement car j'avais hâte de pénétrer dans ces palais dont je ne pouvais admirer que la façade.

Il habite précisément l'un des plus beaux parmi ceux qui bordent le Grand-Canal.

Il n'en est point le propriétaire, et le tient d'un aristocrate de souche locale, qui le lui a loué meublé et décoré, comme il l'avait reçu de ses ancêtres. Au dehors l'architecture en est grande, avec des cours à colonnes, des portiques et des portes surmontées de têtes sculptées de dieux.

La maison s'est ouverte à ma curiosité, et j'ai pu étudier cet homme original à mon aise. Il vit là avec sa mère, sa maîtresse et quelques domestiques; parmi ceux-ci il y a un certain Carlo qu'il met à toutes les sauces, tantôt l'obligeant à servir à table, tantôt lui faisant astiquer toute la maison, accomplir les courses, ou le réduisant à son ancien métier de menuisier. Ce Carlo, d'une intelligence fort obscure, s'est trouvé uni, dès l'installation de son maître, à la destinée de celui-ci; et il s'y est lié, par une vertu d'attachement qui s'est conservée dans sa race. Sans doute il aime son signor; mais il s'est pris aussi d'affection pour le beau palais qu'il habite. Avec ses salons tendus de soie, ses portraits de ses anciens propriétaires remontant de siècle en siècle jusqu'à leur origine, ses tableaux d'une somptueuse et profonde couleur, ses plafonds dorés, ses lustres ruisselants de cristaux, ses salons emplis d'une demi-teinte mytérieuse et chaude, où des potiches bleues de la Chine bombent leurs ventres luisants sur des meubles pansus à coins d'or, et sur des tables tordant leurs pieds en pattes de faunes, ce palais a fait la conquête de Carlo jusqu'à l'obliger à toutes les humiliations. Un Vénitien porte en lui, par son éducation dans une ville étonnante, l'amour de la beauté, du luxe et d'un certain raffinement aristocratique.

Vêtu des vêtements sortis de chez les grands tailleurs

de Vienne dont son seigneur ne veut plus, Carlo se plaît à parcourir le palais, — assez souvent délaissé de tout le monde au premier rayon de soleil.

Il s'assoit dans un divan s'enfonçant moelleusement sous lui, dans une de ces pièces somptueuses à plafonds hauts, constellés d'étincelles d'or par la vive lumière des lustres, et il regarde attentivement, immobilisé par une sorte de rêverie, les tableaux de Bellini, du Bassan, de Paris Bordone, du Tintoret, de Schiavone qui restituent la dogale atmosphère de Venise dans cette habitation séculaire.

Tout ce silence, tout cet or, toutes ces œuvres qu'il sait d'un grand prix, le tiennent dans une sorte de stupeur timide et extasiée. Il songe au passé de sa ville, à ces doges dont il voit les dernières images et qui l'ont faite si magnifique, si évocatrice. Il regrette la chute de la Sérénissime République et la disparition graduelle des familles qui eussent dû résister à la démocratie et à l'entraînement ruineux de la débauche, alors que les plus sages se repliaient dans la vie bourgeoise, cédant leurs fastueuses demeures aux étrangers.

Carlo, malgré ses regrets, est fort heureux d'être là. Il s'imagine servir les anciens seigneurs qu'il voit dans les cadres, et il a plus d'amour pour eux que pour le seigneur autrichien, qui lui semble un usurpateur.

C'est donc bien plus au palais et à ce qu'il contient que Carlo s'attache comme à la permanente et seule réalité. L'emprise vénitienne est sur lui, invincible.

Quant à la *Signorina*, comme on l'appelle avec respect dans la domesticité, c'est une belle fille de vingt ans, aux yeux bleus, rose et blonde, marquée de toutes les caractéristiques du nord. Son maître, le « dottore » — comme il aime à se faire nommer — est pour elle un personnage bizarre, mystérieux, qu'elle craint autant qu'elle l'admire. Née dans une grande ville d'Autriche, d'où il la tira d'une condition inférieure, pour la mener à Venise dans le but d'en faire sa maîtresse, elle a accepté avec empressement sa servitude de volupté, en songeant à la vie luxueuse qu'il lui avait promise... Cédant plus à

l'intérêt qu'à l'amour, elle l'a suivi avec l'intention de jouir amplement de ses largesses.

Installée au premier étage du palais, elle possède de fort beaux appartements ornés de stucs élégants et de miroirs du XVIIIe siècle. On y pénètre par une gracieuse antichambre aux meubles légers, conduisant à deux salles très claires donnant sur le Grand-Canal. Par leurs fenêtres on voit passer les gondoles, on a devant soi des palais gothiques, des *pali* plantés, comme des cierges bariolés, dans l'eau. Ces fenêtres, ouvertes du plafond au plancher, donnent l'illusion d'un plein-pied avec Venise, avec ses eaux et sa vie nautique. Le première de ces salles est une sorte de cabinet de travail où lit et écrit la *Signorina.* Vêtue d'un court fourreau de velours noir, montrant en haut son cou nu et son visage, en bas ses bas de soie et ses mules d'or, elle se plaît à passer là son temps, appuyée à un petit meuble aux pieds recourbés...

La seconde salle, ou chambre à coucher, n'est point séparée de cette première par des portes; car dans ce palais il n'y en a guère qu'à l'entrée de chaque étage, les pièces se montrant les unes derrière les autres, en enfilades.

Dans la chambre règne un grand lit bas, surmonté d'un baldaquin formant couronne. Ce lit s'étale au milieu de la pièce comme une sorte de trône et en remplit la plus grande partie. Il est recouvert d'une étoffe d'or fort large et toute brodée. C'est à peu près tout ce qu'on voit là, avec des tapis fort riches, à terre.

Le cabinet de toilette vient ensuite, orné d'élégants accessoires : coiffeuse ouverte, lavabo couvert de flacons de cristal doré, miroirs. Il répand une prenante odeur d'essences diverses, saturant l'appartement.

Puis vient la chambre qu'occupe le seigneur Dottore, elle s'accompagne d'autres servant à la garde-robe et au bain.

La *Signorina* se plaît dans ce milieu où elle se voit à l'aise. Elle s'y met nue et peigne ses cheveux d'or, qui la font ressembler à la Flora du Titien. N'ayant pas un goût prononcé pour autre chose qu'elle-même, elle s'en-

ferme en cet endroit pour jouir de son corps, limer ses ongles, se regarder dans une psyché, essayer sa nombreuse galerie de robes ou feuilleter des magazines reproduisant les célébrités du cinéma. Elle se lève très tard, parfois ne se lève pas du tout, n'ayant rien d'autre à faire que ne rien faire. Elle s'ennuie, car le Dottore, son seigneur, pris de passion nouvelle, la visite rarement. La lecture des livres galants l'incite à des aventures qui viendraient la tirer de sa vie monotone et dorée. Quand on lui parle d'amour ses paupières palpitent. Elle dit qu'elle n'est plus une femme, mais une statue dans un palais où l'on ne voit que des sculptures et des tableaux : Je ne suis, comme eux, qu'un objet décoratif, avoue-t-elle avec tristesse...

Sans doute son seigneur estime-t-il que le palais perdrait beaucoup de son charme si les robes sombres comme la nuit et les cheveux clairs comme l'aurore de sa maîtresse manquaient à son voluptueux décor.

Quand à moi, j'ai aimé profondément cet endroit, qui m'a paru le complément nécessaire à mon enchantement vénitien. Je me vois, comme Carlo, le possesseur d'un bien qui m'appartient par goût. Je bénis le sort qui m'y a fait entrer et m'a permis d'en être l'habitant momentané.

J'ai su par les récits du seigneur dottore l'histoire de sa vie. Il m'a raconté sa jeunesse et montré des livres qu'il a fait imprimer dans sa langue natale. Je ne puis point les lire et je le regrette vivement, car je suis certain qu'ils doivent être fort remarquables. Le docteur est un esprit profond; il joint à une grande affection pour l'art un goût exquis; il a su réunir des dessins, des tableaux d'artistes oubliés dont il a retrouvé les œuvres et fait connaître la vie. Il est, selon lui, un des plus grands poètes de sa patrie. C'est un érudit; il parle quatre langues et sait à fond l'histoire de l'art. D'ailleurs son titre de docteur lui vient de ce qu'il est docteur en esthétique. J'aime beaucoup sa conversation, son caractère singulier, très impulsif, parfois plein d'humour. Il joint aux dons de l'esthète une habileté d'affaires surprenante.

Il m'a montré les portraits de sa jeunesse. Il avait une figure efféminée, des cheveux longs et frisés, un air de sentiment et de rêverie qui répond bien à la vocation qu'il ressentait alors.

En comparant sa physionomie présente à son effigie passée, j'ai mesuré la distance qui s'est établie en lui. Le poète a tout à coup compris qu'il fallait qu'il soit vaincu par son siècle ou qu'il en devienne vainqueur. Il a aussitôt déposé la plume, trouvant qu'il avait assez fait pour sa gloire en cherchant la perfection des sonnets, des terza-rima et des pièces alexandrines de haut vol. Il est devenu un antiquaire, tirant parti de son goût, de ses connaissances et de sa volonté. Il a rapidement fait sa fortune avec des découvertes diverses. Sa plus grande fut celle d'Alexandro Magnasco, peintre génois du XVIII[e] siècle, dont l'œuvre, voisine de celle du Gréco et de Salvator Rosa, avait passé sous les noms de ces deux maîtres. Il parcourut l'Italie pour sauver des tableaux qui se vendaient alors à vil prix, et rendit la gloire à un grand imaginatif injustement oublié. Fier de son passé le seigneur Dottore ne parle que par lui, désireux de ne pas être confondu avec les marchands. En vérité tout le palais qu'il habite est plein de tableaux, de dessins, de statues et de meubles, qu'il achète et revend. Il les choisit selon son goût. Il m'a montré tout ce qu'il possède, en me faisant parcourir le palais, qui a quatre étages, et m'étalant une nombreuse récolte de photographies. Je ne crois pas que beaucoup de gens aient possédé tant de belles œuvres, dont la plupart garnissent aujourd'hui les musées. Non content de s'intéresser aux tableaux anciens, le dottore m'a fait voir ceux d'un artiste discuté auquel il porte une grande amitié. Une salle entière est garnie des peintures de cet homme qu'il gratifie du génie. Ce sont des paysages de France, des esquisses de son œuvre principale, conception philosophique où il a voulu montrer les âges mystiques du monde, ou l'état des esprits, déterminé par chaque période humaine... Son plus grand désespoir fut que je ne pusse point comprendre ses poèmes, dont il est très fier

et dont il m'a offert un exemplaire avec une dédicace touchante. J'aime beaucoup le Seigneur Dottore pour l'élévation de son esprit. Malgré son assiduité aux affaires et ses immenses combinaisons d'argent, il revient toujours à la rêverie du poète, à l'amour du beau. « Ce qui me console, m'a-t-il dit, dans la profession que j'exerce désormais, c'est qu'elle me donne le plaisir de découvertes vraiment inattendues, et me fait vivre parmi ce que l'art et le luxe ont produit de plus exquis. C'est ainsi que je continue ma vocation de rêveur dans l'activité la plus constante ». Cet homme est singulier; il est doué d'un don merveilleux qui fait de lui un seigneur d'un genre nouveau, un aristocrate de l'esprit occupant très dignement dans ce palais la place d'un homme de grande naissance.

VI. — VENISE ET LA TERRE FERME

La structure de Venise raconte son histoire à l'imagination. Du côté de la terre, pas de pont autrefois : le grand fossé de la Lagune, comme un canal de château fort, isolant la ville dans les eaux. Mais, du côté de la mer, des rives de marbre, bordées d'églises et de palais; des aspects somptueux et accueillants pour les navires poussant vers elle leurs richesses. Constantinople abordait ici avec l'Orient entier. On débarquait des nefs les étoffes, les tapis, les fruits, les vins, les grains, tout le miracle des productions du sol fertile et de la mer. Que d'admirables spectacles sur ces rivages couverts par les esclaves qui leur ont laissé leur nom. Je réveille la vision de tant de robes magnifiques, de turbans, de corps dénudés mêlés au Palais-Ducal, à la Piazzetta, à la Place Saint-Marc, grouillant sous les mosaïques d'or ou jetant sur les dalles de marbre les multicolores créations du génie oriental. Quel tableau pour un Paul Véronèse, un Tintoret, un Titien!... Ce fut sans doute là qu'ils formèrent leur palette magique, sous l'azur nacré du ciel, près des flots roulant des eaux molles aux tons d'émeraude, devant cet orient débarquant la féerie, la magni-

ficence et la lumière; apportant le ferment de sa barbarie fastueuse à la vie dévote, difficile et étroite de la première Venise.

Puis la ville grandit, elle se marie à la mer, elle a conquis une grande part de la Méditerranée, elle est puissante, par saint Marc et par Neptune. Elle se tourne vers la terre, vers l'Italie, qui lui souffle son génie. Et il vient se conjuguer, ici, avec l'Orient. Aux monuments byzantins et gothiques viennent s'unir des édifices romains. L'élégante Renaissance place vis-à-vis du Palais-Ducal le Palais-Royal. Sur l'un sont des Saints, sur l'autre des Dieux. L'austère nudité d'Eve trouve un écho dans le corps librement étalé de Vénus; le Bambino divin, dans l'Amour sans voile, railleur et triomphant. Aux fleurs dentelées répondent les ordres grecs; la fantaisie voit naître la raison rigoureuse, l'ordre, qui plaît aux esprits positifs et logiques des terriens.

Venise, prise de folie, entasse pierre sur pierre, au risque de s'écrouler dans l'onde. Aux frêles architectures succèdent les palais forteresses, les monuments citadelles. La grandeur, la puissance, ont saisi ses maîtres. Quelle débauche, sur cette nef de l'Adriatique, de cintres, d'architraves, de corniches, de colonnes, d'entablements, de bases formidables, assises dans l'eau! Et l'ancienne ville, modeste, étroite, presque naïve, semble une petite fille auprès de ces géants venus de la terre, qui ont fait d'elle une si facile conquête.

O Venise, reste tournée vers la mer, ouvre ton port à tous les vaisseaux du monde, mais crains la terre d'où il ne te viendra désormais qu'un mauvais vent; souviens-toi que c'est de l'onde que des habitants, poursuivis par la barbarie, ont tiré leur salut; que tu naquis des flots, comme l'Anadyomène, et que tu te féconderas toujours en eux!

VII. — PORTRAITS

Dans cette ville aimable tout le monde semble se faire un peu de votre famille. On se parle facilement partout

sans se connaître. Il n'y a pas de morgue dans le caractère vénitien, il est par nature doux, complaisant, sociable. Etes-vous embarrassé, aussitôt tout le monde est prêt à vous aider, à vous indiquer le lieu que vous cherchez, à vous y conduire même, de crainte que vous ne vous perdiez dans le labyrinthe des rues innombrables. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance d'un homme fort distingué par son visage, son allure, son rang. Nous avons suivi les mêmes *calli* ensemble, et j'ai su qu'il était une des notoriétés de cette ville. Il me l'a avoué avec une modestie et une philosophie telles, qu'aussitôt j'ai conçu de lui la plus noble idée. Il est devenu mon ami, vient me voir et désire que je lui rende ses visites. Je me plais à l'appeler par son titre de commandeur... Le commandeur est grand et mince; il vit seul dans un palais qu'il a reçu de ses ancêtres. Dans son jardin un haut cyprès semble son image. Il est très épris de Venise et de certaines améliorations, sur lesquelles je le chicane. Il aime trop la propreté, croit que l'honneur de sa ville tient à l'opinion que s'en feront les étrangers. Il est classique, voyage dans les terres littéraires, cite du latin. Je lui reproche sa conception de l'art. Etant Vénitien il sent le beau mais il a le tort de le raisonner. C'est un homme agréable, des plus distingués, véritablement amoureux de la Sérénissime, qu'il vénère de tout son dévouement, et dans laquelle, la nuit venue, il fait d'interminables promenades.

Souvent je suis prié à sa table. Il se plaît à y réunir ses amis, gens de cette ville, comme lui de choix. Nous parlons philosophie, religion, histoire, art. Son âme élevée comprend la mienne; mais il m'appelle *un sognatore* c'est-à-dire un songeur. Pour lui, les artistes sont très ignorants de l'existence. Il est étrange de constater combien les fausses opinions ont perdu de bons esprits. Le préjugé du *sognatore* est indéracinable chez le Commandeur, qui l'a reçu dans le milieu où il fut élevé. Il a pu s'émanciper de bien des idées, mais pas de celle-là. J'aime néanmoins sa bonne volonté à admirer. Souvent il prend, dans sa critique, des points d'appui trop maté-

riels. De sa première éducation il conserve l'habitude de considérer plutôt les faits que les aspirations. Il demeure perdu dans les réalités; il ne découvre pas la clef qui ouvre l'art. C'est une victime de l'époque où il naquit, dont malgré son désir et sa ville il ne peut se dépouiller. Peut-être sa culture trop étendue l'empêche-t-elle de se connaître au contact immédiat de Venise? Il n'a pas le sentiment que les petites raisons rapetissent les grandes choses et que l'éducation par le beau vaut mieux que celle par la lecture.

Sa maison est pareille à son esprit. Elle a de vastes salons, des proportions seigneuriales, mais elle est meublée bourgeoisement.

Le Commandeur se distingue par son ordre. Il tient le journal de ses voyages, qu'il prend la peine de rédiger dans une langue parfaite; toutefois il ne le lit à personne, ne trouve pas le temps de le relire lui-même. Il y a en lui du sage et du désillusionné. C'est au demeurant un homme de belles manières, serviable, méfiant des hommes, et sujet à des crises d'hypocondrie qui le font se renfermer durant des semaines. Puis on le voit reparaître avec un éclat nouveau, plein du désir de vivre. J'attribue ces crises à son besoin de vie intérieure, et il les doit, sans s'en douter, à sa ville même. C'est un astre. avec ses éclipses, ses révolutions intimes. Il est sobre, ne visite pas beaucoup, préfère un livre aux bavardages. Quand il reçoit, sa table est fleurie; les mets y sont choisis, les vins bons. Il traite ses hôtes avec une largesse qu'il n'a sans doute point pour lui-même. Tel quel c'est le type de l'homme civilisé. Il ne lui manque que de quitter ce qu'il conserve de trop convenu pour devenir un homme de premier plan. Sa condescendance altruiste va avec sa bonté; elle l'empêche de contredire avec brutalité ce qui ne lui plaît pas. Nous discutons souvent, mais avec une courtoisie dont il est le modèle. Il me donne raison par politesse, je le sens bien. Sa naissance, sa vie constante à Venise lui en ont appris plus que tous les livres qu'il a pu lire.

Parmi les amis que se plaît à réunir le Commandeur

se trouvent un peintre français et un avocat qui m'intéressent particulièrement.

L'avocat est un homme grave, à longue barbe me rappelant le Moïse de Michel-Ange. Il a une réputation d'intégrité et de talent; c'est un Vénitien épris de sa ville jusqu'à n'avoir jamais voulu en sortir. (Pourquoi irais-je ailleurs, dit-il naïvement puisque j'ai tout ici?) C'est un philosophe. Ses songeries se font en ce lieu qu'il considère comme le plus vivant des ouvrages. Il le défend contre l'invasion et en déplore la possible transformation. Sur ce terrain il n'égale pas le peintre français dont l'ardeur va jusqu'à défendre le pittoresque de Venise qu'il égale à ses richesses architecturales. Il étend son admiration jusqu'à la moindre masure, qu'il prétend être devenue, par le temps, aussi signifiante que le Palais des Doges. Son admiration va au peuple. Il aime à lui voir prolonger ses ancêtres dans ses maisons comme dans ses mœurs. Il dit : « Si vous changez la demeure vous changez l'âme et les habitudes. » Ce peintre est un homme de taille moyenne, mince, déjà gris, avec des cheveux longs. Il parle avec passion, ne songe nullement à se faire valoir. Il a longuement critiqué comme un vandalisme la destruction de plusieurs quartiers où les philanthropes ont cru bon — pour assainir — de construire des habitacles populaires. « Vous appauvrissez le peuple de ses biens en détruisant les maisons de ses aïeux, ou les vieux palais de ses seigneurs, pour l'intaller dans des alvéoles laides et ennuyeuses cachées honteusement dans les endroits les plus retirés. Non seulement ces maisons détériorent l'ensemble de Venise mais elles l'amoindrissent, la déshonorent, en lui enlevant son histoire, en la bornant à son présent servile. Vous avilissez ainsi les Vénitiens. Ce sera un grand malheur pour l'Italie si son unité n'aboutit qu'à niveler ses provinces, les rendre toutes analogues, effacer ce qu'elles furent, pour les accorder dans une égale banalité. Erreurs bourgeoises considérant le bien-être comme l'aboutissement de la civilisation. Songez-vous parfois aux grands philosophes et aux saints, qui ont de tout temps démontré que ce

bien-être ne pouvait conduire qu'à l'amoindrissement de l'homme! Le peuple est beau de son contact avec la nature et avec la vie; vous le rendez laid en le plaçant sous la tyrannie des besoins et des jouissance de votre progrès. »

Telles sont les idées du peintre français. Elles firent tressaillir plus d'un moderniste. Elles étaient reçues avec un sourire par le Commandeur, quoique approuvées par l'avocat à longue barbe et par moi. Au demeurant tout le monde, malgré ces dissensions d'idées, se fait bonne mine, et les trois amis se vouent la plus cordiale affection.

VIII. — LE CIMETIÈRE DU PASSÉ

...Je suis arrivé ce matin chez le Signore Dottore, alors qu'il était en train d'éduquer Carlo sur ses devoirs de la journée. Il m'a reçu en souriant et m'a dit : Je donne un grand dîner ce soir et j'espère que vous serez des nôtres. Je veux vous présenter à de très éminents critiques et antiquaires de Berlin ». Puis il s'est assis et a repris, après s'être excusé et m'avoir invité à faire comme lui, la leçon de Carlo :

« Quand tu entres, dit-il, tu dois te tenir droit, marcher d'un pas modeste et cependant assuré, avoir la tête relevée sans ostentation, et mettre un sourire aimable sur ta bouche. Voyons, essaie cela! » Et Carlo de prendre la porte et de faire son entrée dans l'attitude prescrite. — « C'est bien, mais il manque le maintien. Que fais-tu de tes mains, de tes bras? Il ne faut pas les laisser pendre comme des boudins. Je suppose que tu porte un plat. D'abord tu mets tes gants blancs, puis tu le prends avec adresse et tu le présentes toujours à la gauche du convive... Ne va pas te mettre à sa droite, ni trop près, de façon à lui faire tomber de la sauce sur son vêtement ou lui gêner le bras, de telle sorte qu'il heurte le plat et le fasse choir. Présente-lui de telle sorte que la cuillère et la fourchette soient dégagées et faciles à saisir. Va me chercher un plat et montre-moi comment tu feras; tu

sais que ce sont des gens de considération que nous aurons ce soir, et je veux un service irréprochable. » Alors le Signor Dottore, se tournant vers moi, se mit à rire en me disant : « Il faut que je lui apprenne à se présenter, c'est un ancien gondolier, il n'a pas l'habitude du service. D'ailleurs, je ne reçois pas tous les jours comme je recevrai ce soir. »

Carlo, qui était sorti chercher le plat, fit son entrée selon le rite prescrit. Il se tenait fort droit, marchait d'un pas sûr, la tête un peu haute, un sourire sur la bouche. Il avait des gants blancs trop grands pour lui, libéralité de son maître, un plat vide était couché sur son bras et sa main gauche, tandis que sa main droite en maintenait le bord. Le signore Dottore, l'invectiva en italien avec une certaine brutalité, le traitant de stupide et de rustre, parce qu'il tenait le plat trop haut et comme renversé vers lui : « Comprends donc que tu l'inclines vers l'invité que tu sers et non vers toi. Quant à tes gants, arrange-les pour que les doigts n'en paraissent pas trop longs, et ne les trempe point dans les sauces. »

Carlo, intimidé des invectives, continuait son rôle de valet en recommençant sa présentation et son attitude. Alors son maître le chassa en se moquant de lui : « C'est bien, pour l'instant, penses-y! Nous recommencerons deux ou trois fois avant ce soir. » « Que faites-vous? me dit le Dottore en se tournant vers moi. Voulez-vous que nous allions faire un tour chez les antiquaires de Venise? » Je me levai, ravi de la proposition.

« Nos antiquaires, a-t-il repris, sont peut-être les plus intéressants du monde, ce sont des nobles pour la plupart. Ils habitent de magnifiques palais, emplis des plus rares choses. Vous verrez là l'ancienne splendeur de Venise. »

J'étais fort alléché par cette promesse. Je me sentais une envie folle d'être déjà chez ces détenteurs d'un passé que je vénère. J'avais hâte de voir ces dépouilles de la ville aimée.

Nous nous rendîmes d'abord chez un comte qui possède trois palais merveilleux. Ils sont pleins des objets les plus

remarquables : tapisseries d'Orient des hautes époques, peintures antérieures à Titien, vases d'argent et d'or, coupes de cristal, meubles de la Renaissance et du XVIIe siècle, étoffes, vêtements du XVIIIe, vues de Venise de Guardi, Canaletto et autres peintres de ce style, cadres magnifiquement sculptés et dorés, marionnettes, mannequins vêtus, pareils à des fantômes de ce temps-là. Je ne pouvais me lasser de me promener dans les vastes et interminables salles de ces palais changés en magasins, où s'accumulent les trésors que l'aristocratie de Venise cède peu à peu, pièce à pièce, à ces antiquaires, pour résister aux difficultés de la vie présente.

Dans les cours et les jardins, ce n'étaient que vasques, statues de dieux, de déesses, de madones, de saints, — que vases, bassins de marbre démontés, balustrades diverses, arceaux de cloîtres et colonnettes, etc... Mon imagination reconstituait les lieux où toutes ces choses avaient figuré. Elles semblaient encore les contenir. Quels jardins d'Armide avaient eu ces vasques, ces fontaines, ces statues? Quelles promenades monastiques ces ogives du XIIIe siècle? Quelles chapelles ou églises, ces madones, ces saints, ces Christ expirant sur la croix? Quels sites olympiens ces dieux, ces déesses, ces amours tendant encore leur arc vers les cœurs des générations disparues?

Et mon œil voyait s'élargir ma vision intérieure; je reconstituais les défunts; je me les représentais dans ces palais devenus des dépôts de leur faste. Je les rhabillais de ces robes de brocart, de soie ou de velours. Je les remettais sous ces lustres pendus en masse aux poutres peintes de ces plafonds somptueux. Je les voyais revivre leurs heures les plus belles sous le soleil et l'azur de Venise, dans les gondoles noires du Grand Canal vert, ou sous les bougies d'une fête continuelle, dans les nuits étoilées de la Sérénissime...

J'avais laissé le Dottore et le Comte parler d'affaires pour m'abandonner à mon rêve. Venise était là, meurtrie, déchirée, vendue. Son passé s'émiettait, se dispersait lentement, elle allait prendre possession du monde. Suprême conquête dans sa défaite, elle allait jeter de son âme dans

l'univers. Et ces objets charmants, précieux ou nobles qui contenaient quelque chose de tous ceux qui l'avaient complétée de leur vie et de leur beauté, iraient à leur tour pénétrer d'autres nations et d'autres êtres, jusqu'à donner cette nostalgie d'elle-même qui les amènerait dans son sein, lui dédier quelques heures de leur propre existence, afin de l'emporter dans leurs yeux extasiés.

IX. — ON DINE CHEZ LE DOTTORE

...Le signor Dottore a donné son grand dîner, auquel j'ai assisté. Sa maîtresse était près de moi. Pour la circonstance, elle s'était vêtue ou plutôt dévêtue. Une robe d'un ton tiède laissait à découvert la plus grande partie de son dos et de ses seins. Sa chevelure blonde rayonnait, ses yeux paraissaient deux saphirs, elle s'était rougi voluptueusement la bouche et fortement poudrée. Elle m'a semblée à souhait pour séduire les convives. Je l'eusse admirée tout le temps si la conversation n'avait été fort intéressante! On a parlé le français. Notre langue est très aimée de tout le monde. Je m'étonne de la trouver plus correcte chez les étrangers que chez nous. Les Allemands cultivés n'ont rien de la brutalité qu'on reproche à leur nation. On peut dire que partout ce qui est artiste par quelque côté est d'une race à part. Il n'y a point de dissentiment d'esprit entre les hommes qui pensent par eux-mêmes. Je ne partage pas les opinions que l'on a de nos jours sur les étrangers. Nous avons souvent à nos côtés, chez nous, dans nos compatriotes, des gens qui nous sont plus étrangers que ceux-là. Quelle satisfaction de trouver des esprits qui se sont formés aux plus belles régions de la pensée et de l'art! L'homme médiocre est le seul qui se conforme aux haines vulgaires.

Il y a dans les Allemands quelque raideur, il est vrai, même dans leurs meilleures intentions; il faut l'attribuer au protestantisme qui les a refroidis par trop de raisonnement, qui les a mis en défiance de tout sentiment spontané. Néanmoins, s'ils sont artistes, ils cessent d'être allemands sur ce point-là et peuvent avoir un enthousiasme

fécond. Désespérée d'être vouée à l'ennui par sa vie utilitaire, l'Allemagne s'émancipe et se jette dans la perversion. Elle cherche une porte de sortie que les Autrichiens ont trouvée en se maintenant dans la tradition latine, en se réchauffant à l'expansion et au sensualisme italiens.

Le salon où avait lieu le dîner est le plus beau du palais. Il possède un plafond peint par le Tintoret. Sur ses murs tendus de soie des appliques allumées éclairaient des peintures de Palma le Vieux, des visages souriants de courtisanes vénitiennes auréolés de cheveux blonds; on eût dit des fenêtres où elles apparaissaient pour embellir notre réunion. La table étincelait sous les verreries de Murano, sous les flambeaux d'argent pleins de bougies, sous les dentelles de la nappe et les couverts historiés et fort anciens. Je regardais parfois le plafond, parfois la maîtresse du Dottore, puis les belles filles s'offrant dans les œuvres de Palma. Je m'enchantais d'elles et du souper que Carlo servit à merveille, avec une jolie fille qu'il avait amenée pour l'aider. Il me parut ce soir-là que le Palais avait repris quelque chose de lui-même.

X. — UNE VÉNITIENNE

Je me suis mis à aimer une fille du peuple. Elle se nomme Stella, elle est grande et ses yeux sont bleus. J'aime à la voir marcher, roulée dans son châle, avec des allures sacerdotales. Je ne sais rien de plus solennel que le grand air qu'elle a pour passer les ponts de marbre. On dirait qu'elle monte à l'autel. Lorsqu'elle a gravi la plateforme elle se marie au ciel, au soleil, à l'espace. Le vent la caresse, l'enveloppe, l'entoure d'un vol de franges. Je crois voir son châle se changer en ailes, pour l'emporter en plein azur... Puis elle redescend l'autre côté du pont, s'enfonce graduellement, disparaît dans un mystère.

Sa nature est amoureuse et craintive : elle aime ce qui se cache. Quand je l'embrasse, elle ferme les yeux. Elle est aussi énigmatique que Venise dont elle est vraiment la fille. Sa résignation est incroyable; elle n'est point ignorante, lit, écrit bien et sait parler. Il y a toujours en elle

un coin d'âme qui se dissimule sous le convenu de la vie.

Je m'attache d'autant plus à elle que j'ignore si elle est à moi. Sans doute je lui demeurerai toujours un étranger. Elle est si profondément vénitienne qu'elle en devient solitaire. A qui donc peut se communiquer une telle nature? Sa ville sans doute lui parle et lui suffit. Elle n'a pas besoin du bonheur, elle le possède. Elle n'a pas la soif d'un idéal; elle l'a trouvé. Etrange enfant! Elle parle peu, semble toujours méditer. Que pense-t-elle? Elle est fort serviable, pleine d'attentions, ne dérange jamais mon esprit par sa présence, qu'elle sait faire discrète et silencieuse. Sa famille est pauvre, son père boit, sa mère est dans le besoin; elle a des frères, des sœurs. Tout cela vit comme il peut. Sa mise est simple, modeste, charmante. J'aime à la voir rouler ses cheveux pour y dresser le haut chignon qui est à la mode ici. Elle prend ses épingles dans sa bouche, répand sa chevelure abondante, la divise en touffes qu'elle arrange successivement. Elle hausse les bras pour les tourner. Sa facilité à faire cette coiffure est extrême, et pourtant elle semble difficultueuse et d'une préparation compliquée. Je suis étonné de sa rapidité à construire cet édifice, sur lequel elle plante deux peignes ornés de verroterie; un en haut du chignon, l'autre en bas, à la naissance des cheveux, sur la nuque. Cette coiffure a quelque chose d'antique, il me semble l'avoir vue sur des bas-reliefs.

J'aime aussi la façon dont elle dispose son châle; elle le plie en deux, de manière à faire tomber la pointe sur ses reins. En haut elle le roule un peu, pour dégager le cou, ensuite elle le pose sur elle, en étendant l'étoffe et en ramenant le côté opposé, avec sa main, qui s'arrête dessus comme une agrafe, et le retient sur son buste. Ce châle aussi, par sa chute élégante, ses longs plis, a quelque chose d'antique. Il rappelle les étoffes dans lesquelles se drapèrent les Romaines que nous voyons éternisées dans les terres cuites de Tanagra.

Stella est grande et forte; ce simple vêtement lui sied à merveille. Il montre en bas ses jambes bien moulées, en haut sa tête, relevée par son casque capillaire; elle

semble une Minerve oubliée par les âges disparus. Je l'aime pour cette évocation classique, pour son fond de caractère oriental et soumis.

Venise est un étrange point de jonction où l'Italie et l'Orient se sont unis dans un ardent mariage. La fantaisie arabe et l'ordre classique ont fait ses sites principaux ainsi que le caractère de ses habitants. Stella me paraît avoir l'âme double de Venise.

XI. — VENISE, ŒUVRE D'ARTISTE

On a dit de Venise qu'elle était une cité de marchands, qu'elle naquit de leurs richesses...

Absurdité d'historiens, incapables de lire, par la ville même, l'âme de ses habitants séculaires. Pourtant elle est un visage! Ce ne sont point les marchands qui font de telles cités, mais les artistes et les poètes, mais les hommes qui aiment la vie et conçoivent le beau : Venise fut une ville de navigateurs et de guerriers. Elle était elle-même leur nef permanente. Ses places sont ses pontons, ses campaniles ses mâts. Les yeux emplis de merveilles et leurs cales pleines de richesses, ses marins rentraient avec la hantise de la magnificence. Et c'est ainsi qu'ils firent leur ville à l'image de leurs désirs. Ce n'était point là des marchands, mais des seigneurs, ayant acquis leurs titres en de nobles entreprises. L'âme du marchand est basse, encline à l'orgueil, à la spéculation frauduleuse, aux tromperies financières; un tel esprit ne peut pas concevoir la nécessité de l'art; et cette ville le crie par tous ses murs, par toutes ses façades, par tous ses campaniles, et toutes ses églises. Venise n'est point l'œuvre des marchands, elle est née de son peuple, simple, rêveur, sensuel, de son peuple qui devait inlassablement dans tous les arts prendre une place de premier ordre.

L'influence grecque donna un grand essor à cette cité. C'est d'abord Byzance qui s'y réfugie, qui fait Saint-Marc et en couvre les parois de tableaux à pierres d'or, qui y allonge ses anges, ses saints, ses Panagias voilées, ses Christ assis sur des trônes à coussins, pareils à des empe-

reurs. De cette église, comme d'un ventre, sort l'art de Venise. Ses enfants seront hantés toujours par ces accords profonds et riches des coloris de leur basilique. On les retrouvera aux toiles de Giorgione, de Titien, de Palma le Vieux, du Tintoret, de Schiavone, et de toute l'école. Ce style lui infusera son élégance allongée, Jacopo Robusti en sera poursuivi, Schiavone, Salviati, le Parmesan le suivront, jusqu'à ce que Théotocopuli, dit le Gréco, ou le Grec, l'emporte comme son bien. Le goût naîtra dans cette ville avec cette importation. Puis les îles conquises, la Grèce ouverte, achèveront l'éducation de Venise. Elle sera longtemps plus attique que romaine. La mer fera naître sur ses ouvrages la splendeur féconde de Vénus. La puissance de l'Antée terrien l'alourdira vainement de muscles marmoréens. Elle ne veut pas d'autre grandeur que celle de sa mystique. Elle, qui n'a point de jardins, veut des maisons en fleurs de pierre, des colonnes frêles comme des tiges, les évocations du Trèfle et du Lys. Elle n'admet ses écussons que portés par les célicoles ou par les lions sacrés, ses fleurs sortent du marbre, et l'on croit que l'eau qui la lave la fait éclore en jardins touffus de palais...

Le dessin de cette ville a été combiné de telle sorte que tous les lieux en sont pittoresques, que toutes les maisons y sont entourées d'air et de lumière et que sa superficie paraît beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est, par le labyrinthe inextricable de ses ruelles. Je l'ai parcourue en tous sens, et je ne suis jamais parvenu à en saisir les nombreux aspects, à en posséder la connaissance. Un imprévu constant me rendait Venise toujours inconnue, toujours nouvelle. La physionomie de ses *campi* est d'une variété aussi multiple que la combinaison de ses *calli* est inépuisable. Aucun n'a la même constitution, quoique tous soient bordés de palais ou de maisons, et qu'un puits soit toujours placé à leur centre. La régularité des villes modernes montre jusqu'à quelle monotonie l'ordre froid peut réduire l'existence. Ici rien de tel; il semble que comme les eaux de ses canaux Venise soit mouvante, changeante, mystérieuse, insaisissable. A peine en avez-vous

aperçu un aspect qu'elle vous en présente un autre. C'est véritablement la cité du pittoresque, le kaleidoscope aux combinaisons sans fin de la beauté multiple.

XII. — ALLA COMMEDIA

Le Commandeur est venu me prendre pour me conduire entendre une comédie de Goldoni. « Elle sera avec masque, a-t-il ajouté. » J'ignorais cet aspect de l'ancien théâtre de Venise, et je m'y sentais intéressé comme à une chose propre à elle. Nous étions fort bien placés, dans une salle garnie de monde. Le sujet de la pièce était léger, on jouait la « Cameriera brillante ». J'ai aimé cependant ce genre aimable et bouffon. Le commandeur m'a expliqué que ce n'était là qu'une des premières œuvres de Goldoni, qu'il avait plus tard supprimé ces personnages de la comédie italienne, tels que Pantalon, Arlequin, Colombine, Pierrot. Je dois avouer que mon goût me porte à les admettre, je trouve charmant ce mélange de figures fictives, à tournure allégorique, avec les acteurs du sujet même. Il y a là quelque chose qui dégage de la réalité et permet de croire à la présence des génies. J'ai dit mon sentiment au Commandeur qui, lui, tient pour un théâtre plus réaliste et approuve la disparition des masques. « Permettez-moi ai-je insisté, de vous exposer mon idée à ce sujet : le théâtre fut d'abord une sorte de moralité jouée. On y voyait les invisibles : les Dieux, les Déesses, les Héros, les Titans et autres images poétiques signifiant les forces directrices et secrètes. Le moyen âge continua cette tradition avec les représentations du monde, des Anges, des Saints, des diables, etc... Il n'est donc pas mauvais qu'ensuite on ait cherché à symboliser les aspects du caractère humain par ces personnages; ils représentent les pouvoirs cachés de nos instincts agissant sur nous, à notre insu. J'approuve donc ce théâtre à la fois réel et fictif, dédoublé en deux faces, l'une familière, l'autre poétique; je considérerais plutôt la représentation réaliste comme un amoindrissement, non seulement pour l'esprit, mais aussi pour les yeux. Ce qui peut vous paraître puéril, croyez-le, est

profond. L'action réduite à elle-même, sans cette guirlande d'allégories et de couleurs, est diminuée, soit du côté de la pensée, soit du côté de l'agrément. »

Le Commandeur a paru accepter mon idée; mais je sais qu'il tient secrètement pour l'abolition de la fantaisie ou de la fable.

Ce qui me plut extrêmement, ce fût de voir des gens, morts depuis un siècle et demi, peints au naturel, avec leurs travers, et tout à fait semblables à ceux d'aujourd'hui. J'en ai conclu que les hommes, comme la structure de Venise, avaient bien peu changé depuis ce temps-là.

Lorsque nous sortîmes, nous nous promenâmes dans la ville comme si nous étions au temps de Goldoni. Cette comédie nous en avait restitué l'aspect heureux et facile, mêlant l'humanité et la fantaisie en un permanent spectacle.

XIII. — L'ENCHANTERESSE VICTORIEUSE

J'ai fait la rencontre d'un homme qui m'a plu beaucoup. Il a de la sensibilité, de l'âme et un goût très prononcé pour l'art. Il est avocat, mais ne professe point. Il a trouvé plus avantageux de se mêler d'affaires commerciales. C'est un Génois. Chez les italiens la préoccupation de la vie courante n'obstrue jamais le sens esthétique. Ce peuple porte en lui l'essence même de l'art. Naturellement mon avocat est très épris de Venise; mais il s'en défend.

« Quand je suis arrivé en novembre dernier, me confie-t-il, je me suis trouvé vis-à-vis d'une Venise nouvelle, inconnue pour moi. J'y étais venu en été. C'est alors la cité des étrangers, de la foule, de la musique, de la joie. Le mélange cosmopolite qui la remplit la rend plus abordable. En novembre, isolée, déserte, silencieuse, rentrée en elle-même, voilée de brumes ou grise de cieux nuageux, Venise m'apparut impressionnante, à tel point que j'en fus troublé pendant deux nuits jusqu'à ne pas dormir.

« Je venais d'avoir la révélation d'une ville, que je croyais connaître et que j'ignorais. Elle se confiait à moi, me communiquait son âme, agissait sur la mienne de la ma-

nière la plus effrayante. Je dis effrayante, comprenez maintenant pourquoi : j'ai dans ma jeunesse cultivé beaucoup les lettres, j'ai fréquenté les musées, visité nos villes historiques; j'étais plein de l'espérance d'un homme qui croit l'existence un beau rêve romanesque. Mais il a fallu faire face à la vie. Je me suis marié, j'ai une famille. Les nécessités ont pris place dans mon esprit. J'ai voulu soutenir ma situation, sinon m'enrichir, du moins tenir un rang honorable. Alors j'ai dû tuer en moi le songeur.

« A Gênes, j'ai lentement enseveli mon passé sous la continuelle contrariété des spéculations. Je me croyais délivré lorsque Venise m'a appelé. Oh! ce n'était pas un appel sentimental, mais l'idée de remplir une fonction... Lorsque je débarquai sur son quai, lorsque, sortant du train qui amenait avec moi des hommes livrés à mes propres préoccupations et avec qui je m'entretins banalement au long du voyage, je fus mis tout à coup dans le silence et le tableau de Venise, je ne sais quel sentiment profondément inattendu tomba sur moi. Je me vis tout à coup en face de mon âme, comme si on m'avait présenté un miroir. Je me révoltai d'abord. « Non, me disai-je, il ne faut pas céder à cette première faiblesse. » Je tentai donc de me ressaisir. Mes compagnons de voyage avaient disparu. J'étais seul avec l'insidieuse séductrice.

« Monté sur le *vaporetto* pour gagner la pension où je descends, debout à l'avant, je laissais errer mes yeux sur cet ensemble de maisons noirâtres, de palais blancs, d'églises de marbre, qui bordent le grand canal. Il me semblait voir sortir de l'eau vaporeuse, — il était six heures et demie du soir, — les fantasmes des siècles. Toutes ces façades étaient comme une fumée d'apparitions dans l'effacement de la nuit, dans le silence solennel troublé seulement par le halètement du vapeur.

« Je ne puis vous dire ce qui me prit alors. Cet instant de recueillement, que je n'avais plus connu depuis longtemps, me transforma, m'émut, à tel point que je me sentis venir des larmes. Le jeune homme resté dans mon cœur disait à l'homme mûr, devenu impersonnel : « Souviens-toi! »

« Le cri de la station où je me rendais, jeté dans le silence des eaux, me tira soudain de ma rêverie. Je descendis machinalement, posant un dernier regard sur le tableau que la nuit d'automne effaçait de plus en plus sous ses ténèbres. A la pension je pus à peine manger, je ne dormis pas : toute la nuit je revis cette Venise du silence, ce miroir de mon être renié, cet appel des siècles à mes désirs les plus secrets. Dès lors j'ai lutté contre cette ville et contre moi-même. Je vais à mon bureau, j'en reviens, sans m'arrêter; je passe mes soirées à parler avec des étrangers. Je ne visite ni les musées, ni les églises, ni les palais. Depuis plusieurs mois que j'habite ce lieu, je ne suis allé en nul endroit notoire parce que Venise m'attacherait à elle. Le soir, j'ordonne qu'avant d'entrer dans ma chambre, dont les fenêtres s'ouvrent sur le Grand Canal, on ferme mes volets, tant j'ai peur de la fascination ressentie au premier jour. Voilà où j'en suis; j'espère ne pas céder avant mon départ. »

Il se tut, comme satisfait de lui-même. Il me parut que cette victoire l'enorgueillissait. Il semblait dire : « Enfin je me suis libéré de ce qui n'était pas moi. »

Je lui répondis : « Je crois bien que votre victoire n'est qu'une défaite. Les autres peuples font un effort considérable pour comprendre et aimer cette ville; elle déroute leurs idées, elle contrarie leurs habitudes, elle s'impose à eux par des aspects nouveaux, enfin elle les incite à se dépouiller d'eux-mêmes pour se faire semblables à elle. Au contraire, pour vous, elle s'offre toute compréhensible, *comme une image de votre âme.* Elle est le fruit de vos méditations et de vos désirs. Vous péchez par l'excès de sa réalité en vous-même. C'est pourquoi, au rebours des races étrangères elle vous est si perméable. L'effort constant que vous faites vers les affaires n'est qu'un combat que vous vous livrez, l'âme de Venise est la vôtre. Les autres, s'ils sont forcés de l'admirer, ne la sente pas. Vous, vous la portez dans vos veines. Ils se tendent vers elle sans l'atteindre, vous la fuyez en éprouvant qu'elle vous saisit. Répondez-lui! Aimez-la! Vous n'aurez jamais été si pleinement satisfait. L'attrait de Venise n'est pas seu-

lement dans son aspect, il est dans son appel à votre identité. Elle est l'aide offerte à l'homme éternel pour vaincre l'homme du siècle. Elle restitue votre moi réel et vous conduit à votre expansion la plus féconde. L'américanisme, dont le principe est la « crainte de la beauté » au bénéfice des inutiles laideurs et l'érection en dogme de la lutte grossière pour la vie étouffant les aspirations de l'esprit, ne doit pas s'opposer à Venise, manifestation sensible de nos supériorités réelles. »

J'ai quitté alors l'aimable Génois qui a pris aussitôt le chemin du Palais des Doges.

ÉMILE BERNARD.

LES NOCES DE LA TERRE ET DU CIEL

IMAGES DU SUD-ALGÉRIEN

—

A Gabriel Audisio.

> L'âme de l'homme s'étend à l'infini et ne se donne d'autres limites que celles qui lui sont communes avec Dieu.
>
> SÉNÈQUE.

Lors même qu'il s'appuie profondément sur le sol, soit qu'il en tire directement sa nourriture par un travail acharné qui courbe son dos, ou qu'il prépare sa tombe, l'homme vit dans le ciel. La pluie, le froid, la nuit, la misère du gel ou la désolation de la grêle, comme la lumière lui viennent de ce ciel : dont il sollicite la compassion, contre lequel, avec une sorte de terreur sacrilège, il s'insurge, à moins qu'ayant consenti à le reconnaître pour un dieu, il attende de lui tous les dons, généreux ou maléfiques, recevant les uns comme une récompense, les autres comme une juste punition.

La science du ciel nous vient des pays chauds : non seulement parce qu'on y rencontre des ciels purs, profonds à s'y perdre ou sereins et transparents, mais bien parce qu'il se confond, sous ces climats, avec la terre elle-même, prolongeant l'horizon, habillant la terre de ses couleurs variées, et qu'enfin, la nuit venue, il donne aux caravaniers la direction vraie qu'ils suivront le lendemain : jamais le ciel n'abandonne l'homme du désert; et, l'étape fournie, ralentie par le vent ou la tempête ou encore par la chaleur desséchante, l'homme ne se sent

plus abandonné. Le froid qui tombe des étoiles lui redonne la force, atténue la soif en mettant la rosée sur les herbes dures, et il indique sans égarer jamais, tant y est pur le dessin éternel, la route du puits ou du point d'eau.

La grandeur du ciel est unique dans le désert. Dans toutes les directions de l'espace. Devant et autour, tant l'horizon est éloigné; au-dessus tant il est profond, avec ses myriades d'étoiles l'une derrière l'autre et cette voie lactée plus claire, plus large, plus dense qu'ailleurs d'où s'élancent les vrillures spirales des nébuleuses toutes semblables à notre univers... A l'infini. Le maître de munificence et d'ordre; avec ses richesses étincelantes ou clignotantes, parfois plus brillantes après une éclipse, avec ses dessins magnifiques dont la fantaisie a épuisé les combinaisons possibles pour s'arrêter à ces définitions parfaites, mathématiques où nous lisons des lois, des relations fixes, sans omettre les fusées étranges, mais dirigées, des étoiles filantes, qui ne sont peut-être que des mirages, des apparences, des amusements du hasard pour nous distraire de la rigueur austère des planètes illuminées et des astres de feu froid entraînés dans un mouvement si rapide et éloigné qu'ils nous semblent éternellement rivés dans le même point de l'infini.

Envoûtement mystique et lumineux de la nuit plus inhumaine au Sahara que dans aucun site d'Europe, sauf peut-être en Espagne — mais elle est déjà une terre africaine. Ailleurs, sur notre côte méditerranéenne, ou sur les îles de la mer Egée, le bleu du ciel a moins de profondeur ou même d'opacité laiteuse, il est surtout moins froid : comme pour s'accorder au décor de la nature, plaisant avec des sourires. Mais ici, au-dessus des sables qui ressemblent sous la lune à un sol enneigé, d'un blanc blafard, il est plus grave : et la multiplicité des artifices lumineux, la féerie métallique augmentent encore son indifférence. On le consulte, on le croit; mais il n'entend aucune prière, si bien que les hommes n'ont pas eu le désir de se le concilier. Ils le subissent. Inch' Allah!

★

La voilà bien, la solitude tragique où l'on se trouve enfin seul avec soi-même, où l'on renoue avec soi, où l'on est un, pris entre deux infinis qui se rejoignent. Mais si l'on craint ailleurs la solitude, ici, imposée déjà par le cadre du désert, on la reçoit, on la chérit bientôt.

Au sein des sociétés, la religion profonde nous sépare. Peut-être cherche-t-elle à créer un lien entre les hommes; mais dans les âmes les mieux nées, le seul lien qu'elle crée est entre le dieu et la créature. Avec les autres, point. Elle arrache aux charnières sociales ou familiales ou sentimentales, à la possession des objets : car elle réclame tout. Et si même on renie Dieu, ce n'est que manière de se comporter : car si l'absolu s'est ouvert la trouée en nous, qu'on le nomme Dieu ou néant, c'en est fait : notre totalité révélée, c'est l'éternel secret entré en nous et son adorable tourment qui ne lâchera plus. Mais par faiblesse, par crainte, par timidité, toutes les chances de la tentation du monde seront accueillies : pour en épuiser la séquelle il faut longtemps, parfois jusqu'au seuil de la mort où surgit, dans une tragique illumination, la soliture réelle qui embrase les phantasmes du destin auxquels, dès lors, on ne croit plus.

Mais dans la maison inhabitée, séparés des hommes et de leur pensée, la visitation de la solitude s'habille d'horreur. Sur les murs nus se dessinent les fresques de la peur : voici la ronde des hésitations, des volontés tues, des déceptions oubliées, des erreurs, des tromperies, — le tissu même de notre destinée dont le poids nous écrase parfois jusqu'au désespoir, avec le poing levé contre le ciel. Elles interrogent et ricanent, elles nous appellent pour disparaître aussitôt, éternelles velléités; et dans la convulsion des figures, on lit un moment de sa vie ou un aspect de son être. Et si la féerie d'un instant de bonheur vient illuminer ce spectacle, au lieu d'effacer dans son éclat notre misère, il accentue au contraire la détresse de notre condition : car on sait qu'il n'est jamais revenu. Résiste-t-on à ce visage de la fatalité que

révèle la solitude? Ou bien les hommes s'enferment dans les retraites monastiques, pour expier ces erreurs, en effacer la trace en eux et transformer ces figures de nuit flamboyante; ou bien, plus nombreux, il refusent de les revoir jamais et se perdent dans ce monde. Ils se séparent d'eux-mêmes.

★

A quelques heures d'Alger donc, ayant dépassé la première oasis qu'on nomme le Lieu du Bonheur, on entre dans un empire humain. Car l'homme est voué à la solitude et au silence : c'est pourquoi il s'entoure des autres et parle, — il veut échapper à soi-même. La nature ici lui impose sa condition : elle le ramène à sa destination; mais, c'est le sortilège du désert, l'entourant de toutes parts et réclamant toute sa vigilance, elle lui crée un rythme et lui enseigne l'harmonie.

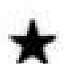
Le désert, c'est Bach.

Il a cette rigueur de dessin, cette diversité de lignes qui se déduisent d'elles-mêmes comme un contrepoint, cette aridité où, comme un trille inattendu, une « guelta » et quelques palmiers mettent un repos apaisant : et comme Bach, surtout, le désert mêle le ciel et la terre.

Le ciel donne sa vie au désert : les couleurs et les ombres.

Sous le soleil droit de midi, les dunes ressemblent à une mer déchaînée dont le froid aurait figé les vagues avant qu'elles se retournent : mais elles sont d'or. Au petit jour, tandis que le sable a la température de la glace, elles sortent du sommeil, pâlies comme une femme, et le soleil encore au-dessous de l'horizon leur met une frange rouge, tragique et froide, qui s'élargit bientôt vers le zénith, tandis que le feston s'adoucit vers le rose. Et le soir, au coucher, elles dressent contre le ciel où s'évanouit le plus tendre des verts, une muraille mauve et bientôt violette, — avec quelques replis plus sombres. Au cœur de l'oasis de Touggourt ou dans la campagne d'Ouargla, le paysage des dunes vibre; dans cette nudité d'un sol mouvementé, dont les ondulations sont

l'œuvre du vent et de la tempête, on n'attend rien car tout vous est donné. Seul le cri désespéré des caravaniers, de l'autre côté du sable, habite cette solitude silencieuse que la lumière transfigure; on sait que dans un sens vers Rhamadès, cinq cents kilomètres sans piste à travers monts et vaux de sable, crêtés parfois d'une traînée d'herbes, attendent le voyageur; on y avancerait seul, si l'on ne craignait la soif, et on envie le chamelier indigène aux sens aigus; il va pendant près d'un mois dans ce paysage de sillons d'or, de violettes et de roses, chevaucher sous le ciel sans rien voir que cette monotonie prenante comme la mer, malgré sa fixité et son mutisme. Une dune après l'autre, mais aucune semblable pour son œil exercé, et toujours l'esprit alerté car un oubli serait la mort. Cette image devant lui, point obsédante toutefois, mais aiguillon de sa volonté, soutien de son attention : comme il vaincra, en repérant l'étoile sur le ciel nocturne, ne devant rien à autre que soi et la bête en forme de dune dansante, son chant rauque ne lui sert pas : il porte en lui sa joie, d'être homme et d'avoir surmonté cette immensité. Du moins, c'est ainsi que j'ai envié le nomade aventureux, qui a l'âme d'un marin.



La monotonie du désert tient uniquement à cette solitude permanente de l'homme et à ce silence partout répandu. Mais combien peuplés l'une et l'autre; moins par le monde intérieur de l'errant que par les forces qu'ils éveillent en lui et que stimule la contemplation d'un paysage changeant.

Si vaste est-il que le désert n'a pas besoin d'être varié en peu d'espace. Par contre, il étale chaque aspect de sa nature sur des étendues immenses : et le contraste est brusque, lorsque, ayant parcouru une journée entière un horizon identique, on trouve le lendemain une nature nouvelle. Et à mesure qu'on descend, la nouveauté surprend et dépayse davantage, si bien qu'au bord de ce puits dont le fond est insoupçonnable on éprouve le désir de

s'engager plus, comme pour se perdre : mais c'est pour se retrouver, n'être plus séparé de soi. Non pas que le désert vous rassemble sur vous-même, forçant à chercher en soi des vérités suprêmes ou quelque secret inentendu auparavant.

Ici le voyageur marche avec son ombre, liée à lui et dansant autour, toujours présente, parfois douce et plus souvent tragique, car on ne peut s'y mettre à l'abri. Il sait que dans cette solitude où un oiseau, ni un ruisseau ne viennent chanter et forcer le silence à écouter leur murmure, deux êtres marchent ensemble, l'homme et ce double qu'on oublie dans nos cités d'occident; le double changeant de forme à chaque pas, suivant que le sol se bossue et que le soleil avance.

A l'image fixe qu'on a de soi, non par un souvenir qu'on conserve, mais par ces limites que l'intelligence a transposées des sensations physiques, le bras étendu, le pas — le désert donne un démenti. L'horizon n'arrête pas le regard, il le prolonge au delà de ses possibilités habituelles, et la voix n'est renvoyée par aucun écho : on se perd ainsi dans le ciel et sur la terre; l'ombre teintée, bleue ou mauve ou dorée, raccourcie ou allongée, derrière et tout à coup à gauche, est une compagne merveilleuse : c'est la fantaisie qui se donne libre cours et peut-être bien la libération des formes contenues; ou si c'était vraiment la présence divine, l'ombre de l'âme surgissant soudain avec tant de force et de ténacité. Ce n'est plus pendant une heure, mais une journée entière que l'homme veille avec lui-même, et cette ombre, qui est parfois une tentation, le préserve d'être tenté, « l'esprit est plein de bonne volonté, mais la chair est faible »; l'ombre est un corps sans chair pour quoi sa bonne volonté est sans limite.

★

Ainsi avance dans le désert le couple qui ne meurt pas : l'homme et l'éternité; mariage de la soif et de l'inconnu, de l'ardeur et de la plénitude, d'où naît la joie de l'oubli.

★

Voici la lande, lugubre et grise, dont les reflets d'argent accusent la tristesse. Les herbes drues, par touffes, pommellent le sol : car le vent souffle souvent et met à nu les racines vivaces qui se hissent bientôt en des monticules réguliers. A l'infini, jusqu'où l'œil porte, des mamelons hérissés que paissent les troupeaux de chameaux lents. En plein soleil, ou bien à l'ombre quand les nuages couvrent le ciel, la lande avance immobile et pareille. Triste, désolée malgré son abondance parcimonieuse d'herbes pauvres, elle est plus vide que l'erg au sable fin. Toujours les mêmes bouquets de feuilles dures et de tiges rabougries; ils attestent plus la misère de ce sol que ne ferait l'aridité.

Une cohorte de chèvres passe au loin; ou ce sont des moutons que les bergers sautillants surveillent. Eux, comme une touffe plus haute, de la même couleur que le sol et sa pâture.

C'est un paysage de France; comme en Bretagne ou au pied du Cotentin. Mais aujourd'hui, le vent ne tourne point. Entre le ciel nuageux et le désert ombré, nul contraste : la désolation qui semble éternelle, — d'hier et de demain. Rien ne changera.

Le troupeau ne s'arrête pas; il fait la halte, mais pas comme auprès d'une fontaine : car il n'y a là aucune paix, aucun sourire, aucune consolation. — Tu vis de peu, mouton, chèvre ou chameau; tu n'aurais pas plus qu'il ne faut; je t'enseigne la sobriété, la dureté de vivre; voué à l'errance, il ne faut pas que je te retienne. Souviens-toi que la nourriture est une punition, car elle permet de faire durer plus longtemps ton passage et de souffrir entre ces étendues sans limite; cours après ton destin, il te poursuit et te devance.

Par-delà les bêtes, ces paroles de la lande s'adressent aux hommes maigres dont le poil hérisse le visage à la manière de l'herbe des drinns ou des thuyas rabougris.

La lande fait peur. Le souvenir appelle aussitôt, par

défense, le boqueteau de la prairie grasse. Elle chasse devant elle celui qui s'y aventure. Passe, mais ne t'arrête pas! Cette vie qui se maintient à deux doigts de la mort, est plus attristante que la mort elle-même : ici on voudrait espérer, il n'y a pas à espérer. La vipère seule y trouverait à séjourner, car elle sait qu'il y a là, pour un instant, une tentation dont elle profiterait. C'est l'empire du mal : la grisaille qui enveloppe tout et embue les yeux, juste à la hauteur de notre détresse.

Comme le mourant qui ne veut pas fermer les yeux dans lesquels on lit les angoisses de la mort, elle offre le spectacle de la misère de vivre et de l'horreur de mourir en une épreuve redoutable.



Entre l'oasis aux palmeraies hautes et dessinées que l'on vient de quitter et le désert dont on souhaite l'isolement, elle met une transition douloureuse : l'abandon total de la nature et l'effort des hommes ont de la grandeur; mais cette vie qui rampe à peine est comme une grimace sinistre; c'est une moquerie, une dérision grotesque.



Le rictus s'atténue. La terre, trop sèche pour se rider, va s'épanouir, libre enfin d'entraves charnelles pour célébrer ses noces avec le ciel. C'est l'erg au double visage; l'autre s'appelant reg. Désert de sable uniforme et désert de pierrailles, enflammés par le soleil : « le cœur de la terre est d'or ». La grande plaine à l'infini, que rien ne distrait : plate et régulière, rien ne la trouble, si bien qu'elle s'oublie et au loin s'estompe dans un poudroiement voilé, se confondant alors avec le ciel qui n'a plus de couleur tant il a pâli dans la chaleur et la lumière.

Nue, brûlante — et glaciale la nuit — inhospitalière mais point infernale, la nature est moins une désolation qu'un isolement où l'on oublie — malgré le danger qu'on y peut courir — le tragique de l'homme. On rencontre l'absolu, l'éternel, l'immuable, ce qui ne changera pas,

identique sous tous les éclairements, qu'ils soient bleus ou d'or, verts ou d'argent. Comme un miroir, indifférent à l'image qui s'y plonge, fidèle à son être.

Le désert hausse l'homme. Dans cette monotonie abandonnée, il s'élève au-dessus de sa condition habituelle. Ses tracas, ses ennuis, ses petites bassesses, ses défaillances s'évanouissent : car rien ne subsiste ici qui soit passager : par contre, l'essentiel s'exalte; l'intelligence se fait plus froide et lucide, car elle a besoin pour se retremper de ce bain silencieux et solitaire. Il ne s'agit plus de savoir où commence l'homme et où il lui faut s'arrêter. Sans limite, comme cet horizon qui se perd dans la courbe d'une sphère transparente, son esprit conçoit et en même temps s'abîme dans sa contemplation. L'inconnu enfin a paru : défait de son manteau d'orgueil ou de faiblesse, l'homme ne renonce pas.

Tout ce qui avait du prix pour lui disparaît; les biens matériels qu'il réclamait ou retenait, le soleil les a réduits à ce sable qui est poudre de feu et poudre de glace, aussi étrangers. Les chaînes rompues, il avance dans une sorte d'illumination de l'esprit qui fait sentir la béatitude, le repos exaltant et le calme que rien n'atteint.

On éprouverait alors une immense joie à posséder dans la lumière totale la femme qu'on aime; on ne lui cacherait plus rien, elle saurait enfin votre être vrai et pourquoi à certaines heures inclinées vous quêtiez avec angoisse l'éclair de son visage ou bien vous vous engloutissiez dans une solitude stupéfiée dont elle prenait ombrage. Mais il n'y a point de regret qu'elle ne soit là : son image et ce désir est une chevance sans pareille.

Quand on revient de ces parages lointains et mystérieux, la méditation aiguë a changé votre visage : une femme n'est pas aveugle à ces ombres ou à ces lumières; mais si elle est très attentive, elle saura lire que l'isolement a tracé un sillon de plus, qui est le sien, celui dont on s'est chargé pour qu'elle ait connu aussi l'illumination profonde. Vous lui apportez un souvenir, un pan de solitude et de lumière où est fixée sa compagnie, son voisinage à vos côtés.

Peut-être même l'ombre qui tournoyait sur le sable, était-ce sa visitation? Ne dansait-elle pas autour de vous, pour vous permettre de subir avec bonheur le choc royal du soleil et du silence? L'amour, le plus immatériel, veillait sans égoïsme.

La grandeur du désert révèle que le langage est inutile pour les échanges graves où l'esprit seul participe : la méditation comme l'amour hisse au-dessus de la vie. On pressent là un autre monde où l'on ne pourra pas séparer les âmes liées. C'est un accomplissement et il est absolu.



Sans fin, se renouvelle la musique des cercles de l'horizon. Elle touche l'esprit le moins religieux par un bouleversement où l'homme prend la conscience de l'unité de son être. En même temps que l'esprit est entraîné dans la joie sphérique d'un univers où le ciel succède à la terre et la transfigure, le corps qui se déplace sans bruit se distend vers l'épanouissement.

Les mesures ordinaires sont délaissées; et le drame même de la solitude et du silence n'est que le chemin de l'espérance : par moments on appréhende, sans angoisse, l'infini comme une réalité. Un frémissement profond qui enveloppe à la manière d'ondes : le plus simple prélude de Bach, si fortement appuyé dans la chair par la construction mathématique où il prend sa solidité humaine, baigne ainsi le corps et l'esprit et l'entraîne dans le ravissement de la joie.

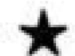
Cette exaltation simple, sans artifice, presque nue, ressemble au troisième mode de l'écriture chinoise : les mots habituels y prennent le sens secret où, sortant de leur gangue, ils éclatent. Ainsi, les sentiments ou les impressions habituels s'élèvent-ils à un plan supérieur. Le cri désespéré des caravaniers surgit alors comme une mélodie irréelle : il ne s'agit plus de stimuler les bêtes ou de susciter l'attention des hommes, c'est la reconnaissance de l'Eternel et de son indifférence fatale. Et il n'est

pas besoin de plaire à Dieu quand on s'abandonne à ses mains, à sa volonté, à sa grandeur.

C'est bien pourquoi le désert n'existe pas : sa solitude est habitée, son silence est vivant, sa monotonie est variée. Mais tout cela si plein, si lourd, si fort qu'on a préféré le nier : c'est paresse ou lâcheté.

La voix qui clame dans le désert est entendue; elle ne se perd pas puisqu'il n'y a désormais aucun écran entre l'univers et l'homme : pénétré par l'univers, tout l'être diffuse dans l'immensité. Voilà l'échange incomparable et le nouement de l'homme. Tandis qu'il apparaît plus misérable que jamais, insignifiant, c'est sa grandeur et sa noblesse qui éclatent étant à l'échelle même du monde.

Mais cela ne va point sans violence; la tyrannie de l'orgueil sur l'homme contre le ciel hérisse de heurts la route mystique. L'inquiétude issue de l'hésitation, la sécheresse fille de la soif, l'abandon né de l'effort guettent le voyageur. Mais à celui qui persévère et se défie des tentations faciles échoit le bonheur. Comme le poète japonais qui, « à force de creuser le sable, cueille de ses doigts écorchés la première rose d'un printemps enfoui », le voyageur qui scrute l'horizon sans cesse élargi découvre, les yeux brûlés, une féerie que rien ne trouble : image de l'éternel.



Soudain, elle éclate cette féerie dans une richesse inouie et trop belle pour ne pas abuser. Vous marchiez sur le sable, au loin venait vers vous une caravane dont les lignes ondulent, et entre elle et vous a surgi la mer. D'argent, car le feu étincelle et le ciel est porté à blanc. Tout autour, aussi loin que l'œil atteigne, la mer, calme, plate et luisante : et vous avancez sur la piste, toujours, poussé vers le Sud plus aimanté qu'un pôle. La mer se ferme derrière votre passage; vous avez marché sur les flots, comme François de Paule. Où donc êtes-vous?

Dormais-tu, voyageur, et tes yeux dans le rêve découvraient-ils la mer, parce que tu avais soif de fraîcheur?

Tes yeux ouverts contemplaient le ciel qui poudroie de transparence infinie, et ce sable sans fin et monotone : tu sais bien que tu marches, maintenant comme tout à l'heure; et que tu as foulé le sol et non l'eau. Pourtant, ces mêmes yeux te montrent partout, près et le plus loin, cette mer luisante comme les écailles au soleil.

Marée qui monte sur une plage basse et s'empare de la terre par ondes, lignes et mouvements : une langue ici est à sec; une île sort et tu vois son reflet. Et tout là-bas, cette ombre crénelée c'est l'oasis prochaine. On t'a promis qu'avant cinq heures tu ne l'atteindrais pas. Elle recule sous ta marche; comme cette mer immobile et silencieuse avance sous tes pas ou s'éloigne, mais t'enferme; et les îles se déplacent, et les bras de mer circulent, se défont, se reforment, et changent. Et au-dessus, à peine, telle une brume d'été, une vapeur comme sur la mer en plein midi de juillet. Rêves-tu? Quelle est cette féerie de blancheur. métal, et ouatée de voiles tendres?

Tu es en plein désert. La carte te montre bien qu'il n'y a pas d'eau dans ces parages; et tu vois la mer; elle miroite, elle reflète des palmes ignorées, et aussi loin que porte ton regard, plus loin encore, elle, toujours, qui se confond avec le ciel : car lui aussi il est de cette même nacre.

Quel paysage mouvant là où les géographes t'annoncent seulement une plaine aride et traîtresse! Sur le bord de la piste, tiens, est-ce l'écume déposée par un flot qui ne monte pas? est-ce une rosée que rien ne distingue? Le sable est sec et salé; sable saumâtre : sable de mer. Tu ne te trompais pas.

Mais le soleil a tourné. Où, tout à l'heure, un paysage féerique te poursuivait, plus rien; mais ailleurs, bien que ta route soit toujours aussi plane et droite, un autre a surgi : car la mer saharienne se déplace sans bruit. C'est à ne pas croire qu'on est vivant. A ce point tes yeux se jouent de toi? Tu es ensorcelé.

Tu as aperçu Cythère dans une ceinture de brumes et son visage reflété dans l'eau; tu as découvert des caps, des promontoires, des îlots; la mer avançait dans cette

baie longue où tu as souhaité te baigner; mais quel sel! Un océan calme comme le ciel, une eau aussi immatérielle que l'air, — ah! ne cherche point. Jouis, ô voyageur, car la merveille est fugitive. Tu sauras plus tard.

★

Plus tard, c'est tout de suite. La mer est descendue sous la terre ou bien s'est évaporée dans le ciel. Est-ce l'avion qui bourdonnait très haut qui a déchiré le miracle? La plaine de sable est autour de toi : la palmeraie à quarante lieues encore et invisible. Tu as vécu un rêve : ce n'était là qu'une éclosion de mirages. Mais quelle fête pour les yeux! quelle fête pour l'esprit!

Est-ce Dieu ou le diable? Que t'importe! Une tentation, un piège? Tu as côtoyé la perdition; dix pas dans cette mer et tu étais à jamais englouti dans les sables mouvants. Une récompense, un repos pour toi dans cette étendue morne? Alors, c'est Dieu qui a eu pitié. A moins qu'il ait voulu te manifester sa puissance et recréer le monde devant toi pour te montrer quelles merveilles de grâce irréelle et translucide il peut faire avec un limon fuyant.

Tu pourras attendre encore quelques heures, ne voir plus que des sables gris, rencontrer un squelette calciné de chameau, sans tristesse. Songe qu'on t'a ménagé sur ce parcours sinistre quelques instants de bonheur : celui-là qui vous baigne et qu'on ne touche pas. Le vrai bonheur qui est illusion. Le mythe de Platon avec ses hommes dans la caverne est devenu, pour toi, la vérité.

On trouve donc au Sahara, à son site le plus désolé, le plus abandonné où jamais l'homme n'a pu mettre le pied sans périr, la plus haute leçon de philosophie. Et si la vie quotidienne nous éloigne sans cesse de notre but, là-bas on se retrouve entièrement. Balzac, qui n'avait pas vu le désert, l'a défini de façon sublime : Dieu sans les hommes. Avoir vérifié ce mot, en dépit de toute la poésie rencontrée, cela ne vaut-il point qu'on y séjourne?

C'est peut-être bien dans le voisinage du chott Melrihr que se comprennent le plus absolument les noces du ciel et de la terre. Car c'est une réalité puissante et qui s'éva-

nouit quand on veut s'en emparer. Comme le royaume du ciel : on ne l'obtient pas, il vous est donné. On ne le cherche pas; il vient à vous, paré de tous les sortilèges, cortège de joies merveilleuses : et l'on sait qu'il est immatériel.

★

Le soir, lorsque tout s'est englouti dans la mort sur le sable glacé, tandis que les lamentations des chiens de Jézabel aiguisent à l'extrême l'angoissant et sublime vertige de la solitude, une route blanche et large sillonne les cieux. Ici, dans le Sud, la Voie Lactée est nommée le Chemin de Bourak. Bourak, c'est le cheval de l'envoyé et cette grande route de lait cristallin la trace de son passage lorsque le chevauchant, l'Envoyé a rejoint l'Eternel après avoir prêché la parole de Dieu.

Tout ici est symbole; la vie de la terre s'inscrit dans le ciel, les promesses du ciel se reflètent sur la terre : c'est comme l'échange entre les deux parties de la fugue.

Comment dans la solitude et le silence l'homme s'ennuierait-il? pourrait-il s'abandonner à la tristesse et au désespoir? Il se rejoint, pressent sa condition pleine, car il n'est produit, a dit Pascal, que pour l'infinité.

Février 1938.

JEAN-GERMAIN TRICOT.

POÈMES

—

O VISAGES DES GENS QUI PASSENT!

SATIRE

O visages des gens qui passent
Evacués par la pensée,
Comme des urnes renversées
Et vides du cru de leur race,
Que colore encore et qu'encrasse,
Piquette aigre de quand passée! —
Un clair sang pur tourné vinasse.

O, sans âme, miroirs d'un corps,
Dévorez, spongieuses vampes,
Les images de faux décors
Dont les feux grimés d'une rampe
Vous maquillent de faux dehors;
Buvez ces taches sur vos tempes
De reflets que troublent encor
Les eaux qui stagnent, croupissantes,
Au creux du crâne, urne de mort,
Où, sur l'ange, la bête rampe!

Et maintenant vous êtes forts
Si vous pouvez sans un remords
Vous regarder dans une glace,
O visages de gens qui passent!

De quelles vanités enflés
Et de quels désirs boursouflés,
Visages! portez-vous l'enflure,
Quand, haute en couleurs, votre hure
Dandine des airs composés
Ou pivote sur l'encolure,
En appétit non déguisé,
Vers quelque belle en aventure?

Visages doux, visages durs,
Tous délavés par quelles pluies,
Piqués d'affreuses moisissures,
Grouillant l'orgueil et son ennui
Et, par-dessus, masque plus sûr,
Celui du vice de luxure
Qui vous balafre la figure,
L'air suprême d'avoir compris;
Ah! vraiment trop bête nature!

Jouez d'un cil, vipères viles,
Qui, pour savoir que je vous hais,
Sifflez des complaintes dociles
A ces maîtres-chanteurs secrets
Qui tirent les fils de vos traits
Et sur eux ces masques habiles
Par quoi sont pris les imbéciles.

Grouillez, basse vermine ancile,
Aux beaux jardins soyeux et frais
Pour y pourrir dans le facile
Les fruits d'efforts insatisfaits
Que les hommes, las sous le faix,
Ont tirés de travaux serviles
Et qu'au loisir d'un soir tranquille,
D'un soir sans but ni domicile,
Ils allaient ranger aux greniers
De leurs vastes cerveaux virils :
Par vous hélas, larves labiles,

Leurs cervaux sont toujours pillés
Avant que d'avoir pu gagner
La paix d'un beau rêve inutile!

Et vous, fuyez, frileuses bêtes,
Comme ces chattes trop gâtées
Se tournant d'un autre côté
Dès qu'on les flatte ou leur fait fête!
Ah! fuyez, mesquines beautés
A petits crânes de noisette,
Qui détournez sitôt la tête
Dès que l'encens sitôt sentez
D'un amoureux qui vous honore
Et qui, dans le fond, méprisez
Le déliquescent insensé
Qui, bien que mâle, vous adore.

Jouez d'un cil, ô courtisanes,
Prêtresses qui vos dieux niez,
Mais folles d'amour à tuer
S'il sort du jeu de la gitane!
Jouez tout court, vous les profanes,
Vierges aux gestes diaphanes
Qui pour ne plus l'être y croyez;
Vierges à beaux bras dépliés
Que l'instinct de plaire enrubanne
Et d'amour folles à lier
Hélas! quand le ruban se fane!

Ah! faux miroirs de nos maîtresses,
Et cependant tout embués
D'une douloureuse tendresse,
Où monte tout nu s'avouer
L'instinct féminin dévoué,
Par tous les sens, aux mâles hommes,
— Ici beaux messieurs, méditez —
Moins par l'appétit d'une pomme
Que par le besoin d'enfanter.

Visages peints, visages nus,
Visages pleins, trognes vermeilles,
De repos et repas repus
Flambant joie à nulle pareille!
Visages nus, visages peints,
Visages longs, visages graves,
Tirés par veilles et par faims,
Visages creux, visages hâves!

Et vous, blessés par la lumière
Des feux du ciel et de la guerre,
Visages à foudre brûlés,
Fendus, troués et nivelés,
Sans yeux, sans nez, sans bouche même,
Par où l'on se dit que l'on s'aime,
Pauvres visages effacés,
Hélas! visages qui passez!

O visages des gens qui passent!
Pays, douleurs, latents soucis,
Nonchalances, destins précis,
Horizons où des ombres cassent,
Bois morts, des morceaux de passé,
Hélas! visages qui passez!

Visages, quoi que vous fassiez,
Il faudra regarder en face,
Nus de masques et de grimaces,
Il faudra que vous y passiez.

O visages où sont tracés
Vos horaires de trépassés,
Sous la pulpe de chair fragile
Je vois l'ivoire où court et file
La larve que jà nourrissez,

O visages des gens qui passent!

—

LA LUNE SUR LE TOIT

I

Souvent le soir
Je viens m'asseoir
Ici pour voir
Monter la lune,
Quand au ciel noir
Il en monte une!

II

C'est sur un toit
— Sais-je pourquoi? —
D'où j'aperçois,
Au ras des tuiles,
Le fier beffroi
De ma grand'ville.

III

J'écoute là
Mourir un glas
Autour de la
Paroisse proche
Et, sanglots las,
Pleurer les cloches.

IV

Quelles rumeurs,
Quelles lueurs,
Quelles vapeurs,
Disséminées,
Au vent coureur
De cheminées!

V

O vanités
D'humanités,
Haine ou bonté,
Bonheurs ou peines,
Montez, montez,
La lune est pleine!

VI

Souvent le soir
Je viens m'asseoir
Ici pour voir
Monter la lune,
Quant au ciel noir
Il en monte une!

JEAN-LOUIS VALLAS.

LE RÉGIMENT DE LA CALOTTE

—

Il y a quelques semaines, par un de ces hasards si rares dans cette vie, j'ai acquis dans une vente de livres à Londres deux volumes en français qui semblent être d'une valeur exceptionnelle. Ils sont in-folio, reliés en cuir et ornés d'armoiries inconnues; chaque tome est de 600 pages, écrites à la main, et ils portent le titre *Relation de la Calotte.* Les acheteurs demandaient ce que c'était que la Calotte, mais, ne trouvant aucune réponse, ils passaient à autre chose.

D'abord je croyais posséder deux livres illisibles; car, malgré l'écriture fine et régulière, la formation des lettres est fort bizarre et un manuscrit donne toujours des difficultés à un étranger. Peu à peu, pourtant, à force de comparer les rimes (la plus grande partie du texte est en vers), les difficultés diminuaient et, après deux pénibles soirées, j'arrivai à lire assez facilement les restes curieux d'une société d'autrefois.

Voici ce que le manuscrit nous apprend, dans une sorte de préface en tête du livre, de la formation et des buts de cette société (en citant les passages, je garde l'orthographe ancienne et souvent fantaisiste du manuscrit) :

Le Regiment de la Calotte doit sa naissance à quelques beaux esprits de la Cour qui formerent il y a quelques années une Société. Ils se proposerent pour but de corriger les mœurs, de reformer le stile à la mode en le tournant en ridicule et d'Eriger un Tribunal opposé à celui de l'academie françoise. Les membres de cette nouvelle Compagnie, ayant prévû qu'on ne manqueroit pas de les accuser de legereté

sur la difficulté de leur entreprise, jugerent à propos de prendre une Calotte de Plomb, et le nom du Regiment de la Calotte. Voicy quelle en fut l'occasion : Vers la fin du Regne de Loüis XIV, Mr. de Torsac, Exempt des Gardes, M. Aimon, porte manteau du Roy et divers autres officiers ayant un jour fait mille plaisanteries sur un mal de tête dont l'un d'entre eux souffroit extrêmement, proposerent une Calotte de Plomb au malade. La conversation s'estant échauffée, ils s'aviserent de créer un Regiment composé uniquement de personnes distinguées par l'Extravagance de leurs discours et leurs actions. Ils le nommerent Regiment de la Calotte en faveur de la Calotte de Plomb. D'un consentement unanime le sieur Aimon en fut aussitôt élû general. Cette burlesque saillie fut poussée si bien que l'on fit faire des Etendards et frapper des medailles sur cette institution, et il se trouva des beaux esprits qui mirent en vers les brevets que le Regiment distribuoit à tous ceux qui avoient fait quelque sottise éclatante. Plusieurs personnes de distinction se rangerent sous les Etendards du Regiment, chacun se faisoit une occupation serieuse de relever par des Traits de Raillerie les deffauts des gens les plus considerables, et les fautes qui leur echapoient. Cet établissement ayant fait bruit, on voulû d'abord le saper par les fondements, mais il para tous les coups qu'on lui porta malgré le credit de ceux qui s'interressoient à sa destruction, et les assauts redoublés de ses ennemis ne servirent qu'à le rendre plus florissant.

Le Regiment grossit dans peu de Tems, la Cour et la Ville lui fournirent un nombre considerable de dignes sujets. Loüis XIV, ayant été informé de la Création de cette plaisante milice, demanda un jour au sieur Aimon s'il ne feroit jamais deffiler son Regiment devant lui. Sire, répondit le General des Calotins, il ne se trouveroit personne pour le voir passer.

Plus tard Aimon céda son bâton de général à de Torsac à cause d'une bravade de ce dernier; de Torsac mourut en 1714 et une oraison funèbre sur lui fut prononcée et imprimée. La *Relation* en dit :

C'est un tissu des plus mauvaises frases des harangues prononcées à l'academie françoise, des Eloges des sçavants,

des Lettres du Chevalier d'Her... etc. que l'on a cousues ensemble fort adroitement. Cette piece est d'autant plus estimable qu'elle est une satyre très juste du stile pretieux et affecte que quelques membres de l'academie françoise ont voulû mettre en vogue depuis plus de vingt ans. Il estoit difficile qu'elle plut à tout le monde, sur tout à ceux dont on tournoit les ouvrages en ridicule. On trouva moyen de la faire interdire, et les Exemplaires en furent saisis.

Aimon réussit à renverser cette décision et les exemplaires de l'oraison circulaient encore une fois. Insérée dans le manuscrit se trouve une brochure originale contenant cette célèbre oraison, qui parut « A Babylone, chez Pierre de la Lune, ruë des Rats, aux Armes du Regiment, M. DCC. XXIV. » En voici quelques extraits :

Cependant (1) *au détriment des lettres,* ce geni *transendataire,* heureuse influence des astres! ne commença d'être connu qu'à la paix; (2) *une délicatesse modeste* le tenoit obscurci dans la poussière de Bellone (3) *dédaigneuse du bel esprit;* car (4) *il faut avouer que la Nation Françoise aussi polie qu'aucune Nation, est encore dans cette espece de barbarie, qu'elle doute si le bel esprit ne déroge point, & s'il n'est pas plus noble de ne rien sçavoir...*

Il [de Torsac] recommende, sur tout (5) *aux nouveaux Heros de l'Empire des Lettres,* d'employer frequemment l'adverbe « Combien » dans les Panegyriques des grands hommes... Il en donne un modelle dans un éloge où il s'écrie (6) : *Combien de victoires signalées! combien de paix! combien d'entreprises! combien de succez! combien de grandeurs! combien de bonté! combien de majesté! combien de gloire :* tant il aimoit le combien...

Un Calotin lettré qui postuloit pour entrer dans la brigade des Puristes, lui presenta une piece d'éloquence si facile et si simple qu'elle étoit même à la portée du vulgaire : Il le rejetta comme indigne d'être associé à nos beaux esprits qui

(1) *Eloges funebres des Sçavants.*
(2) *Eloge funebre de Louis le Grand.*
(3) *La R.P. p.l.f.*
(4) *Eloge de M. de l'H.*
(5) *Recueil des Harangues,* tom. 2, pag. 409.
(6) *Recueil des Harangues,* tom. 2, pag. 411.

doivent parler une langue *inintelligible aux illeterez* (7) : *Le nectar doit distiler de leurs lèvres non moins abondamment que des lèvres mellifluës du Nestor d'Homere, & leur* (8) *stile noble et leger doit ressembler à la demarche de ces Divinitez fabuleuses qui couloient dans les airs, sans poser le pied sur la terre...*

Torsac (9) *est de ces hommes qu'on ne peut plus loüer. Pour soûtenir l'idée que ce nom seul réveille, il faudroit ce genie sublime. J'ai presque dit,* Dieu me pardonne, *cet instinct divin, qui ne fut donné qu'à lui* (10). *Nos voix en doivent être étouffées; elles sont trop faibles* (11). *L'impuissance d'égaler la noblesse du sujet nous retient en-deça de la perfection* (12), *& le desordre d'une admiration excessive me jette dans la confusion, & le silence d'un modeste respect.*

La plupart des écrits du Régiment sont des Brevets accordés à ceux qui méritaient une correction. Ces Brevets furent imprimés et envoyés en même temps et à la victime et aux grands de la Cour. Quelquefois le nouvel officier trouva son Brevet d'une façon plus déconcertante. Ainsi en 1721 M. Broglio fut nommé *Inspecteur et Réformateur du Regiment;* une note qui suit le Brevet nous apprend qu'il « a été longtems abbé. Il s'est mis tard dans le service. Il est devenu Lieutenant-Général et s'empara de l'esprit du Regent ». Ensuite la note raconte comment il reçut son Brevet :

Ce fut le Regent qui lui donna le Brevet pour en faire la lecture. Il soutint la gageure jusqu'à l'endroit où il est parlé du Sieur de Boissy que le papier lui tombe des mains, ce qui fit rire le Régent qui lui dit : « Ton portrait est parfait, puisque tu t'y reconnois! »

Le Brevet commence par la descente du Dieu Momus, dieu préféré des Calotins, pour demander pourquoi Broglio

(7) *Recueil des Harangues,* tom. 3, pag. 29.
(8) *Recueil des Harangues,* tom. 2, pag. 387.
(9) *Recueil des Harangues,* tom. 2, pag. 323.
(10) *Recueil des Harangues,* tom. 2, pag. 339.
(11) *Recueil des Harangues,* tom. 2, pag. 336.
(12) *Recueil des Harangues,* tom. 1, pag. 9 & 10.

... mon favory
le plus Calotin du monde,
ce Rabelais ressuscité,
n'est pas de ma société...

Après un petit panégyrique le Dieu continue :

Ah, vous perdrez plûtôt le jour
petits Calotins de village,
je l'installe malgré vos dents
Inspecteur de mes Regiments,
Reformateur de la Calotte,
et je permets à sa Marotte
d'établir nouveaux réglements
d'inventer maints et maints systemes
l'honorant du pouvoir suprême
de disposer de nos sujets
selon ses burlesques projets,
d'éviter visions et songes
fables, sornettes et mensonges,
de fronder en Diable et demy
contre bon sens son ennemy.
Il formera la discipline (13)
de nôtre troupe Calotine,
doublant toujours et grossissant
les Phalanges du Regiment,
élevera Grandes Lanternes
pour illuminer nos casernes (14),
construira petites maisons
pour enfermer nos bataillons,
doublera la solde certaine
du capitaine et du soldat; (15)
Et ne voulons charger l'Estat
LAW en assignera l'aubeine........

Ordonnons à nos beaux esprits
d'exalter son nom et sa gloire
par leurs chants et par leurs écrits,
mandons aux filles de Memoire
de grossir mainte in-folio
des visions de BROGLIO,

(13) « Il mit les compagnies à 81 hommes et doubles officiers. »
(14) « Il fit commencer partout des Casernes. »
(15) « Un sol de plus au soldat. »

voulons cependant qu'on oublie
du moins qu'on taise au public
ce qu'il fit aux yeux de Barvick
dans ses campagnes d'Italie,
l'attentat du sieur de Boissy
qui lui fit demander mercy...

. . . .

Je le reconnois Calotin
espiegle satyre lutin
capable de toute manie
fors celle d'exposer sa vie...

Il y a des Brevets de toutes les espèces, quelquefois amusants, comme le *Brevet portant défense aux Vivandières de porter des criards en hymen; pour Made. de St. Sulpice*, ou le *Brevet de Général des Ramoneurs, pour le sieur Desnots, Conseiller au Châtelet*, ou encore le *Brevet de Vice Amiral pour le sieur de Monteson, lequel voulant conduire une Gondole sur le Canal de Versailles tomba dans l'Eau*. 1723 :

L'attention que nous avons toujours eu de recompenser les grandes actions a donné tant d'émulation aux officiers de nôtre Regiment, que la pluspart, nouveaux Alexandres, regardant la Terre comme un theatre trop étroit pour leur gloire ont voulu la porter sur les eaux. Le sieur de Montesson estant informé que le Doge de Venise se vante d'avoir épousé la Mer par moyen d'un anneau qu'il jette dans son sein, ce heros — animé d'un plus Grand Zele — a voulu entrer lui-même dans cet humide élement pour contracter avec lui une alliance plus intime... A ces causes nous avons honoré et honorons par ces présentes ledit Sieur de Montesson de la Charge de Vice Amiral de nos Lacs, Estangs, Canaux et Bassins...

Il y a encore toute une série de Brevets, épigrammes et autres écrits qui devaient être fort au goût de la Régence, pièces qui relèvent tout ce qu'il y avait de grossier et de licencieux à l'époque parmi les grandes dames de la Cour, parmi les hommes importants et les jésuites. On trouve, par exemple, une *Request des Filles de Paris, presentée au Roy, pour demander que les Contracts de*

Mariage soient exempts du nouveau Controlleur des Actes, Brevet d'Expectative, pour Made. la Duchesse d'Epernon, Brevet à Made. de Prie Maîtresse de M. le Duc, Gouvernante des deserts d'Arabie :

...L'Avocat du Regiment ayant pris la parolle, nous a fait Lecture de ladite Requête, où ladite Dame entr'autre chose nous auroit représenté qu'après avoir rendu des services considérables à l'Estat, et avoir été le Secret Conseil d'un Prince de Nom, M. le Duc [de Bourbon, premier ministre après la mort du Cardinal Dubois] vû même la Tendresse qu'elle avoit à prevenir ses desirs amoureux, il auroit plû au souverain pour recompense de tant d'actions meritoires la releguer en pays lointins, mais comme un esprit si rempli de vastes idées que le sien ne peut demeurer oisif, elle nous suplie de lui accorder quelqu'emploi dans nôtre Regiment... Nous lui donnons et octroyons dès à présent le Gouvernement des deserts d'Arabie, lui permettant d'y exercer ses vastes et chimeriques idées, de projetter pour la propagation du genre humain; pour y reussir, elle pourra faire alliance de sujets étrangers, et même très inferieurs en rang et merite... lui promettant d'y faire construire des hopitaux... lui enjoignons au surplus de se charger de la fourniture des Matelots, etc., etc...

Il y a un *Brevet de Grand Clitoriseur, pour le Sieur Panchiny;* un certain sieur le Prince se plagnit à Louis le Grand que sa femme avait été débauchée par Panchiny; celui-ci exige un examen pour prouver

... qu'à grand tort on le vexe
de ce qu'il n'est du tout garni
des Trésors qu'aime le Beau Sexe...

Le Régiment considère, par conséquent, qu'il est apte à entreprendre les fonctions de Grand Clitoriseur... Plusieurs des Brevets attaquent les mœurs particulières des jésuites et de certains officiers de la Cour, notamment du Marquis de Richelieu « qui entendoit parler avec envie du Regne d'Henry 3. Les plaisirs et la fortune des Mignons sous ce Prince faisoient vivement souhaitter aux Jeunes

Seigneurs d'en ramener à la mode... » Les Grandes Dames et les Comédiennes trouvaient une place comme Vivandière ou comme Vestale; voici le *Brevet de Chef de Bataillon des Vestales et Vivandieres, pour la Fillon :*

De par le Dieu porte Marotte
Nous, Général de la Calotte,
instruit du Noble Carillon
que la Presidente FILLON
fait châque jour dans nôtre Ville
par sa manière très civile
à prèter ses appartements
à quantité d'honnestes gens
tant de l'un que de l'autre sexe
pour y prendre ces doux ébats
que la Nature même annexe
à tous les plaisirs d'ici bas.
A ces causes vû la science
l'habilleté, l'experience,
de ladite Dame FILLON,
la créons Chef du Bataillon
des Vestales et Vivandieres
de nôtre illustre Regiment... Etc.

Ce n'est pas difficile deviner comment la Veuve du comédien Ponteuil gagna le *Brevet de Civette du Regiment* ni comment Moligny, le comédien, mérita le *Brevet de Maquereau du Regiment.*

Il y a de nombreux Brevets contre les Médecins, les Avocats, les Académiciens, mais ce sont surtout les ennemis politiques et les jésuites qui ont fourni les plus mordants traits et les attaques les plus violentes. Le Cardinal de Fleury est honoré plusieurs fois : il est nommé *Primat de l'Eglise Militante :*

... Nous choisissons par la présente
FLEURY de Fréjus pour Primat
de nôtre Eglise Militante,
attendu que sans estre fat
en refusant très noble Mitre
avec de très gros revenus
il a fait voir par ce refus
qu'il meritoit un si haut titre. Etc.

Le Brevet est suivi d'une Note :

Lorsqu'il quitta son Evesché de Fréjus il publia qu'il le faisoit à cause de ses infirmités et qu'il étoit obligé en conscience d'en donner la demission ne pouvant avoir soin de son Troupeau.

Plus tard il est nommé *Surintendant de la Théologie du Regiment de la Calotte.* Ces Lettres Patentes comprennent une attaque générale contre les jésuites, et contre la théologie du Cardinal. Elles sont divisées en parties, — *Dogmes, Essai des Dogmes Calotins, Modèle du Catéchisme de la Calotte, Sur les Pères de l'Eglise* et *Sur les Libertés de l'Eglise Gallicane.* Malheureusement ces Lettres Patentes sont beaucoup trop longues pour prendre place ici, bien qu'elles n'aient jamais été imprimées, sauf dans la brochure originale, qui est introuvable. Quelques citations pourraient en donner une idée :

ESSAI DES DOGMES CALOTINS

1) C'est un Bienfait de Dieu et un essay de sa misericorde de ne pas le connoistre, parce qu'en ce cas on ne peut l'offenser, puisqu'il est impossible d'offenser un homme inconnu.

4) Lorsque J.-C. a versé son sang, il a eu envie de nous delivrer de la peine de l'aimer. (Sirmont et Bissy, les évêques de Marseille et de Soissons et le Nouvel Arch-évêque de Paris.)

11) On peut désirer de telle personne que ce puisse estre, en sous entendant la condition, si on l'avoit pour femme estant garçon ou marié, ou si on l'avoit pour mary estant fille ou mariée. (Sanchez)

19) Il suffit pour recevoir le sacrement de pénitence d'estre fâché d'avoir offensé Dieu par la crainte de quelque mal corporelle, comme dérangement d'affaire, maladie, peste, famine, guerre, gresles, incendie, inondations. (Escobar, Bissy, les évêques de Marseille, Soissons et le Nouvel Archévêque de Paris.)

MODÈLE DU CATHÉCHISME DE LA CALOTTE

D. — Est-on obligé d'aimer Dieu?

R. — De par le Saint Pere
ce precepte honny
n'est plus qu'une chimere
envoyé au chenil
et toute la Cabale
qui veut qu'on aime Dieu
par sa Bulle Papale
n'a plus ni feu ni lieu.

D. — Que dites-vous de la liberté
de l'homme à l'égard du peché?

R. — Il faut que l'on soit libre
ou l'on ne peche pas,
c'est le seul équilibre
qui decide le cas,
la Vertu plus pesante
augmente les vertus,
le poids du Mal enchante,
on ne pechera plus.

Le cardinal Dubois, qui était tout puissant pendant la Régence, n'a pas échappé sans plusieurs attaques du Régiment :

ÉPIGRAMME

Quand sous le Cardinal du Bois
Je vois le Royaume aux abois
Je rappelle ces vers d'un celebre Poeste
Qui ne fut que trop bon prophête
Lorsqu'il nous disoit autrefois
Cy gist l'Eminence deuxième
Dieu nous garde de la troisième.
Nous éprouvons avec douleur
Qu'il avoit raison d'avoir peur.

Et encore :

BREVET EN MÉTAMORPHOSE DU CARDINAL DU BOIS

Certain poisson fort connu dans le Monde
vulgairement appellé Maquereau
se fit cherir du souverain de Londe
en lui donnant toujours plaisir nouveau,
par ce moyen il ourdit sa fortune,

la travailler, l'haranguer finement
si qu'on le vit, non sans étonnement,
primer sur tous dans la Cour de Neptune.
Ce Dieu bientôt du soin de ses plaisirs
le fit passer à celui des affaires,
tant qu'il regloit au gré de ses desirs
maints differents dans les Cours étrangeres (16).
Nôtre poisson se fit si bien valoir
qu'Esprits malins disent que son devoir
en a souffert et que sa politique
sans jamais fort s'embarasser d'autruy
dans les traités travailloit plus pour luy
que pour l'honneur de l'Empire aquatique...

Comme récompense il demanda qu'on revêtit son corps de rouge :

Car la couleur devoit estre éclatante
pour assortir sa fortune brillante...

Alors on le voit métamorphosé :

Un maquereau sans changer de Nature
devînt rouget. Le miracle est nouveau,
très vrai, pourtant, voicy ce qu'on pense :
Il est, dit-on, Rouget en apparence
mais dans le fond toujours vrai Maquereau.

Ce Brevet ne donne pas tort au portrait du Cardinal qui paraît dans les *Mémoires* de Saint-Simon, et lorsque l'on se souvient que sa dignité de cardinal coûta huit millions de francs à la France, on comprend la fureur de ses adversaires.

Les financiers de l'époque ont trouvé une place amère dans le Régiment. En 1720, après l'amalgamation de la *Compagnie des Indes* avec la *Banque Royale,* la crise financière devint la panique, et la banqueroute s'ensuivit. Immédiatement Law, dont les conseils avaient abouti à un tel désastré, reçut le *Brevet de Controlleur Général des Finances du Régiment :*

... au Sieur Law de qui la science
et conduite dans la finance
nous a donné maints Calotins

(16) « Envoyé en Angleterre pour la Quadruple Alliance. »

en inventant les Bulletins,
autrement dit, billets de Banque,
pour servir au jeu de la blanque,
jeu non renouvellé des Grecs
comme le fade jeu de Loye,
mais imaginé tout exprès
pour exciter l'homme à la joye...

Lui donnons nôtre Grand Cordon
passant de la droite à la gauche
ainsy qu'une legere ébauche
de sa droiture dont le fond
va si loin que Terrasson même,
Grand Calculateur du Systême,
auroit peine à le mesurer...

L'année suivante parut une *Requeste de Mr le Duc de la Force au Général de la Calotte, au Mois d'Avril* 1721. Le duc de la Force avait été président du Conseil du Commerce et, par conséquent, très lié avec le malheureux Law. Après les événements de 1720, Law avait été conduit à la frontière, mais le duc de la Force restait en France :

Grand Général de la Calotte
si vous ne me pretez la main
faut que je demande mon pain
ou que j'aille porter la hotte;
vous allez voir l'extremité
où seroit reduite ma bourse
si vôtre Grande Charité
n'estoit son unique ressource.
Avant que l'on envoya paistre
mon très cher et bien aimé Maitre
qui m'auroit toujours regardé
pour son conseil le plus zelé,
il m'assura que son sistême
n'avoit été qu'un stratagesme
pour attirer l'eau au moulin,
et que pour en tirer partie
si je n'usois pas l'industrie
je serois pire qu'un Capucin.
J'ai cru son avis salutaire...

Ensuite il raconte comment il avait placé tout son ar-

gent dans des marchandises nécessaires à la Ville et à la Cour, — des eaux-de-vie, des huiles, de la bougie, savon, sucre, café, la rhubarbe du Séné, poivre, gingembre, etc. Après le départ de Law et la fin de ses opérations financières, le pauvre duc avait un peu honte de s'établir comme épicier, mais il avait surmonté ses scrupules de noble

> lorsqu'avec un malin vouloir
> le Parlement vient de Pontoise
> et se servant de son pouvoir
> entreprend de me chercher noise;
> non content de me confisquer
> et me saisir ma marchandise
> ne me laissant que ma chemise,
> il veut encor me degrader...

Il implore le secours du Régiment dans sa triste condition et se propose comme *Marchant Fournissant et Apoticaire* du Régiment.

Le Directeur de la Banque n'échappa pas non plus. D'après une Note qui suit son Brevet, on apprend que Porta, Potra, Poitra ou Patra (car son nom est écrit de toutes ces façons dans le manuscrit)

> n'estoit qu'un faquin avant d'estre Cassier et supôt du systême. Il quitta la direction de la Banque avec 40.000 louis de Noailles, comme il l'a avoüé. Il se cacha du tems de la Chambre de Justice. Il fit construire à Passy pour sa dame Jacquin un bâtiment plus beau que celui du Roy, quand il fut fait on lui fit abattre son 3e étage.

Le Brevet nous dit que :

> A ces causes rendons justice
> audit Porta par noble bref
> le créons à titre d'office
> Impertinent au premier chef...
> Consentons que dame Jacquine
> par un ordre exprès et Royal
> en qualité de Gourgandine
> soit colloquée à l'hopital,

et son galant mis à Bicetre
Château Royal et digne d'estre
la demeure d'un Calotin
qui le prenant d'un air hautain
ose s'égaler à son Prince...

Il était impossible qu'un homme aussi important que Voltaire ne prît place dans le Régiment, et en effet il y paraît plusieurs fois. Ce sont les fameux coups de bâton qu'il avait reçus qui lui valaient son office dans la Calotte. (Lui-même, d'ailleurs, écrivait quelquefois des Brevets pour le Régiment.)

BREVET DE LA CALOTTE POUR M. DE VOLTAIRE DE GRAND BATONNIER DU RÉGIMENT

Momus par ordre des Destins
Grand Monarque des Calotins
et des Messieurs Dieu tutélaire,
à notre bien aimé Voltaire...
oüi le Raport du sieur Aimon
sur la Calotine influence
de l'astre qui dès vôtre enfance
presidoit à vôtre Berceau
et derangea vôtre cerveau,
et sur les faits en consequence
en ces bas lieux avez produit,
estant suffisamment instruit
de la singuliere prudence
qui dirige vos actions
et regle vos productions,
Item, de l'humble deffiance
que vous avez de vos talens
et des bontés que pour les Grands
vous marquez en toute occurrence
voulant reprimer l'insolence
de nos seigneurs impertinents
en bravant même leur Vengeance,
tout sagement consideré
pour marquer de la Bienveillance
dont nous vous avons honoré,
de nôtre certaine science,
de nôtre suprême puissance,

nous vous avons institué
et commettons par ces presentes
en forme de Lettres Patentes
Grand Batonnier du Regiment,
Inspecteur et Surintendant
des Coups de Baton ou de Gaule
dont on chargera les épaules
des satyriques et faquins...

Autre part on trouve :

... plus accordons audit VOLTAIRE
pour figurer en Angleterre
et se glisser parmi les Grands,
dix mille livres tous les ans
qu'il percevra sur la fumée
sortant de chaque cheminée.

La soi-disant Bibliothèque du Régiment contient une grande variété de titres. Parmi d'autres on trouve :

L'Art de diviser les hommes à l'infini et de profiter de leur division, par M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

Noviciat de l'Amour, très utile à la Jeunesse, par M[lle] Quinouls, dédié à M. le Duc de Chartres.

Du Choix des Justes dans la distribution des Biens Ecclésiastiques par le Pape Innocent 13, au Cardinal du Bois.

Le Triomphe de l'Esprit sur la Raison, par M. le Duc de Richelieu, à M. de la Feuillade.

Aimon, le Général de la Calotte, mourut le 7 mai 1731, après une maladie provoquée par « un repas qui avoit duré 9 heures ». Il avait une forte indigestion, suivie du hoquet qui dura vingt et un jours et qui ne le quitta qu'avec la vie. M. de St-Martin fut élu Général et le Régiment continua à lancer des Brevets. Tout alla bien jusqu'à l'arrivée au pouvoir de la Pompadour. La maîtresse de Louis XV n'avait rien à espérer et beaucoup à craindre d'une telle société que la Calotte. Elle imposa silence aux poètes du Régiment ou les fit exiler.

Fort peu de Brevets portent une date, mais le dernier dans le manuscrit semble être de 1739; il y en avait, vraisemblablement, plusieurs après cette date.

On commença assez tôt à faire des collections de ces Brevets, et le premier recueil parut à Bâle en 1725, mais il fut dénoncé par le Régiment comme faux. Ensuite un nouveau recueil vit le jour à Paris, avec l'autorisation du Général, en 1726. D'autres éditions furent imprimées à Paris en 1732, 1739, 1752 et finalement en 1754. Depuis cette date, aucune collection n'a paru, et même celle de 1754, augmentée de six parties, n'est pas complète. Maintenant, grâce à cette collection de manuscrits écrits par une main inconnue, il sera peut-être possible d'établir une édition définitive qui ajoutera quelque chose à ce que nous savons d'une des périodes les plus curieuses de l'histoire de la France et qui pourrait jeter un jour nouveau sur les personnages dont la conduite fit tant pour provoquer la Révolution Française.

T. L. W. HUBBARD.

REGARDS SUR LE DESTIN DES ARTS

ÉVOLUTION DU ROMAN

—

Le rôle du romancier évolue en même temps que se transforme la société. Les destinées du roman se modèlent sur l'idée plus ou moins accusée que les romanciers se font de leur rôle. Il est des transformations sociales visibles. Il en est aussi d'invisibles. Le roman, parfois, leur aura préparé les voies. Et, peut-être aura-t-il influé plus encore sur les transformations sociales qui ne tombent pas tout de suite sous le sens, que sur celles qui nous sont immédiatement apparentes.

Parti des premiers poèmes épiques, le roman n'a cessé de se transformer. Il n'a vraiment connu d'une esthétique à lui, — tout au moins bénéficié d'une charpente appropriée à ses besoins, — que depuis Balzac. Ce n'est pas que Mme de La Fayette, Le Sage, Rousseau, Chateaubriand, etc., n'aient pas, chacun, disposé quelques étais. (Chose singulière, ce sont des écrivains dont l'art principal n'était pas celui du roman qui semblent le mieux avoir entrevu les nécessités de sa structure : Mme de Staël, Benjamin Constant, Fromentin). Et surtout Stendhal. Ce n'est pas non plus que Balzac ait eu pour souci premier de construire son édifice et d'en proportionner l'armature aux nécessités de chaque œuvre, — mais, de même que l'on soutient valablement : la poésie moderne commence à Baudelaire, — l'on peut, ce semble, et avec suffisante exactitude, faire partir de Balzac l'évolution

du roman tel que nous l'avons trouvé en naissant à la vie littéraire.

Si Balzac s'est rarement efforcé de construire, — il a légué un substratum à Flaubert qui, lui, bâtit avec génialité et rigueur. Ce n'est pas que des romanciers, bien différents comme ambitions et moyens, n'étaient encore apparus. Un Walter-Scott. Un Sue. Un Vigny particulièrement. Et même un Hugo ou un Dumas père, ont assurément, quant à ce qui nous occupe, apporté quelque chose. Plus de mal que de bien. En tout cas causé bien des erreurs. Nodier, Sandeau, furent moins nocifs parce que plus sages ou plus soignés. George Sand avait un registre trop peu étendu pour influer sur l'esthétique de son art. Mérimée-le-consistant n'a écrit, pourrait-on dire, que des hors-texte, et, s'il était allé jusqu'au roman, au lieu de se contracter dans la nouvelle, il aurait, peut-être, devancé Flaubert, — réserves observées... Balzac, donc, ne dut qu'à son génie tumultueux d'être devenu le père-du-roman-français, que Flaubert seulement allait conduire à son point de perfection.

...Aussitôt, les romanciers peuvent prendre conscience d'eux-mêmes. L'évolution d'un art va commencer. Tous les chemins s'ouvrent devant lui. Un critère est fixé. — Une loi pourrait être énoncée : *un ou plusieurs chefs-d'œuvre fixent une langue; une suite de chefs-d'œuvre aboutit à la fixation d'un critère; un critère fixé aboutit à la profusion des œuvres...*

Ce qui a suivi, chacun le sait. Après les deux grands, et si différents, chefs de file : Balzac et Flaubert, il y eut des groupes, qui, enrichis pourtant par Flaubert dont ils proclamaient la maîtrise, se soucièrent beaucoup moins de perfection que d'ampleur. Zola règne sur des tas-de-gravats, des amoncellements-de-ferrailles, des meules-de-détritus : puissant sous-dieu à la ligne vulgaire, mais au souffle ardent, et à la volonté têtue, — il fit naître, ou se développer, toute une famille romancière, qui ne

se rendit pas toujours compte que ce grand aède traduisait en force son époque, et que, s'il voyait gros, c'est qu'il voulait faire grand. — Il y eut les Goncourt, dont l'écriture « artiste » prend depuis peu un aspect de français classique : répercussion des actuels manques-de-tenue sur un art stylistique qui, d'abord, parut un peu chinois. — L'influence qu'exercèrent les Goncourt ressemble à celles qu'obtinrent, vers le même temps, deux ou trois poètes : elle fut plus le fait d'analogues attirances d'esprit que celui d'une commune mesure artistique. — Et il y eut surtout les isolés, les « irrattachables », ceux qui vont à un groupe, y sont même « inscrits », mais ne s'y inféodent pas, et en sortent par quelque éclatante rupture, ou, mieux, par leur art : Rosny, Descaves, et surtout Huysmans. — D'autres « sauvages » furent isolés par la force-centripète : Barbey, Villiers, — dont l'influence s'exerce encore. D'autres, comme Mirbeau, qui avaient tout pour se souder au naturalisme, et que l'on y rattachera forcément, en sont écartés par des raisons de caractère.

Avec ce recul, déjà, l'on voit un Maupassant faire figure de petit maître, — Theuriet s'amabiliser à l'extrême, — Feuillet s'annihiler. — Et, par contre, la comparaison permet à un Bourget d'être situé. *Critère fixé, les créateurs de second ordre, trouvent aisément une norme, et leur œuvre peut prendre place.*

Pour qu'il y ait renouveau, il faut un déplacement-de-valeurs; graviter autour d'un créateur n'est pas s'égaler à lui. C'est pourtant le dépasser, quelquefois, seulement par un détail. Mais, en esthétique littéraire, et dans le roman surtout, c'est l'ensemble-qui-vaut.

Que l'on récapitule en esprit les sens divergents du seul roman français, — en négligeant volontairement ses catégories inférieures — et l'on verra combien l'agrégation, la fixation de l'esthétique du roman, entraîna les écrivains à désormais « *tourner autour* » selon le mot, presque tragique, de Huysmans.

Tournèrent autour :

— Huysmans, à analyser, avant les psychanalistes, les psychoses qui relient, par exemple, le sentiment religieux à l'instinct sexuel, — le sens de l'art humain aux monomanies qui le dépravent.

— Les Rosny, — après le *Bilatéral* et *Daniel Valgraive* — à s'enfuir, l'un, dans le roman protohistorique (comme Huysmans dans le Moyen Age), l'autre, dans des vues générales qui, présentement, lui font chercher une esthétique-à-critère.

— Paul Adam, à vaguer du *Trust* à *la Ville Inconnue*, après avoir écrit *le Vice Filial*, ce succédané, et *les Lions*, cette vraie porte-ouverte.

— Péladan, à se découvrir grâce à l'occultisme, mais sans jamais styliser ni construire, et en hésitant sans cesse entre l'époque et l'éternel.

Tournèrent encore autour, et, en approchant de plus ou moins près le sphinx, à peu près tout ce qui vaudrait d'être cité, si l'on rédigeait un manuel : Alphonse Daudet, France, Rod, les Margueritte, Camille Lemonnier, Loti, Barrès, et très peu d'autres.

Quant aux contemporains, on nous excusera aujourd'hui de n'en pas parler, malgré admiration ou estime.

Cependant il faut faire une exception pour trois vivants : Duhamel, Romains et Roger Martin du Gard. Ils ont créé le roman-fleuve qui est *un aboutissement absolu*. Il ne convient pas d'examiner ici jusqu'à quel point chacun d'eux a réussi, ou en quoi leur concept, et leurs réalisations, diffèrent ou se complètent, puisqu'il ne s'agit pas de Critique mais d'Esthétique. Pour le roman-fleuve, seul, une étude serait nécessaire, et, certes, nous l'écrirons quand le moment sera venu.

Notre raccourci a pour but de montrer, aussi clairement que possible, comment le roman suit des lois évolutives, comme tout au monde. Le roman-fleuve est un aboutissement. Il participe de ce qui le précède. Il avait déjà presque trouvé sa norme en la *Comédie Humaine*, ondoyante et plurale, en *les Rougon*, rigides et unitaires.

— Il serait d'ailleurs prématuré de porter un jugement sur les *Pasquier, les Hommes de bonne volonté,* ou *les Thibaud,* puisque aucun des trois romans-fleuves n'est encore achevé. — Ce qui est licite, par contre, c'est peut-être de les situer dès à présent dans l'évolution du roman.

La première sensation que peut donner, que sans doute aspire à donner, le créateur d'un roman-fleuve, c'est le sentiment de l'unité. De son unité. Tout art, — vaste, — cherche à traduire avant tout l'unicité de l'écrivain, grâce à l'unité multiple de l'œuvre. L'on comprend l'attrait que le roman-fleuve devait exercer sur des cerveaux féconds, et de puissance créatrice certaine.

Pourtant l'unité, là, provient uniquement de la volonté, ou, si l'on veut, des formes extérieures que la volonté communique à la matière œuvrée. — Une autre sorte d'unité n'y apparaît pas : celle qui proviendrait de vouloirs internes qui agiraient à la fois l'écrivain et l'œuvre. (Toujours le centrifuge et le centripède; — tout se répète; tout est synchrone.)

De même que, en poésie : conquérir-l'unité-par-le-dépouillement, c'est aller de façon héroïque à l'appauvrissement, — dans l'œuvre de fiction, conquérir l'unité seulement par la forme extérieure choisie (et tout ce que cela comporte de volontaire, et même d'arbitraire), c'est renoncer à accumuler une large part des potentiels que le destin du roman, et le génie des romanciers, permettent aujourd'hui de capter. — Hydroélectrique : le passé c'est l'eau torrentueuse ou large, limoneuse, ou souillée, ou claire, — et le potentiel c'est la force, le courant, qu'il s'agit de *distribuer.*

...Qu'on n'accuse pas l'auteur de ces lignes de voir trop grand : l'art littéraire est parvenu à un point tangentiel, à une bifurcation émouvante, tellement que l'on n'en verrait plus la « nécessité » s'il ne devait pas se renouveler, et légitimer, par ce renouvellement, son existence. Déjà, dans les pays anglo-saxons, la littérature — dans la poésie et le roman surtout — tend à devenir une

occupation de dames et de demoiselles, plus ou moins douées. L'utilitarisme en détourne les hommes : les préoccupations-féroces-de-l'heure rongent le temps, et en éloignent les meilleurs esprits. Si le roman se ravalait décidément au rôle auquel il semble vouloir de plus en plus se restreindre, il serait, — à bref délai — remplacé par le-roman-parlé, que la téhessef transmettrait aux-oreilles-qui-n'écoutent-pas, aux-cerveaux-qui-supputent-les-cours-des-alcools-ou-ceux-du-Rio, et aux ventres-qui-digèrent-avec-ou-sans-gastralgie...

Dans le roman, — comme ailleurs — il s'agit de voir grand, si on veut sauver ce qui encore est sauvable. Pour voir grand, pour faire grand, il faut fatalement concevoir et réaliser *une unité.*

C'est assurément une vue analogue qui a conduit au roman-fleuve.

Rendre le complexe d'un temps comme est le nôtre, grâce à une technique relativement simple. Rester haut et cependant demeurer accessible. Examiner les problèmes avec rigueur, mais en satisfaisant l'art. Se discipliner, sans rien sacrifier. Autant de quadratures du cercle, que le romancier doit aujourd'hui résoudre.

Et d'autre part, ces conditions uniquement esthétiques remplies, il faut tenir compte des conditions du milieu auquel le roman se destine. Nos contemporains savent tout — bien qu'assez mal. Ils n'ont plus de temps, — et le gaspillent. Ils ont tué en eux toute vie intérieure. Ils s'en consolent aisément, et cherchent les sensations massues, qui achèvent de les démolir physiquement.

Une erreur du roman-fleuve est de ne pas correspondre aux conditions sociales présentes. On lit le dernier volume paru des *Thibaud,* des *Pasquier* ou des *Hommes de bonne volonté.* Mais qui ensuite achètera, pour la lire, la série complète? Qui a lu entièrement les dix *Jean Christophe?* Quelques littérateurs. Et ceux encore qui ne lisent que pour en écrire.

Les romans futurs seront courts et musclés; ils épuiseront, en moins de trois cents pages, n'importe quel sujet. Ils tendront à être ce que l'on appelait autrefois l'œuvre-de-chevet. Ce seront vraisemblablement des romans-essais, qui satisferont à la fois les deux angoisses humaines, celle du savoir et celle de l'hypothèse.

Mais, l'unité, peut-on penser? — L'unité se limitera à chaque œuvre, — et pourra donc approcher-le-parfait. Et qui empêche de supposer que certains écrivains tout-au-moins, pourront maintenir entre tous leurs livres cette unité supérieure provenue d'un concept général, que chacun de leurs romans présenterait fragmentairement, et qu'un ouvrage ultime, par exemple, pourrait synthétiser? — Ainsi toutes conditions sociales, et toutes conditions esthétiques, seraient remplies.

L'on a, aussi, songé à la vie collective des masses. Par l'individuel, Zola a représenté le collectif : il ne s'écartait donc pas d'un coup de ses bases. Rosny aîné, dans un genre différent, peut être classé parmi les romanciers de foules. Paul Adam sut, le premier, montrer symptômes et syndromes, avec une de ses œuvres les moins connues, et auxquells, m'a-t-on dit, il attachait peu d'importance : *Les Lions*. Peu ont su deviner ce que ce roman secondaire renfermait. Ceux qui l'ont discerné en purent tirer bénéfice. C'est une justice à rendre à Paul Adam que de le dire ici : l'idée du roman-sans-personnages se forma dans la cervelle d'un lycéen de seize ans après la lecture des *Lions*. Faire agir des masses en fonction d'elles-mêmes. En analyser les vouloirs grégaires, les instincts, les passivités, les enthousiames et les puissances, — c'était, peut-être, s'évader du naturalisme. C'était, en tout cas, ne pas en rapetisser le champ.

Que sera le-roman-de-demain? — Enrichi de tant d'expériences, non pas seulement limitées à notre littérature, mais élargies de l'apport étranger, — le roman vraisemblablement va tendre à s'internationaliser. Le personnage ne sera supprimé sans doute que dans de

rares œuvres. Mais il va devenir générique, chaque « héros » devant, de moins-en-moins-souvent, représenter un être, ou un cas, d'exception. Le roman d'analyse est, pour l'instant, usé jusqu'à la corde. Le-roman-document-humain devenu odieux, le roman synthétique doit naître. Et c'est la puissance de généralisation des meilleurs romanciers qui, tout droit, nous y aura conduits. — L'art littéraire doit aspirer à parler-au-monde : le monde, c'est une-minorité-infime-de-beaux-lettrés qui incube les œuvres et en transmet le message essentiel. Si le roman ne s'élargissait pas au point de s'européaniser, il ne transmettrait plus la vie : aux rayons de bibliothèques illisibles, il se recouvrirait, petit-à-petit, d'un linceul poussiéreux...

MARCELLO-FABRI.

AUTOUR DE RIVADAVIA

—

UNE GRANDE FIGURE DU SIÈCLE PASSÉ

Si nous pouvions emprunter librement à la chronique courante des républiques de l'Amérique espagnole, nous verrions s'atténuer beaucoup la confusion dans laquelle nous apparaissent forcément des personnages historiques d'un haut caractère, certes, mais qui agissaient presque simultanément en des lieux très divers. L'une des grandes figures du passé de la République Argentine, celle de Bernardino Rivadavia, a été évoquée récemment par un éminent lettré de là-bas, M. Rafael-Alberto Arrieta, en des termes qui nous la rendraient aisément inoubliable.

Quelque temps après la révolution de mai 1810, Bernardino Rivadavia avait été chargé de missions diplomatiques à l'étranger, et sa tâche, compliquée par les événements de 1814-1815, l'avait retenu longtemps de ce côté de l'Atlantique. Vers 1820, il était de retour dans son pays, s'instruisait de tout ce qui s'était passé pendant son absence et, non moins volontiers, se montrait lui-même dans les salons de Buenos-Aires. La tête solide bien dressée sur les larges épaules, le front large et les cheveux bouclés, comme s'il essayait de se grandir d'une paume, d'enlever la masse des membres courts et du ventre proéminent, il se sentait rentré d'Europe avec une auréole sous laquelle sa solennité de toujours semblait se hausser. La curiosité des dames l'entourait, on le priait d'évoquer les types et les scènes du premier lustre de la Révolution française. Il avait beaucoup à

dire; nous croyons aisément ce que nous en rapporte M. Arrieta.

— Avez-vous connu Mme de Staël, don Bernardino? lui demande tout naturellement un soir, dans une fastueuse réception de la maison de Luca, quelque lectrice enthousiaste de Corinne.

Et lui de satisfaire amplement cette curiosité qui le place si bien sur son terrain. Il salue le souvenir de l'écrivain, disparue depuis 1817, puis se complaît à celui de sa belle amie Mme de Récamier et passe ensuite à celui des hommes célèbres attachés à elle, Chateaubriand et Benjamin Constant. Une constellation de prunelles ardentes et rêveuses guide le « causeur ». Sans se départir de sa gravité, mais atténuant son emphase, il conte alors les passe-temps frivoles de la société parisienne : il répète un logogriphe ingénieux, une anecdote, résume un de ces proverbes engendrés par l'ennui au siècle précédent, sauvé de l'oubli, un de ceux qui, mis à la scène par Carmontelle, allaient reverdir avec les romantiques et fleurir dans le théâtre d'Alfred de Musset.

Il fait une pause étudiée. Sur ses lèvres un peu fortes, il passe le fin mouchoir de couleur comme pour en exhiber la flamme vaporeuse, puis le rentre dans la manche, près du poignet de dentelle de la même ténuité que les garnitures du col et le jabot.

— Et le général Lafayette, señor Rivadavia? demande un assistant.

— Le marquis de Lafayette, le compagnon de Washington, l'ami de l'Amérique, appuyant notre cause, m'a mis en rapports avec le ministre des Affaires étrangères de Louis XVIII, le marquis de Dessolles, et m'a accompagné chez lui, dans la soirée du 19 janvier 1819, où notre première conférence eut lieu...

En reprenant un thème d'importance, il accentue sa gravité, il accroît son affectation. Il revit ces heures de lourde responsabilité, d'isolement loin du pays. Il met en relief les amitiés nouées avec des personnages fameux, qu'il a connus dans le monde officiel ou dans les salons de l'aimable et hospitalier Destutt de Tracy, idéologue

et pair de France. Puis sa pensée se reporte vers l'Angleterre pour saluer avec émotion le philosophe Bentham, qui lui a réservé un accueil singulièrement affectueux. Et, avant de quitter l'île, peut-il manquer de commenter, avec une irritation tenace, les excentricités d'un « Anglais mal élevé », un jeune poète, un lord scandaleux dont on lui avait bien dit à l'avance : « Il vit, il reçoit et il écrit, ayant à ses pieds deux chiens qui viennent poser leurs pattes sur les visiteurs sans que leur maître les en empêche... »

Ces chiens de lord Byron avaient-ils chiffonné ou sali le diplomate de La Plata? Question en suspens. Monstrueuse liberté prise avec un homme qui, comme Sandeau le nota d'un autre, n'avait jamais frayé familièrement avec personne, y compris lui-même! Car le cérémonieux homme politique était distant; depuis sa jeunesse, il en avait imposé par le petit air de suffisance, le vêtement soigné, le langage châtié qui le singularisaient parmi les personnes de bonne compagnie de la société *portenaise,* tout simplicité et spontanéité. Ce maintien de fonctionnaire royal l'environnait d'une atmosphère palatine dans sa vie publique et même privée, et le fait de s'être marié avec la fille d'un vice-roi rendait plus dense la brume coloniale dans laquelle le révolutionnaire aimait se voiler pour les regards du peuple. Il ne plaisantait pas et n'admettait pas la plaisanterie; il fuyait les expressions vulgaires, même en conversation avec ses anciens condisciples; il soignait jalousement son décorum personnel. Aucun homme ne se sentait plus à l'aise que lui dans la redingote à taille pincée, et ne se regardait avec plus de complaisance dans le miroir de ses souliers vernis. Personne n'avait l'air plus satisfait avec l'épée de gala, la culotte courte et les mollets gainés de soie. Il poudrait comme une coquette son visage bistré d'une laideur notoire, et il se raidissait dans sa démarche, dans ses gestes, se croyant arrogant.

Etait-ce bien ce poseur-là qui, en 1811-1812, comme secrétaire à la Guerre ou membre du Triumvirat de cette

période de flottements, avait mis en relief un tempérament et une volonté extraordinaires; était-ce lui qui avait dominé ses deux collègues du Gouvernement, qui avait percé à jour avec une terrible énergie la conspiration d'Alzaga, fait passer en jugement le chef et ses complices? Etait-ce lui qui avait terrorisé tous les Espagnols de la cité, lui, l'homme d'Etat serein et sûr de soi des jours angoissants qu'avait traversés la patrie naissante? On avait peine à le reconnaître, mais personne ne pouvait douter que cette gravité et cette ostentation n'aient tout à fait convenu au diplomate envoyé négocier, devant les Cours d'Angleterre, de France et d'Espagne, la reconnaissance de l'indépendance du Rio de La Plata.

S'il avait été auparavant un des hommes les plus en vue du pays, après six années d'absence fructueuse, il était considéré comme le premier d'entre eux. Il avait un tel prestige que l'on adoptait ses manières emphatiques. Le charme agissait sur tous et sur toutes. Dans l'orbe de son regard empreint de noblesse, sous la séduction de son intelligence, la sensibilité féminine le voyait transfiguré. Les plaisants eux-mêmes, ceux qui avaient coutume de se moquer de la figure et des manières du grand homme, se sentaient à son passage déconcertés et subjugués. Ceux qui excellaient aux parodies burlesques, s'avouaient vaincus par cette force volontaire, par cette dignité sans défaillance...

SECRÉTAIRE POLITIQUE ET HUMANISTE

Le 16 octobre 1820, trois jours après la prestation de serment du général Martin Rodriguez comme gouverneur de la province de Buenos-Aires, un écrivain du temps que la prose ne nourrissait pas, don Juan Cruz Varela, avait annoncé dans les termes suivants qu'il acceptait un emploi de l'Etat :

« J'ai eu la satisfaction de voir que le premier gouvernement installé à son siège par les voies de l'ordre, ne faisant point cas de mon mérite, a couronné ma constance. Il m'a donné la place de chef du secrétariat du

gouvernement : en toute autre circonstance et avec un autre homme à la tête des affaires, je ne l'aurais pas acceptée. »

Le nouveau fonctionnaire avait vingt-six ans. Né à Buenos-Aires, il y avait fait ses humanités au Collège de San Carlos, puis des études ecclésiastiques à Cordoba, centre célèbre d'enseignement des Jésuites, d'où il était revenu dans sa ville natale en 1817, non tonsuré à la fin de sa théologie, mais tourné en poète satirique et érotique. L'année suivante, sa lyre s'était enrichie d'une corde épique pour chanter la « victoire de Maipo »; puis un peu plus tard, elle s'était accordée pour faire entendre un poème civique dont l'inspiration, on l'avait chuchoté, n'était peut-être pas tout à fait désintéressée, car le ministre louangé en ses sonores endécasyllabes n'était autre que son ami et protecteur, don Bernardino Rivadavia.

Depuis le milieu de l'année 1821, en effet, celui-ci était ministre des Affaires étrangères. Ainsi, l'homme d'Etat clairvoyant, le réformateur de 1812, enrichi de savoir et d'expérience, revenait au pouvoir après s'être assimilé d'un esprit ouvert et sans préjugés, pendant ces années de séjour en Europe, des idées et des principes d'ordre qu'il projetait d'acclimater en son pays. Une période de barbarie paraissait devoir se clore; le gouvernement, pour développer son œuvre, allait restaurer le respect de la loi, des institutions, de la culture.

C'est à cela que visait le nouveau ministre, à peine entré en fonctions, en organisant une cérémonie doublement symbolique dans son esprit et dans sa forme, l'*inauguration de l'Université,* qui eut lieu dans l'église de San Ignacio, propice par tradition aux fêtes de l'intelligence.

Le 12 août 1821, à midi, les accords de l'hymne national y annoncèrent l'arrivée du Gouverneur, suivi de ses ministres, du corps diplomatique, des autorités ecclésiastiques, civiles et militaires. Une commission de membres du Conseil Académique reçut le général Rodriguez et sa suite, tandis qu'une autre délégation por-

tait sur un coussin de damas et d'or, jusqu'au fauteuil présidentiel, l'édit de fondation de l'Université. Puis entrèrent, sur deux rangs, les trente-six membres du corps des professeurs, portant la robe de satin noir, le rabat brodé aux couleurs respectives de chaque Faculté, le bonnet carré orné de broderies assorties et d'un épi central aux mêmes couleurs, avec les gants blancs et la bague garnie de brillants. A leur tête venait le Recteur, et les massiers ouvraient la marche. Après lecture de l'Edit par un fonctionnaire de l'Université, le ministre Rivadavia prononça un bref discours. L'assistance, entassée dans les nefs et les tribunes, suivait le tout en un silence religieux.

Jamais installation, séance publique n'avait attiré un public si intéressant et si nombreux, écrivait-on dans *El Argos*. Le peuple se trouvait véritablement transporté d'allégresse, et il a bien fait connaître jusqu'à quel point il est enthousiaste pour les Lettres.

Rivadavia inaugurait par cet apparat l'époque brillante de l'histoire argentine qui porte son nom. Le caractère théâtral de la séance répondait sans conteste à la solennité personnelle du ministre, mais il marquait surtout la position hiérarchique que celui-ci voulait assurer au savoir devant la considération publique. Une politique suivie, de 1821 à 1824, inspirée du même sentiment, allait fomenter ensuite l'éducation commune, l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur, les académies et associations littéraires ou scientifiques. De même, pour la *défense du livre,* elle supprimait le droit de douane qui le frappait et créait des dérogations aux dispositions qui limitaient son entrée dans le pays, cependant qu'elle réglementait le service de la Bibliothèque de l'Etat. La presse était assurée d'une complète liberté, et les périodiques se multiplièrent.

L'un de ces journaux, fondé aux derniers mois de 1822, prit comme titre *El Centinela,* et, porte-parole du gouvernement, il eut pour principal rédacteur le poète bureaucrate Varela. Souvent, ce fut en vers. Un an

auparavant, on avait fondé le *Registro Oficial*, où paraissaient tous les décrets du Gouvernement. *El Centinela*, en partie, fut son amplification orchestrale, et, quant aux initiatives de Rivadavia, comme son écho anthologique. Le plaisir d'imprimer librement débordait ainsi en excès inoffensifs.

La pensée des réformes de Rivadavia, note Juan-Maria Gutierrez dans son étude sur notre poète, transpire en chaque vers de Juan Cruz Varela : celui-ci en est le véritable et le plus intime divulgateur.

Cette attention accordée au versificateur officiel par un écrivain qui lui était notoirement supérieur montre combien les intellectuels d'alors appréciaient en elles-mêmes les réformes de l'homme d'Etat. Tout l'arsenal rhétorique du néo-classicisme se trouva ainsi mobilisé pour exalter les créations ministérielles. Le poète chanta Buenos-Aires sauvée par les hommes nouveaux qui régissaient ses destins. Il chanta la Société de Bienfaisance. Il chanta la jeunesse studieuse, la génération qui jouissait des bienfaits de l'instruction publique mise à sa portée par le grand ministre. Ne fallait-il pas aussi chanter la Société Philarmonique à propos de son concert inaugural, événement notable, qui démontrait comment florissait l'art sous un gouvernement sage et tutélaire? Et la liberté de la Presse encore? La ferveur partisane et l'imagination intrépide de Juan Cruz défiaient les difficultés poétiques : son dernier chant officiel claironna sur le thème : les travaux hydrauliques ordonnés par le Gouvernement (1).

L'activité de journaliste, en vers et en prose, n'empêchait pas Varela de consacrer des heures de travail à un sujet plus désintéressé. Lecteur passionné de Virgile, il avait trouvé dans le Livre IV de l'Enéide le propos d'une tragédie, *Didon*, qu'il écrivit selon les règles en vigueur à l'époque. Bernardino Rivadavia était également un lec-

(1) Rafael Alberto Arrieta (professeur chargé du cours des Littératures d'Europe méridionale à l'Université de La Plata) : *El Politico y el Poeta o Virgilio a orillas del Plata*, Viau y Zona, éditeurs à Buenos-Aires.

teur du Mantouan : il avait étudié les Lettres classiques au Collège San Carlos, — où il avait été élève de l'abbé Pedro Fernandez, latiniste excellent et professeur émérite et il est probable que son ami et protégé l'avait consulté avec déférence durant la préparation de la pièce.

Ce fut comme pour rendre hommage à ce mécénat que Varela donna lecture de sa tragédie chez le ministre, devant un auditoire de choix. La réunion eut lieu un soir d'hiver de 1823. Elle était annoncée pour huit heures, heure où la ville paraissait morte, où dormait une grande partie de la population. Les invités arrivèrent, faisant violence à leurs habitudes, ayant abandonné sinon le sommeil, le coin du feu, la partie de cartes ou d'échecs, et pour les moins casaniers on ne sait trop quels passe-temps discrets... Tous les ministres étaient là, venus comme un seul homme pour entendre les vers de Varela, ainsi que Vicente Lopez y Planes, auteur de l'hymne national, Blanco Encalada, plénipotentiaire du Pérou, le Tout-Buenos-Aires du moment. Le lendemain, ce fut la grande nouvelle qui courut la ville, et pendant plusieurs jours ensuite, on ne parla que de l'hospitalité ouverte du ministre, de la chance qu'avaient eue les assistants à la soirée, de la tragédie elle-même. La « Société Littéraire » s'en émut et commenta dans son bulletin :

C'est assurément la première fois que l'on a vu dans notre patrie un tableau qui ne peut manquer d'exciter fortement l'émulation, le désir de recueillir en quelque genre l'admiration et l'estime dus au mérite.

Le temps était proche où l'on allait voir rentrer d'Europe un jeune poète enthousiaste, Esteban Echeverria, apportant de Paris aux mêmes auditeurs ou presque les échos vibrants de la bataille d'Hernani. Mais l'histoire de Juan Cruz Varela et de son éminent protecteur vaut d'être contée pour elle-même. Elle n'est pas celle de gens qui s'ennuient dans un monde rangé, et qui demandent à des rêves grandiloquents ce que les faits réels n'offrent pas à leur besoin d'action. Pour eux, la vie et ses réa-

lités comportaient bien assez de changements! Varela publia l'année suivante sa seconde tragédie, *Argia*. Mais déjà Rivadavia n'était plus ministre et n'était plus dans le pays : il s'était embarqué secrètement pour l'Europe le 26 juin 1824.

La muse administrative éteignit donc sa flamme, laissant le patriote chercher l'inspiration ailleurs. Puis, de retour en octobre 1825, Rivadavia reprit son activité, fut élu le 7 février 1826 Président de la République. Il occupa cette charge un an et demi et n'abandonna pas son poète. Le prestige dont il jouissait lui avait permis de contracter à Londres un emprunt d'un million de livres, destiné à la construction d'un port moderne à Buenos-Aires, ainsi qu'à d'autres grands travaux. Estimant que les provinces de l'intérieur n'étaient pas suffisamment éclairées ni riches pour former des Etats autonomes sous un régime fédéral, il présenta au Congrès une Constitution unitaire, Buenos-Aires demeurant capitale du pays. L'intérieur, c'étaient les chefs de bandes, les *caudillos*, dont Facundo Quiroga resta le type le plus saillant, ce *Facundo* cruel et cynique que le beau livre de Sarmiento dénonçait de son vivant au monde civilisé (2). L'intérieur, c'était la force, c'étaient les *gauchos* incultes, rudes cavaliers, sensibles aux prouesses équestres, rebelles aux séductions du beau langage. Approuvé par la majorité de la Chambre, Rivadavia comprit la nature des soulèvements qui suivirent, et, craignant la guerre civile, il se démit volontairement.

INCIDENTS D'UNE TRADUCTION DE VIRGILE

Le long et douloureux crépuscule de sa gloire allait commencer. En même temps, Juan Manuel de Rosas, *estanciero* de la province de Buenos-Aires, s'acheminait vers la dictature. On sait qu'après avoir été appelé au pouvoir, ayant acquis la confiance pendant une première période

(2) *Facundo*, traduction de M. Marcel Bataillon, a été publié dernièrement par les soins de l'Institut international de Coopération intellectuelle (Stock, éditeur).

de trois ans, ce dernier sut se retirer et si bien manœuvrer que les troubles et les attentats multiples survenus durant son éloignement le firent rappeler. Il n'accepta que... les pleins pouvoirs, et, de 1835 à 1852, « premier gaucho » de ces vastes contrées, il exerça le gouvernement de la force des masses. La république libérale et cultivée rêvée par Rivadavia était morte. A Buenos-Aires, le port de l'habit ou de la redingote allait entraîner, aux jours les plus sombres de ce régime, la persécution ou la mort, les « dos noirs » étant présumés partisans de la vie civilisée. Bernardino Rivadavia se retira d'abord dans son domaine personnel de « La Conception », puis il dut s'embarquer pour Le Havre, le 2 mai 1829. Trois mois plus tard, celui que ses ennemis jaloux appelaient le poète aulique, exilé lui aussi, partait pour toujours. Rivadavia revint bien en 1834, mais à peine eut-il débarqué à Buenos-Aires qu'il dut regagner le navire par ordre du gouvernement d'alors, apeuré et craignant de ne pouvoir garantir sa vie. Il se dirigea dès lors vers l'Uruguay, séparé de l'Argentine depuis un an, et là se fit fermier à La Colonia. Varela, de son côté, s'était installé à Montevideo : l'un et l'autre se trouvaient ainsi réfugiés sur le même coin de terre.

Manquant de ressources, la santé compromise, Juan Cruz en exil souffrait au physique et au moral. Il avait avec lui sa mère, ses frères, sa femme et ses deux filles. L'hospitalité montevidéenne atténua toutefois les peines de la famille, et l'on a de Florencio, son frère cadet et son émule, un ensemble de strophes publiées en 1830, qui expriment sa gratitude. Bientôt, la nostalgie du journaliste trouva un dérivatif. Don Santiago Vasquez, ministre à Montevideo, admirateur de Rivadavia et ami de Varela, se proposa d'imiter le civilisateur argentin : un périodique ministériel, rédigé par un homme instruit et pénétré de l'importance de l'œuvre entreprise par lui-même devait être son collaborateur et son exégète. Sous la protection d'un autre ministre et en terre d'Uruguay, *El Centinela* revécut dans *El Patriota*.

Comme aux heureux jours d'autrefois, la plume de

Varela se diligenta. Il trouva encore des forces de réserve pour satisfaire ses goûts intimes: l'auteur de *Didon* commença une traduction en vers de l'*Enéide* (en espagnol) et, comme autrefois, il fit part de ses travaux à son ancien Mécène.

L'ex-Président vivait, retiré du monde, dans une ferme uruguayenne, comme il aurait pu désirer le faire dans le domaine de ses pères, sous les ombrages de « La Conception ». Mais il lui fallait travailler cette terre pour assurer son existence et celle des siens, et, avec une fermeté digne du majestueux personnage qui faisait jadis tourner la tête ou s'arrêter les passants dans les rues de Paris ou de Buenos-Aires, il faisait front résolument à l'adversité, sous ce signe « virgilien » de son zodiaque. En 1836, Varela lui écrivait :

Je suis bien chagriné que le résultat des travaux ruraux auxquels vous êtes contraint n'ait pas répondu à vos espérances, et que, même en ceci la disgrâce vous poursuive.

Toutefois, la nuit totale n'enténébrait pas l'horizon de Rivadavia, car il espérait encore, de cette rive du large estuaire, étant à un pas de la patrie. Il ne soupçonnait pas que les rafales de la haine traverseraient un jour le fleuve frontière pour venir le faire bannir définitivement des rives de La Plata, le refouler à Rio-de-Janeiro, puis à Cadix, où il irait mourir pauvre et désabusé... En attendant, demandait-il parfois une consolation à la sérénité de la beauté antique? On ne sait pas s'il avait sous la main, pour les heures d'oubli, les hexamètres du Latin. Du moins, par l'échange de lettres avec son ami, on sait qu'il y reportait sa pensée, et que, songeant à la Patrie, il stimulait le traducteur *parce que la version du grand poème honorerait la culture nationale.*

Le poète y songeait de la même façon, et, croyant que l'état du pays ne tarderait pas à changer, il s'appliquait à la tâche, avec l'intention de publier son livre à Buenos-Ayres. Mais le mauvais état de sa santé contrariait ses désirs enthousiastes. Le 21 août 1835, son frère Florencio

écrivait à Juan-Maria Gutierrez, poète argentin, également exilé :

Juan Cruz a interrompu depuis quelque temps ses travaux virgiliens. Voilà un mois et demi qu'il est au lit; néanmoins, il va mieux depuis quinze jours et l'on espère que l'amélioration continuera... Dès qu'il sera rétabli, il se remettra sans doute à la besogne, qui est déjà bien avancée.

Elle ne l'était pas beaucoup, car le 29 février 1835, par l'intermédiaire du même Florencio, qui avait été attaché au ministère des Affaires étrangères durant la présidence de Rivadavia, le poète envoya à l'homme politique « le reste » de la traduction du « premier » livre de l'*Enéide*. Deux mois plus tard, il lui annonçait l'intention de se remettre à la tâche.

Elle a été commencée en un mauvais moment, écrit-il, et cela continue. Un homme qui est continuellement malade et qui est accablé de souffrances n'est pas désigné pour un travail si long et si pénible; mais je compte que mon amour pour Virgile, pour la poésie, et le souci de ma propre réputation, si j'ose dire, me soutiendront. Pour le moment, je viens d'être longuement interrompu... Néanmoins, j'ai écrit cent-vingt vers, début du second livre.

Il passait alors une saison, seul et malade, à l'Hervidero, dans un joli site agreste sur le fleuve Uruguay, et ses chagrins venaient d'être mis au comble par le plus inattendu, et qui ne comportait pas d'adoucissement : la perte de sa fille Corina, morte loin de lui, à Montevideo.

Rivadavia écrivit immédiatement au père désespéré une lettre affectueuse qu'accompagnaient deux pots de miel de sa récolte, et, mû par le désir de lui procurer une diversion absorbante, il lui parlait de Virgile, lui demandait des nouvelles détaillées de son travail et lui envoyait un numéro du *Temps*, de Paris, contenant un long article sur la nouvelle traduction de l'*Enéide* en français, par Barthélemy. Il lui conseillait de publier en volume sa version des deux premiers livres; avec l'introduction

et les notes, on pourrait constituer le premier tome de l'ouvrage. Il avait transmis à son ami, avant cela, son jugement sur le Chant premier. On ne peut que déplorer la disparition de toute cette correspondance littéraire de l'homme politique.

Du système qu'il avait adopté, Varela disait :

Il n'est autre que d'imiter autant qu'il est possible le style de Virgile et même d'employer ses mots, autant que le permettent la langue et les difficultés immenses de la versification!

Ce style, « toujours élevé mais toujours facile », lui paraissait trompeur pour le traducteur inexpert, car, « s'il n'a pas la fluidité, l'élégance et la mélodie qui distinguent ceux de Virgile, un vers, si sonore et si élevé qu'il soit, ne les égalera jamais ». D'après lui, le traducteur idéal aurait été Racine :

Pour autant que je m'y connaisse en poésie, je ne trouve rien de plus ressemblant aux vers de l'épique latin que ceux du tragique français, bien que l'un et l'autre genre soient tout différents.

Il jugeait avec sévérité les traductions castillanes et françaises antérieures de l'Enéide, reconnaissant en chacune des mérites partiels, et il ne se promettait pas plus d'indulgence pour la sienne. Il écrivait à son grand compatriote don Bernardino :

Serai-je parvenu, je ne dis pas à imiter, mais à donner au moins une idée, dans mes pauvres vers, de ce que sont en eux-mêmes ceux de mon inimitable modèle? Aurai-je rendu de quelque façon ce que vous appelez si justement le chant de Virgile? Voilà, mon cher ami, ce dont je doute beaucoup; mais c'est surtout cela que j'ai cherché, et que je continuerai dorénavant à chercher.

Dorénavant! Et l'horizon de la patrie se resserrait, tout assombri; à présent, le despotisme s'étendait sur les deux rives de La Plata; et la mort rôdait autour du poète. Mais

pour le moment, oubliant jusqu'à sa douleur de père, il communiait avec l'ex-président exilé dans le culte au chantre de Didon.

Dans l'envoi de deux pots de miel de ses ruches, cadeau de l'agriculteur à son protégé d'autrefois, y avait-il, demande R. A. Arrieta en ses pages chaleureuses, une intention symbolique? Oui, sans doute, réminiscences virgiliennes également, mais du livre IV des *Géorgiques.* Car « le plus grand civil de la terre des Argentins » acclimatait en ce temps-là, sur les rives de La Plata, l'abeille européenne...

MANOEL GAHISTO.

LES ARTS
DANS LA RUSSIE MÉDIÉVALE

I

De même que les lettres, les arts russes de la période médiévale ne furent influencés par des modèles byzantins que d'une façon parfois assez superficielle, sommaire et souvent occasionnelle. Toujours, et dans toutes les branches de cet art, Byzance partagea son influence avec des influences autres que la sienne et, bien souvent, elle dut leur céder le pas ou, même, dans certains cas, s'effacer complètement devant elles. Fait capital que cependant bon nombre d'archéologues et d'historiens du siècle dernier et du début de ce siècle-ci ne surent ni discerner ni mettre en évidence. C'est qu'ils n'avaient d'yeux que pour Byzance, qui les éblouissait à tel point qu'ils ne voyaient même pas que sa splendeur n'était en grande partie que le reflet de l'Orient tout proche. Certes, cette orientalisation de Byzance ne se fit pas du jour au lendemain. Cependant, déjà au début du IXe siècle, les emprunts que l'âme byzantine avait faits au monde asiatique représentaient un capital considérable; quelques dizaines d'années de plus suffirent pour transformer Constantinople en une ville orientale.

Un fait caractérise admirablement cette orientalisation et en montre les traits essentiels, écrit M. Dvornik (1). C'est le mouvement iconoclaste. Il suffit de considérer le développe-

(1) Dvornik, *Les Slaves, Rome et Byzance au IXe siècle*, Paris, 1926 (p. 28).

ment de cette hérésie pour s'en rendre compte. Son apparition même est un phénomène asiatique : les idées iconoclastes viennent de l'Orient. Dans l'empire byzantin même, les promoteurs des idées iconoclastes étaient originaires des provinces orientales. Léon l'Isaurien était né en Syrie, à Germanicia, et il fut plus tard stratège d'Anatolie, où il existait alors certainement des influences orientales hostiles au culte des images. Rien d'autre part ne révèle mieux l'orientalisation de Byzance à la suite des luttes iconoclastes que l'art qu'on y cultive alors. Bagdad, la capitale des Khalifes Abbassides, servit de modèle aux architectes et aux artistes byzantins. La capitale de l'Empire devient tellement orientale qu'elle peut rivaliser avec Bagdad même.

Mais revenons à Kiev. Donc, si une partie des éléments qui influencèrent l'art russe du moyen âge était de provenance byzantine, d'autres parties furent constituées par des appoints orientaux et même purement européens. C'est ainsi que dans l'architecture religieuse de la période kiévo-novgorodienne et celle qui la suivait immédiatement, c'est-à-dire la période vladimiro-sousdalienne, nous voyons, à côté des motifs architecturaux ou décoratifs influencés par des modèles byzantins, des formes et des contours inspirés par l'Orient, particulièrement par la Transcaucasie (Arménie et Géorgie), christianisée bien avant la Russie et dont les relations avec la principauté de Kiev furent de tout temps multiples et considérables.

L'Arménie, écrit Josef Strzygowski (2), qui touche d'un côté à l'Asie et de l'autre à la Russie, manifeste des tendances originales. Les églises arméniennes de cette période ont un plan généralement allongé; les coupoles dominent le vaisseau. La croix du plan intérieur n'est ni grecque (les bras Est et Ouest sont plus longs que les bras Nord et Sud) ni latine (les bras Est et Ouest sont d'une longueur égale); elle est spécifiquement arménienne.

Et quel est le plan des premières églises de la Russie méridionale? Le même ou à peu près que celui des églises

(2) Strzygowski, *Byzantinische Denkmäler*, 1903.

arméniennes. Cette ressemblance frappante, reconnue aujourd'hui par bon nombre de savants russes et étrangers, s'explique par le fait qu'en même temps que des prêtres et des moines grecs, des peintres et des architectes arméniens venaient à Kiev et y introduisaient, dès le début du XIe siècle, leurs conceptions artistiques et leur mode de travail. C'est donc à eux qu'on doit que les églises primitives de Kiev et de Tchernigov présentent une heureuse variante du style byzantin, surtout dans le dessin des coupoles (3); variante qui alla s'accentuant avec le temps jusqu'à l'affranchissement complet, aussi bien dans les formes architecturales que dans la décoration intérieure, c'est-à-dire les fresques et les mosaïques. De toutes les anciennes églises de Kiev construites aux temps du grand-prince Iaroslav le Sage et de ses successeurs immédiats (de 1017 à 1070), la plus belle et la plus caractéristique est incontestablement la cathédrale de Sainte-Sophie. Il nous est difficile actuellement de nous rendre pleinement compte de sa beauté primitive, car Sainte-Sophie, comme la plupart des églises de Kiev de la même période (4), fut mutilée d'abord, bien maladroitement restaurée ensuite. Et ce n'est qu'au début de ce siècle qu'on entreprit de la dégager de tout le badigeon et de toutes les surcharges et additions qui l'alourdissaient et la défiguraient.

Pendant fort longtemps, on a supposé que Sainte-Sophie de Kiev était une réplique, plus ou moins parfaite,

(3) « Nous discernons dans les basiliques de Kiev et de Tchernigov, écrit le professeur Pavloutsky (voyez son article dans l'*Histoire de l'art russe* de Grabar (Moscou, 1909), l'effort que faisait l'architecture religieuse russo-byzantine, afin de trouver une combinaison lui permettant d'amortir la poussée de la coupole. Dans ce but, elle avait choisi, comme type une basilique à coupole centrale, reposant sur quatre supports. La forme de la coupole byzantine, transplantée en Russie, ne se figea pas en un modèle immuable; au contraire, nous pouvons suivre la lutte et la progression des idées créatrices de l'architecture russo-byzantine. »

(4) Les autres églises de la même période sont : l'église de la Dîme (*Dessiatinnaïa*) qui jouissait, après Sainte-Sophie, de la plus grande renommée, mais dont il ne reste que les fondements; Saint-Sauveur de Berestov (*Tserkov Spasa na Berestovié*), qui a conservé trois murs, dont un absidal, sur presque toute leur hauteur; enfin l'église Saint-Michel du couvent de Vydoubetsk, parfaitement conservée et dont l'ornementation extérieure est constituée par des incrustations de plaques de porphyre représentant des cavaliers. Mentionnons aussi la cathédrale de la lavra (abbaye) de Kievo-Petchërsk.

de la « Nouvelle Basilique » de Constantinople, érigée sous le règne de Basile le Macédonien (5). Il est maintenant démontré que cette supposition était toute gratuite. Il y a bien peu de ressemblance entre Sainte-Sophie et la basilique de Basile, encore que nous ne puissions juger que d'après des plans, l'église de Constantinople n'existant plus. Cependant, il est probable que la « Nouvelle Basilique » avait servi de prototype aux églises du Caucase, qui en ces temps-là était considéré comme une province byzantine. En résumé, on peut affirmer que la cathédrale Saint-Sophie, à part ses mosaïques qui sont, elles, tout à fait byzantines, est une œuvre originale, et on sent qu'elle s'est inspirée du modèle byzantin et du modèle caucasien (abkhasien). Elle est originale aussi du fait que dans aucune partie de l'Empire byzantin on ne rencontre des églises qui lui soient analogues.

Les parties les mieux conservées de Sainte-Sophie sont tout d'abord le « Mur Indestructible » (*Nerouchimaïa Stèna*) orné de mosaïques; ensuite une abside décorée d'arceaux intacts, qu'on avait pris à tort pour des fenêtres murées; les tambours des coupoles qui ont perdu leur aspect primitif après leur décoration dans le style baroque; des voûtes et des arcs posés sur des piliers, et enfin les escaliers des deux tours de la façade ouest, aux murs décorés de fresques malheureusement fortement remaniées, à sujets profanes.

Lors des derniers travaux entrepris en 1918 et 1919, pour rendre à Sainte-Sophie le plus possible son aspect primitif, on retrouva sous le badigeon cinq couches successives de pavement; des tablettes polychromes de matières diverses, etc. On put aussi se rendre compte, en nettoyant les murs extérieurs, quels furent les matériaux employés à leur érection. Ces matériaux étaient la pierre dure, ce qui prouve qu'on n'avait pas appliqué à la construction de Sainte-Sophie le procédé grec, qui consistait dans la superposition des couches de pierres et de briques, mais le procédé caucasien : la pierre, pure de tout alliage.

(5) Goloubinsky a prétendu même que c'est la cathédrale de Khersonèse de Tauride qui avait servi de modèle à Sainte-Sophie de Kiev.

Le baptistère, adossé à la cathédrale et qui resta longtemps en ruines, est célèbre par ses fresques et ses mosaïques qui se sont bien conservées. Les fresques rappellent, par la manière dont elles sont traitées aussi bien que par le choix des sujets traités, la peinture murale des églises géorgiennes. Quant aux mosaïques, elles sont les plus belles de toutes celles qu'on peut voir à Kiev.

Les vieilles églises de Tchérnigov, ville toute proche de Kiev, se rangent par leur ancienneté (XIe-XIIe siècle) à côté de celles de la métropole et par bien des côtés leur ressemblent. Cependant le plan de la cathédrale de Saint-Sauveur de Tchernigov est plus développé que celui des églises de Kiev, et se rapproche davantage des églises du type de la « Nouvelle Basilique » de Constantinople. Au surplus, les architectes de Tchernigov avaient souvent recours à des motifs décoratifs de provenance romane ou même purement locale. Nous sommes donc ici en présence de la fusion de deux styles, du roman et du byzantino-caucasien. Cette fusion s'accomplit bien avant que l'architecture religieuse se fût développée dans la région de Vladimir et de Sousdal. « Le chapiteau trouvé dans la cathédrale des Saints-Boris-et-Gleb, dit le professeur Aïnalof, est une preuve éclatante que le prototype du style des églises de Vladimir existait à Tchernigov aux XIe et XIIe siècles (6). » Ce chapiteau est différent des nombreux chapiteaux de Sainte-Sophie de Kiev : ces derniers sont ornés de feuillage et de croix du XIe siècle tandis que le chapiteau de Tchernigov en pierre calcaire est recouvert d'un ornement très compliqué qui rappelle l'ornementation scandinave (7).

Il existe dans la région de Kiev, à Ovroutch, Kanev, Novograd-Volynsky et Vladimir-Volynsky, des restes plus ou moins bien conservés ou plus ou moins bien restaurés, d'autres églises des XIe et XIIe siècles que celles que nous avons mentionnées. Construites soit en briques, soit en couches alternées de briques et de pierres, ces églises pré-

(6) Aïnalof, *Istoria dréone-rousskago iskousva* (« l'Histoire de l'ancien art russe ») Pétrograd, 1915.
(7) Loukomsky (K.), *L'architecture religieuse russe*, Paris, 1929.

sentent les mêmes formes architecturales que les églises de Kiev et de Tchernigov. Le plus beau spécimen du style byzantino-caucasien est incontestablement l'église de Saint-Basile (XII[e] siècle) à Ovroutch. Restaurée en 1910, elle peut servir de modèle pour l'étude de l'architecture religieuse du moyen âge dans la Russie du sud et du sud-ouest.

« Ce n'est qu'à partir du milieu du XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e], nous dit M. Loukomsky (8) que les « amateurs » d'antiquités entreprirent de les sauver et leur imposèrent les innovations de la Renaissance et du Baroque qui achevèrent de les défigurer complètement ».

L'élan donné par les grands-princes de Kiev à l'architecture religieuse fut brisé d'abord par le transfert de la suprématie politique dans la Russie du nord-est, et ensuite et surtout par l'invasion mongole (1240). Dès le début du XIII[e] siècle, on ne construisit plus rien dans la région de Kiev. Les églises délaissées par l'émigration en masse des fidèles vers les bords de l'Oka, de la Volga moyenne et même en Galicie, tombèrent en ruines.

II

La région de Novgorod-Pskov, était reliée à Kiev, depuis le X[e] siècle, par la voie fluviale dénommée « route des Varègues chez les Grecs ». Cette route servait aux rapports et échanges ethniques, politiques, culturels et artistiques entre le nord et le midi russes. Cependant les influences kiéviennes se heurtaient dans le nord à une mentalité populaire sensiblement différente de celle du midi. Et d'autre part, la région de Novgorod était de longue date sous l'influence de ses voisins de l'ouest : Allemands et Scandinaves. C'est ce qui explique pourquoi,

(8) Loukowsky, *Op. cit.*, p. 23.
Le règne du baroque dans la Russie du sud s'explique par le fait que dès la fin du XIV[e] siècle la région de Kiev faisait partie du royaume polono-lithuanien de Wladislaw Jagellon et que des influences jésuitiques s'y firent sentir très fortement après l'acte d'union de Lublin en 1569.

par exemple, les chroniques de Novgorod sont si différentes de celles de Kiev. Et nous dirons que la même différence, si ce n'est plus grande encore, existe entre les *bylines* du siècle kiévien et ceux de Novgorod. Un phénomène analogue se remarque aussi dans le domaine de l'art; que ce soit l'art monumental ou l'art pictural, la fresque, l'enluminure, l'icone. Enfin, et cette indication est fort importante, nous savons par les chroniques qu'il avait existé à Novgorod, aux XIe et XIIe siècles, une école d'architecture. Nous connaissons même les noms de quelques architectes locaux : un Korov Jakovlef; le maître architecte Pierre qui, en 1118, construisit l'église Saint-Georges du couvent Yourievsky et un certain Milonèque ou Mironègue, qui édifia l'église du monastère de Vydoubetsk.

Les premières constructions religieuses du XIe et du XIIe siècle dans la région de Novgorod ont plus d'originalité que les églises de Kiev de la même époque. Elles se distinguent de ces dernières principlement par leurs coupoles; ce sont des calottes plus ou moins plates, pyramidales ou coniques, se rapprochant du type des coupoles arméniennes qui se sont conservées jusqu'à nos jours (Ani, Mokvi); leur toiture n'est pas ondulée, mais taillée à quatre versants, et formes des gâbles sur les quatre faces du cube (9). Les autres particularités de l'architecture novgorodienne s'expliquent par l'influence de l'Allemagne hanséatique, qui fut pendant plusieurs siècles étroitement liée avec Novgorod; il est évident que Novgorod, en dehors de ses propres architectes, qui, probablement, n'étaient en réalité que des maîtres-maçons, se servait d'architectes et d'ouvriers allemands ou originaires de Riga et de Revel. Et il est incontestable que ce sont eux qui introduisirent dans la construction des églises novgorodiennes les gâbles et les arcades de corniches du style germano-nordique.

La région de Novgorod, grâce à son commerce florissant et à sa bourgeoisie riche et influente, possédait un

(9) Loukomsky, *Op. cit.*

nombre d'églises (10) dépassant très largement celui des églises de la région méridionale. Mais est-ce parce que telles étaient les exigences climatiques : abondantes chutes de neige, hivers durs et prolongés, et le caractère quelque peu rude et renfermé de la population, mais le fait est que les églises de Novgorod et de Pskov sont pour la plupart petites, basses, percées de fenêtres étroites et d'une décoration intérieure plus que sobre, franchement pauvre.

Tout comme les églises de Kiev et de Tchernigov, celles de Novgorod et de Pskov sont décorées de fresques, mais si elles sont mieux conservées et en plus grand nombre que dans les villes du sud, leur valeur artistique est bien moindre.

Cependant nous ne dirons pas, comme Diehl et Ebersolt (11), que les décorations murales des églises novgorodiennes représentent uniquement un art provincial et de seconde main. Des découvertes récentes du plus haut intérêt, faites dans les églises de Kiev et surtout de Vladimir-sur-la-Kliazma, nous amènent à reviser ces conclusions provisoires, qui étaient fondées sur des dénombrements incomplets. Cette remarque peut être appliquée surtout à l'église du Sauveur à Néréditsa, près de Novgorod. Les fresques de cette église sont une survivance iconographique du début du haut moyen-âge, compliquée d'éléments locaux. Ces compositions, rares parmi les peintures russes, n'apparaissent pas à Néréditsa pour la première fois; elles ont leur prototype dans une période précédente, et ce n'est pas non plus dans la région de Novgorod que cette période a dû se constituer, mais bien à Kiev. La preuve en est dans la place donnée aux saints Boris et Greb, saints par excellence kiéviens, dans les fresques de Néréditsa. Ceci ne doit pas paraître étrange après ce que nous avons dit plus haut. Ce qui

(10) Ces églises sont parvenues jusqu'à nous généralement dans un bon état de conservation et n'ont subi au cours des âges que des retouches insignifiantes. Remarque qui peut surtout s'appliquer à la cathédrale Sainte-Sophie de Novgorod (milieu du XIIe siècle).

(11)) Ebersolt, *Fresques byzantines de Néréditsi,* Monum. Piot, XIII, 1906.

l'est davantage, c'est le fait que des motifs byzantins, formés à Kiev, furent parfois transportés tels quels, par ordre du grand-prince, dans d'autres centres de la Russie. Le *Paterik* de l'Abbaye de Kievo-Pétchërsk raconte comment le grand-prince Vladimir Monomaque, ayant pris les dimensions de l'église de Petchora (12), fit construire à Rostov une église exactement pareille comme architecture et décoration intérieure (13). La même chronique nous apprend aussi que le fils de Vladimir Monomaque, Georges, ayant eu connaissance de la chose, construisit à son tour une autre église à Susdal « *v tou gé mérou* » (sur les mêmes mesures). Mais de tels cas furent rares. La tradition byzantine s'affaiblissait avec le temps. L'ambiance, la mentalité régnante, les idées en cours, les préférences établies et certains aspects de la religiosité des Russes, obligeaient les artistes à abandonner les canons immuables de la peinture murale établis à Constantinople, au profit d'un nouveau mode de présentation et même de sujets entièrement nouveaux. Ces influences locales sur la peinture décorative russe des XIe-XIIe siècles n'ont pas été suffisamment étudiées. Cependant, les événements historiques qui eurent lieu à la même époque où fut construite et décorée l'église de Néréditsa (XIIe siècle) montrent clairement que la tradition byzantine de Kiev ne pouvait déjà être conservée intacte de toute addition ou modification.

III

Bien avant que les hordes mongoles de Baty se furent présentées devant Kiev, cette ville avait déjà perdu beaucoup de son importance comme centre politique. Le premier coup à sa souveraineté incontestée lui fut porté par le partage des terres russes par Vladimir entre ses nombreux fils; puis vinrent les luttes fratricides des princes

(12) L'église du monastère de Pétchora fut durant tout le moyen-âge le centre religieux de la Russie (Cf. Istrin, *Otcherk istorii drevnerousskoï literatoury* (Fragment de l'histoire de l'ancienne littérature russe), Pétrograd, 1922.

(13) *Paterik Kievo-petchërskago monastyria*, St-Pétersbourg. 1911, p. 9.

pour le « trône d'or de Kiev », qui firent naître dans le pays un état constant d'insécurité et d'anarchie, auquel s'ajouta la hardiesse grandissante des nomades de la steppe. Tout ceci fit que bien des gens du pays de Kiev, campagnards, artisans, ecclésiastiques, bourgeois et même gens d'épée, abandonnant tout espoir de voir la paix revenir dans leurs villes ou sur leurs terres, s'en allèrent coloniser la Russie du nord-est et grossirent les premiers centres d'ensemencement slave en terre finnoise; tels que Beloozero, Rostov, Sousdal, Mourom, fondés par les Novgorodiens à qui s'étaient mêlés beaucoup de Scandinaves (principalement des Danois) arrivés jusque-là des bords de la Baltique par le canal de la Dvina. Et c'est ainsi qu'au cours du XIIe siècle se créa, se développa et s'affirma tout un nouveau monde russe dans une contrée qui n'avait rien de commun ni par la nature du sol, ni par son climat, ni par sa population autochtone, ni par son passé, avec la Russie méridionale. Ce coin du nord-est forma la principauté de Rostov. Au premier partage des terres russes et russo-finnoises par Vladimir, la principauté de Rostov échut à Iaroslav le Sage qui, devenu grand-prince de Kiev à la mort de ses frères aînés, y fonda la ville qui porte encore son nom. Par décision de l'assemblée des princes, tenue à Lubetch en 1097, la terre de Rostov, à qui était déjà adjointe la petite principauté de Sousdal, devint le patrimoine de la famille de Vladimir Monomaque. Celui-ci, retenu à Kiev, n'alla jamais habiter cette contrée éloignée. Aussi son premier prince indépendant fut le fils de Vladimir, Georges (Youri) « aux longues mains » (*Dolgorouki*). Mais Georges ne resta pas longtemps prince de Rostov-Sousdal. En 1155, il devint à son tour grand-prince de Kiev et c'est son second fils André, qu'il eut d'une princesse Kiptchak (Tatare) fille du khan Aëpa, qui le remplaça en définitive dans le nord-est.

Les chroniques du temps racontent que le jeune prince André, en quittant la terre de Kiev pour la principauté de Rostov-Sousdal où il était né et avait passé toute son enfance, n'emporta avec lui qu'un seul souvenir de son

séjour dans le midi : une image miraculeuse de la Vierge, peinte selon la légende par l'apôtre Luc (14). A quelques verstes de la ville de Vladimir-sur-la-Kliazma, le cheval qui transportait l'icone précieuse ne voulut plus avancer. On interpréta ce fait comme une indication du ciel et André, qui était très pieux, décida sur-le-champ de créer à la place où le cheval s'était arrêté sa résidence qu'il nomma *Bogolioubovo,* c'est-à-dire « lieu aimé de Dieu ». Et c'est pourquoi l'histoire ajouta à son nom patronymique le surnom de *bogolioubsky.*

On peut dire sans hésitation que c'est à André Bogolioubsky que la principauté de Rostov-Sousdal doit d'occuper une si grande place dans l'histoire russe; histoire politique et sociale, mais aussi histoire de l'art russe et de la pensée russe. Car il y avait en ce prince, à côté du sagace politique, un véritable artiste et un fin lettré. Le politique fit de la principauté de Rostov-Sousdal, bien sacrifiée jusque-là, la rivale et peu après l'héritière de Kiev; l'artiste la dota d'incomparables chefs-d'œuvre de l'architecture religieuse que nous admirons encore aujourd'hui; le lettré sut attirer vers ces lointains parages des clercs érudits et des annalistes subtils. Bref, dans l'histoire du moyen âge russe, André Bogolioubsky occupe une des premières places, à côté d'un Iaroslav le Sage, d'un Vladimir Monomaque et d'Ivan III, grand-prince de Moscou.

Le patrimoine artistique qui a été laissé à la Russie par André Bogolioubsky et ses successeurs immédiats, son frère Vsevolod, dénommé le « Grand Nid » (*Bolchoïé Gnezdo*) et Georges II (1212-1238), peut se résumer ainsi :

Cathédrale de la Dormition (*Ouspenié*) et l'église Saint-Dimitry (1195) à Vladimir-sur-la-Kliazma, palais d'André Bogolioubsky à Bogolioubovo; église de l'Intercession sur la Nerl, près de Vladimir; cathédrale de la Nativité de la Vierge à Sousdal (1222); cathédrale Saint-Georges à Youriev-Polsky (de 1230 à 1234).

(14) On atribue aussi à l'apôtre Luc la paternité d'une autre image de la Sainte Vierge, découverte, dit-on, par sainte Euphrosyne au huitième siècle et qui se trouve actuellement au monastère de Megaspileon, près de Kalavryta (Grèce).

L'architecture religieuse de Sousdalie n'a gardé du canon architectural byzantin que le plan carré à trois absides semi-circulaires et les quatre piliers supportant une coupole à tambour circulaire et à calotte aplatie. En revanche elle substitua à la structure en brique des parements en pierre de taille et aux revêtements polychromes des compositions en méplat. Ces ornements en pierre ciselée qui rappellent les ornements des églises lombardes et toscanes (15), disent assez que des influences orientales ont présidé à la décoration des églises de Sousdalie. La présence simultanée dans l'ornementation extérieure de ces monuments du style persan (alternance des impostes et sujets identiques à certaines pièces d'orfèvrerie sassanides, basés sur le mélange du monde animal et végétal), voire même indou (opinions de Strzygovski et de Hallé) et de motifs de la sculpture monumentale de l'Occident, ne nous étonnera pas quand nous nous rappellerons combien l'influence orientale fut générale et grande à la période romane de l'architecture occidentale.

Les influences orientales devaient venir en Sousdalie par la voie fluviale (Kliazma, Oka, Volga), du Caucase, ou directement de la Perse avec des architectes et des artistes de ces contrées; l'influence occidentale par l'intermédiaire de la Volhynie et de la Galicie. La présence d'architectes étrangers en Sousdalie est d'ailleurs attestée par des documents écrits. Une chronique du temps rapporte que, pour bâtir la cathédrale de la Dormition, André Bogolioubsky fit venir des « maîtres de tous les pays ». La preuve que des architectes de l'Occident participèrent à la construction des églises de Vladimir nous est fournie par l'évêque Ioane. Dans une de ses homélies, le digne prélat se réjouit de constater que pour restaurer la cathédrale de Sousdal le grand-prince Vsevalod se

(15) L'influence romane s'exerça surtout sur la décoration extérieure des murs de la cathédrale de Saint-Georges à Youriev-Polsky, construite par le prince Sviatoslav Vsévolodovitch. Les hauts reliefs sculptés, entre des colonnes torses représentant différents saints de l'Eglise grécorusse, sont d'un effet saisissant. On ne peut les comparer qu'aux bas-reliefs de la cathédrale d'Angoulême et à ceux de la cathédrale de Bayeux.

contenta de maîtres russes sans faire appel à des architectes allemands. Quoi d'étrange alors dans ces rencontres de l'Occident avec l'Orient sur les rives de la Kliazma?

Si l'on examine le détail de la décoration sculptée, écrit Louis Réau (16), combien de motifs se retrouvent presque identiques sur les bords de la Kliazma et sur les bords du Rhin, ou même en Normandie et en Saintonge.

L'église la plus ancienne de la ville de Vladimir est la cathédrale de la Dormition. Elle avait été érigée par André Bogolioubsky durant les années 1158-1160 et avait reçu sa décoration intérieure (peintures à fresque représentant des effigies de saints en pied dans les intervalles des colonnes murales) en 1161. Primitivement l'église n'avait qu'une coupole, mais à la suite des réparations qu'avait exigées son état après deux incendies, elle fut transformée en église à cinq coupoles, ce qui fit que les murs extérieurs de la cathédrale d'André Bogolioubsky devinrent des murs intérieurs. Ces travaux, dont la date n'est pas exactement connue, ont dû être exécutés vraisemblablement au cours des années 1185-1189, après l'incendie de 1185. Les réparations de 1193-1194, occasionnées par le second incendie, à en juger par les annales de l'époque et leur durée, furent moins importantes. Quant aux fresques qui ornaient l'intérieur de la cathédrale, elles ne furent refaites que trois siècles plus tard par le célèbre peintre d'icones André Roublëv, moine du monastère Andronic de Moscou.

On sait ou plutôt on suppose, d'après les anciennes chroniques, que l'église de Saint-Dimitry à Vladimir fut fondée en 1194 ou 1195 et consacrée à saint Demetrios de Salonique par le grand-prince Vsevolod, pour commémorer la naissance d'un fils auquel il donna le prénom de Dimitry. Cette église était surtout célèbre par la décoration sculptée de sa façade, d'une extraordinaire richesse. C'est le triomphe dans cette partie de la Russie

(16) Réau (Louis), *L'art russe. Des origines à Pierre le Grand*, Paris, 1921.

du style animal importé de l'Orient. Mais en 1919, sous une couche de stuc et de repeints, on retrouva de merveilleuses fresques, chefs-d'œuvre insoupçonnés de l'ancien art pictural russe, et qui ont déjà fait couler de véritables flots d'encre (17).

Ces fresques ou plutôt ces lambeaux de fresques, qui décorent la voûte en berceau et les tribunes de Saint-Dimitry, représentent la scène du *Jugement dernier.* Si mutilées qu'elles soient, elles ont un intérêt beaucoup plus considérable que les peintures murales de la cathédrale de la Dormition. Et tout d'abord parce qu'elles ont conservé une richesse et une harmonie de tons extraordinaire et démentent ainsi l'idée trop généralement admise que la fraîcheur et la gaieté des colorations sont l'apanage de la Renaissance byzantine de l'époque des Paléologues. Rien dans ces fresques ne rappelle les camaïeux d'ocre brune de la Cappadoce ou de l'Italie méridionale. Quant aux têtes des apôtres dans le *Jugement dernier,* ce sont des morceaux de peinture d'un individualisme et d'un réalisme qui évoquent des compositions similaires d'un Dürer et d'un Greco.

En somme il paraît ressortir que les fresques de Saint-Dimitry, exécutées vers 1196 et par conséquent antérieures de quelques années aux fresques de Spas-Néréditsa, auxquelles elles ont servi de modèle, sont l'œuvre d'un maître grec, héritier d'une longue tradition artistique, venu de Constantinople ou de Salonique, assisté par des aides probablement russes, reconnaissables à leur gaucherie et à leur goût très particulier de l'ornement.

IV

Nous avons vu au chapitre précédent qu'en quittant le pays de Kiev en 1155, le prince André Bogolioubsky avait emporté avec lui une icone de grande valeur. Cette image, chef-d'œuvre de la peinture d'icones de l'époque

(17) Grabar, *Die Freskomalerei der Dmitri Kathedrale in Vladimir.* Berlin, 1926.

des Comnènes, venus de Byzance à Kiev, appartenait au type nouveau de la Madone Eléousa (*Oumilénia*) qui s'était formé au XIe siècle. Elle resta fort longtemps à Vladimir, puis, à la chute de la principauté de Rostov-Sousdal, fut transportée à Moscou. On se plaît à s'imaginer qu'elle avait dû être admirée par le grand peintre russe des icones André Roublëv et qu'elle l'inspira comme Giotto s'inspira des compositions de Cimabué. Quoi qu'il en soit c'est bien cet artiste incomparable qui donna à l'icone russe, aujourd'hui encore à peine âgée de sept siècles, tout son éclat et toute sa valeur.

L'histoire des icones russes, dit M. Louis Brehier (18), ne commence à être bien connue que depuis quelques années. De plus, les questions d'origine sont difficiles à résoudre; les ateliers étaient très éloignés les uns des autres et l'influence des grandes villes se faisait sentir sur eux d'une manière inégale. L'histoire même des débuts de la peinture d'icones en Russie est complexe : ce n'est pas seulement à l'art de Constantinople qu'elle se rattache, mais à celui des provinces d'Orient et en particulier de la Syrie.

Un fait domine toute l'histoire de l'icone russe : elle est avant tout subordonnée à l'ordonnance architecturale de l'iconostase, cette barrière mystique qui d'après Syméon de Thessalonique, sépare le monde sensible du monde intelligible (19). Les icones ne sont pas de simples tableaux qu'on peut isoler arbitrairement, mais leur signification est en correspondance avec celle de la muraille à laquelle elles sont destinées : elles sont comme des fenêtres ouvertes sur ce monde intelligible.

L'icone russe du début, sous l'influence étrangère, principalement syro-égyptienne (20), était traitée dans le

(18) Louis Brehier, *Les icones dans l'histoire de l'art. Bizance et la Russie* (Cf. *L'art byzantin chez les Slaves*. II. Première partie) Paris, 1932.

(19) Migne, *Patr. grac.* CLV. cap. CXXXVI, col. 346.

(20) L'icone est née, remarque fort judicieusement Louis Brehier, s'appuyant pour cela sur Wulff et Alpatoff (*Denkmäle der Ikonenmalerei*, Hellerau bei Dresden, 1925), de la plus pure tradition orientale appliquée à l'art chrétien. Les antécédents immédiats de l'icone chrétienne sont les portraits égypto-hellénique placés sur les momies à la place des anciens masques funéraires. La technique même de la peinture

style réaliste. Son prototype semble être le portrait de saint Panteléïmon (Musée de l'Académie ecclésiastique de Kiev) qui rappelle les portraits funéraires du Fayoum (Egypte). Mais avec le temps l'icone russe se dégage petit à petit de ces influences pour acquérir une manière toute personnelle dans la présentation et dans l'expression du ou des visages traités : une grande douceur des traits, une suavité dans le regard des yeux, ramenés à leur dimension normale et ayant perdu la fixité des premières icones de l'école byzantine. Enfin cette aisance dans la pose, cette sobriété de la composition générale qui rapprochent, par exemple, certaines œuvres de l'incomparable André Roublëv des compositions des primitifs italiens.

Il faudrait, pour clore dignement cet article, parler des arts mineurs, — l'enluminure, les cloisonnés, les émaux, les bijoux, l'orfèvrerie, les broderies, les filigranes, etc., tels qu'ils se manifestèrent dans la Russie médiévale. Mais cela nous entraînerait trop loin. Contentons-nous donc de souligner que ces arts mineurs, partis eux aussi de Byzance et de la Macédoine, passèrent par l'influence de l'Orient, qui introduisit des motifs de décoration florale et animale, pour aboutir, à la fin du XIIe siècle, au triomphe du goût russe dans le dessin, le choix des couleurs et l'ornementation qui fut d'une richesse et d'une variété remarquables.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

à l'encaustique est celle des plus anciennes icones chrétiennes, et on y retrouve tous les traits caractéristiques de ces portraits, la finesse de la peinture, l'expression individuelle, l'attitude uniforme, la tête légèrement de trois quarts, les yeux démesurément agrandis et fixés sur l'observateur.

LOUIS LE CARDONNEL

DIRECTEUR DE CONSCIENCE

—

La gloire de Louis Le Cardonnel ne cesse de grandir. A mesure que s'écoulent les années, on s'aperçoit mieux que le poète de *Carmina sacra* est le plus grand et le plus pur de nos lyriques religieux depuis Bossuet. Rien donc dans sa vie ne nous est indifférent. Son adolescence est connue, on a tout dit, ou à peu près, sur sa conversion et sa décision de consacrer à Dieu ses jours et son génie poétique. Peut-être connaît-on moins sa vie de prêtre, le sacerdoce qu'il exerçait, un peu en dehors des sentiers battus, son influence sur les âmes, ses directives de conscience en quelque sorte.

Les lettres qui suivent contribueront à la fois à faire connaître plus intimement le poète, à faire mesurer la profondeur et la sincérité de ses convictions, de sa joie, le sérieux qu'il apportait à remplir sa mission, la douceur et la tendresse de sa direction. Adressées à un jeune homme dont il avait suivi l'enfance pieuse, ces lettres émanent à la fois de l'ami, du prêtre et du poète — l'ami bienveillant et doux, le prêtre angoissé, le poète qui transparaît à chaque ligne. Elles ont été écrites alors que Louis Le Cardonnel était dans la pleine maturité de sa vie et de son génie poétique, en 1903; il vivait alors à Valence avec son frère, M. Georges Le Cardonnel, mais songeait déjà à l'Italie, où il devait se rendre peu après pour goûter l'harmonieuse beauté des collines d'Assise.

Il nous a été permis de prendre copie de ces lettres, où l'on voit surgir un drame intérieur, parce qu'elles peuvent donner sur Louis Le Cardonnel de précieuses indications, notamment sur son inspiration, sur les sources de ses poèmes

les plus profonds : « Dieu vraiment et intelligemment aimé, ne stérilise rien en nous, mais il y harmonise et il y perfectionne tout. Je ne m'aperçois point que ma vie sacerdotale m'empêche d'être poète. Mes meilleurs vers, je les ai écrits depuis que je suis prêtre, et si j'ai l'avenir pour moi, je sens bien que j'irai vers une fécondité et une force croissante. Sans Dieu, ou, tout au moins, sans le désir de Dieu, vous ne pousserez jamais un cri vraiment profond. Or, en dehors des cris profonds, il y a la littérature agréable et inutile et la poésie de pure forme, qui a fait son temps ». Ces quelques lignes donnent la clé d'une vie. Et comment encore ne pas s'émouvoir devant ce cri d'angoisse du poète : « la vie est terrible, pleine de déception, et, sans l'aide d'en haut, que nul orgueil ne remplace, ce serait parfois à en devenir fou, ou à en mourir » !

Je souhaite que ces trois lettres, d'ailleurs fort belles, puissent contribuer à faire connaître davantage et mieux aimer le poète disparu, qui fut, comme il l'écrit « tout bénédictin d'âme ».

PIERRE FERVACQUE.

Valence, ce 23 août 1903.

Mon cher enfant,

Votre lettre m'a bien attristé, moins encore par les choses graves qu'elle m'annonce, et que je pressentais, que par le ton léger et détaché qu'elle met à me les dire.

Aux jours les plus troublés de ma jeunesse, j'ai pu aimer de Renan ce style impondérable, cette forme fluide et rêveuse qui font de lui un bien délicat charmeur. J'y étais sensible plus que personne, grâce sans doute à mes origines celtiques, mais je n'ai jamais songé à prendre l'auteur de l'*Abbesse de Jouarre* pour le maître de ma pensée et le guide de ma vie.

Or c'est là que vous en êtes! Ne le niez pas. Cette souplesse à mêler à force de nuances des idées contradictoires, ce dédain de la pensée ferme, en des matières où il faut de toute nécessité conclure, cet air de supériorité et ce mépris transcendantal pour les faibles esprits qui croient encore, cette ironie mauvaise enfin et ce nihi-

lisme foncier, aussi fatals dans le domaine spéculatif que stérilisants dans celui de l'action, tout cela vous en a imposé, s'est glissé en vous, sous forme d'insinuations câlines, de « doutes supportables » et de « mélancoliques rêveries ». J'emploie vos propres expressions, qui sont toutes renaniennes, à moins qu'elles ne vous aient été chuchotées par France, ce qui est tout comme.

Je croirais votre cas désespéré si, sous la surface d'impertinence, je ne saisissais dans votre lettre un cri sincère. Vous souffrez, et, comme vous le dites, vous êtes bien malheureux. Je ne m'en étonne point, car le doute est une maladie — mais une maladie dont il faut vouloir guérir. Ecoutez le grand Newman parler de ceux qu'elle mine : « Ils ont joué avec la conviction, ils ont *prêté l'oreille* à des *sophismes, et leur esprit a été frappé de mort;* la foi s'est retirée d'eux, et leurs paroles, leurs actions trahissent chaque jour davantage le jugement de Dieu qui les a visités. » Je demande au Maître intérieur de vous faire goûter toute la force, toute l'intensité de ces paroles; elles commenceront peut-être, aidées de sa grâce, votre guérison.

Je dis bien *guérison,* car je vois dans votre lettre que vous avez cessé presque entièrement, au moins en pratique, d'être chrétien. Or cela est grave, si grave que je vous conjure d'y réfléchir, et, malgré vos affectations d'impertinence, de trembler un peu.

Je vous dirai seulement ceci : je connais deux éminents universitaires, tous deux anciens normaliens, et remarquables professeurs de philosophie dans des Facultés de l'Etat. Ils n'ignorent rien des objections contemporaines; ils les ont plus creusées que vous. Or l'un n'a jamais cessé d'être chrétien et l'autre l'est redevenu. Pourquoi? parce que c'étaient des âmes droites, des esprits lucides, et qu'ils cherchaient la vérité, dût-elle leur coûter des sacrifices. Or, vous, cherchez-vous la vérité, avant tout, et avec esprit de sacrifice?

Ce qui est le plus clair, c'est que vous avez une âme poétique, et j'aurais mauvaise grâce à vous le reprocher. Il a pu vous sembler que la vie chrétienne était un joug

insupportable, qu'elle briserait vos élans, qu'elle vous couperait les ailes. Or écoutez-moi bien : je vous parle par expérience. Dieu vraiment et intelligemment aimé, ne stérilise rien en nous, mais il y harmonise et il y perfectionne tout. Je ne m'aperçois point que ma vie sacerdotale m'empêche d'être poète. Mes meilleurs vers, je les ai écrits depuis que je suis prêtre, et si j'ai l'avenir pour moi, je sens bien que j'irai vers une fécondité et une force croissante. Sans Dieu, ou, tout au moins, sans le désir de Dieu, vous ne pousserez jamais un cri vraiment profond. Or, en dehors des cris profonds, il y a la littérature agréable et inutile et la poésie de pure forme, qui a fait son temps.

Et maintenant qu'allez-vous devenir? Vous me parlez d'être répétiteur dans un lycée ou un collège : mais franchement, avc votre figure d'enfant et votre délicate nature, c'est un milieu où je ne vous vois guère. Rappelez-vous seulement ceci toujours : c'est que Dieu ne vous abandonne pas, si seulement vous priez encore. Si vous ne priez plus, je ne sais pas où vous tomberez, car la vie est terrible, pleine de déceptions et, sans l'aide d'en haut, que nul orgueil ne remplace, ce serait parfois à en devenir fou, ou à en mourir.

Quoi qu'il en soit, je vous aime, et ne cesserai jamais de vous aimer. Vous qui doutez de tout, vous ne doutez pas de cela au moins, et c'est pourquoi vous m'avez écrit — oh! certes pas dans le ton que j'aurais pu souhaiter, et je viens de vous le dire, mais enfin avec affection, je crois, et avec confiance. Or j'ai la prétention de mériter cette confiance et cette affection. Je voudrais pouvoir vous aider autrement que par mes prières et le sympathique effluve de mes pensées. Cela arrivera peut-être un jour. Tenez-moi au courant de vos affaires. Donnez-vous une règle de vie, et travaillez; puis, quand vous m'écrirez encore, plus de romantisme, n'est-ce pas? Mais un ton sérieux et grave. Je ne suis pas un *camarade*, je suis un ami profond et un prêtre qui a passé la quarantaine et que les paradoxes peuvent amuser un moment, mais attristent le plus souvent, et, dans tous les

cas, n'étonnent plus. Ce n'est pas par là, très cher, que vous m'en imposerez.

Tout à vous dans le cœur de Celui que les Pères appelaient le Christ harmonieux, que je chante sous ce nom et dont la louange terminera mon livre de vers, qui paraîtra, j'espère, au printemps prochain.

LOUIS LE CARDONNEL, prêtre.

§

4 décembre 1903.

Mon cher enfant,

Je vous réponds un peu tard et ce n'est pas à Paris que je vous adresse ma lettre. J'espère qu'elle vous trouvera un peu moins désemparé que vous ne l'étiez quand vous m'avez écrit. Le ton, il est vrai, et je vous en loue, a été cette fois moins renanien, mais, pour le fond, je devine que rien n'est changé, car je vois venir sous votre plume ces vilains mots de doute religieux, et j'en conclus que votre cœur est toujours malade. Si la chaste affection dont vous me parlez vous donne un idéal et vous est un frein, bénie soit-elle, mais cela durera-t-il? Je veux dire, pourrez-vous, saurez-vous vous maintenir dans ce platonisme épuré? Il faudrait pour cela des principes, or vous n'en avez plus, et vous vivez très visiblement à la merci de vos impressions. Je vous en conjure, réfléchissez avant d'agir, ne vous laissez point aller passivement à tout souffle, car vous seriez menacé alors de gaspiller votre vie, et faute d'harmonie intérieure, de ne jamais écrire d'œuvre sérieuse. Le mariage pourra être une solution, mais plus tard seulement, quand vous aurez fondé votre foyer, quand votre vie aura pris sa direction. En attendant ne vous exposez pas à faire le malheur d'une autre âme, en l'entraînant dans vos folies et dans vos rêves. Je serais heureux que vous trouviez le moyen de préparer votre licence, car vous auriez vite fait, je crois, de la passer, et après le professorat dans un collège vous sauverait matériellement, et, au point de vue moral, vous donnerait une assiette

et un centre fixe. Rien de plus facile alors que d'écrire, même des vers. C'est surtout le don de poésie, le plus désintéressé de tous, qui exige que la vie matérielle de celui qui le possède soit garantie.

Je vous parle sérieusement et gravement et vous comprendrez par là, j'espère, ce qu'il y a de bienfaisant, de solide, et de sûr pour vous dans mon affection. Vous n'avez jamais eu que médiocrement des attraits de piété et de prière; votre mysticisme, dont vous fûtes si fier, n'était que du sentimentalisme vague, et de la tendresse de cœur, à l'état nébuleux. Il faut autre chose pour se soutenir dans une vie où les sacrifices abondent évidemment plus que les jouissances, mais où celles-ci ne manquent pas cependant, car il est des jouissances de l'âme et de l'esprit, et ceux à qui elles paraissent trop abstraites ne savent pas, dans la grossière agitation où les maintiennent les sens, qu'elles sont les plus exquises et les plus durables.

Vous voyez que je m'attarde volontiers à causer avec vous comme autrefois. Hélas! où sont-ils les jours où vous veniez me voir! Quand j'examine sincèrement devant Dieu ces heures passées, je me reproche de vous avoir peut-être trop considéré comme un grand garçon qui a une volonté et à qui on peut parler comme à un homme. Oui, j'ai sans doute trop flatté en vous les attraits littéraires.

Mais je ne veux pas achever ma lettre sur des récriminations. Continuez à me tenir au courant des choses de votre esprit et de votre âme. Je brûlerai de vos lettres ce qui sera absolument confidentiel, et, dans l'ami, s'adressera plus particulièrement au prêtre. C'est à ce dernier titre qu'il faut me considérer surtout, car je suis un prêtre qui souffre, comme prêtre, de vous sentir éloigné de Dieu et en proie à bien des vertiges. Reprenez l'habitude de la prière et dites-vous que je vous aime toujours dans le Christ Jésus.

Votre

L. L. C.

§

Ce 17 décembre 1903.

Votre lettre m'a fait grand plaisir et c'est tout de suite que je vous réponds. A vous lire cette fois, j'ai retrouvé votre âme charmante, douce, sensible à l'excès, mais foncièrement délicate et sincère. Combien vous avez raison de me parler avec cette confiance! Je suis peut-être le seul ecclésiastique qui puisse, connaissant par expérience la vie et vous connaissant, vous bien comprendre; aussi ne désespérerai-je jamais de vous. Que Dieu, par des chemins à lui connus, vous ramène à son sanctuaire ou qu'il vous fixe dans un noble et pur amour humain par des liens légitimes, je vous resterai toujours attaché. Je vous ai si tendrement aimé, mon cher enfant! Souvenez-vous à jamais de nos bons entretiens, où la distance des âges s'effaçait presque et où l'âme, seulement un peu plus prévoyante d'un frère, parlait à celle de son frère plus jeune si affectueusement.

Non je ne vous dirai pas de mal du sentiment dont vous me parlez. Tel que vous le décrivez, il est sacré et il vous fera du bien. Idéalisez-le le plus possible; mettez-y autant d'infini que vous pourrez : ce sera votre étoile.

J'ai eu dernièrement une impression un peu semblable à celle que vous avez éprouvée dans la chapelle des Bénédictines. C'était un dimanche aux Vêpres : j'y assistais de la tribune, et les chants sacrés, en me remuant l'âme, me faisaient penser à vous. Je vous revoyais là, malgré moi. Vous n'y êtes plus, hélas! Retournez souvent, le plus souvent possible à cette chapelle de la rue Monsieur, où j'ai reçu moi-même tant de grâces autrefois. Pensez à moi beaucoup, puisque je suis tout bénédictin d'âme; retrouvez-y le goût de Dieu. Le vide que vous sentez est fait de son absence et rien, même les plus belles et les plus poétiques amours, ne le comblera. J'ai passé par là, alors que vous naissiez à peine; vous pouvez m'en croire.

J'aviserai pour voir si, dans mes relations, il n'y en a

pas, par hasard, quelqu'une qui puisse vous être utile. Je vous suis de loin, d'un œil de grand frère angoissé et je voudrais pouvoir de toute manière vous aider. Quand mon volume aura paru, en mars, j'espère, quelque occasion se présentera peut-être. En attendant, tenez-moi au courant de tout et tournez de loin, aux heures de découragement, les yeux de votre âme vers la petite cellule que vous connaissez et où veille sur vous, dans sa fidèle affection, votre

LOUIS LE CARDONNEL, prêtre.

Surtout, mon enfant, du courage contre certaines tentations : l'alcool, par exemple, qui vous tuerait, d'âme, d'intelligence et de corps. Allez aux musées, aux bibliothèques, aux églises, et que Dieu vous donne un vrai ami, tendre et fort, pour vous soutenir. Je vous embrasse *ex imo corde*. A bientôt.

DE LA PUISSANCE DÉMONIAQUE SELON GŒTHE

—

« Plus un homme est supérieur, plus il est sujet à l'influence des démons. »

Cette parole de Gœthe, recueillie par Eckermann dans ses *Entretiens,* nous aide à mieux comprendre la personnalité du poète et l'œuvre de toute son existence : *Faust.* Car, comme il nous le déclare, selon Eckermann encore, il était, lui l'Olympien, soumis à l'emprise de cette puissance mystérieuse et redoutable qu'à l'exemple des anciens, il nomme démons ou force démoniaque (*das Dämonische*), puissance partout agissante dans la nature ainsi que dans l'âme et la destinée humaines. Avec une sorte d'angoisse, de terreur même, il en a eu l'intuition dans sa jeunesse déjà, au cours de cette période de recherches, de tâtonnements où, successivement, il est passé de la religion naturelle au piétisme luthérien pour se rallier enfin, comme il le dit, à la foi universelle. A plusieurs reprises, il a senti s'exercer cet élément déconcertant sur la formation de son individualité, l'éclosion de son génie, et, maintenant, penché sur le passé (les *Entretiens* coïncident, comme chacun sait, avec la rédaction de *Vérité et Poésie*), il se plaît à en déterminer la part dans la trame de sa propre vie et à en signaler la présence chez d'autres personnalités saillantes de son époque. Qu'il soit en effet question dans les *Entretiens* d'un fait personnel, ainsi de son amour pour Frédérique Brion ou des fiançailles rompues avec Lili Schönemann, ou encore de la rencontre avec Schiller, que soit cité, au fil de la

conversation, Byron ou Napoléon, il trouve prétexte à faire intervenir cette force équivoque. A cette puissance énigmatique que les anciens avaient personnifiée, et à laquelle les néoplatoniciens, qui voyaient en les démons des intermédiaires entre la Divinité et l'homme, attribuaient une si grande importance, Gœthe attache toujours plus d'attention.

Si l'action des démons se manifeste dans la nature entière, « visible et invisible, animée et inanimée », elle s'exerce surtout sur le plan humain et semble être en rapport étrange avec l'énigme même de la personnalité, de la personnalité géniale en particulier. De là, l'intérêt que présente ce que Gœthe nous livre à ce sujet de sa pensée intime; non seulement ses observations éclairent certains traits de sa propre physionomie, mais elles jettent des lueurs sur les arrière-fonds ténébreux de notre âme, sur ses activités secrètes et sur le problème de toute destinée.

Car, à l'aide de ces termes : puissance démoniaque, action des démons, Gœthe, en effet, tend à nous donner une interprétation de certains phénomènes troubles qui déconcertent notre conscience ou devant lesquels notre raison s'effare, de tout ce qui ne saurait être rangé dans les catégories du Bien ou du Mal et qui, par là, ne saurait être attribué ni à la Divinité elle-même, ni aux puissances malignes. Aussi Gœthe conçoit-il cette force non comme directement opposée à l'ordre moral de l'univers, mais plutôt comme s'entrecroisant avec lui (*eine der moralischen Weltordnung durchkreuzende Macht*) et, « formant avec lui la trame et la chaîne du tissu de l'univers ». Telles sont, au livre XX de *Vérité et Poésie*, où nous le voyons aux prises avec cette puissance mystérieuse, les propres paroles de Gœthe. Selon la définition qu'il s'efforce de nous y donner, et d'après les allusions nombreuses des *Entretiens*, cet élément démoniaque apparaît extrêmement complexe et essentiellement contradictoire, à la fois bienfaisant et pervers. Si, d'une part, il explique tout ce qui échappe au déterminisme spinoziste, s'il incarne le hasard, la sponta-

néité, le caprice que celui-ci bannit avec tant de rigueur, il se confond, d'autre part, avec la fatalité : ainsi, selon l'interprétation que Gœthe nous donne des stances laconiques intitulées « Zu Urwort. Orphisch », dans lesquelles il a voulu condenser l'enseignement orphique. C'est sous le masque de la fatalité intérieure, qui s'identifie avec la propre personnalité, qu'il apparaît entre autres chez les possédés des drames shakespeariens, chez Macbeth par exemple. Ce que l'assassin extériorise, projette hors de lui, ce qu'il imagine comme une sorte de destin inexorable planant au-dessus de lui, puissance à laquelle il ne saurait se soustraire, n'est-ce pas son propre démon intérieur? Et cette force démoniaque n'est-elle point aussi reconnaissable dans ce que Napoléon nommait son étoile? A cette dernière figure, dont l'étonnante destinée semble l'avoir fasciné, Gœthe a souvent recours pour illustrer sa pensée. On sent combien intense encore est chez lui l'impression faite par le héros, lors de la brève entrevue d'Erfurt en 1808. La marque démoniaque, il l'a vue sur son front. Il a reconnu en lui un de ceux « qui ont engagé la lutte avec l'univers et ne peuvent être vaincus que par lui ». Cette force démoniaque, il l'a reconnue dans la puissance innée chez Bonaparte de se soumettre les hommes, dans l'ascendant (*attractiva*) qu'il exerçait, ascendant possédé également par un Pierre le Grand comme par un Cagliostro; car, bien que Gœthe ne nomme point le charlatan sicilien, peut-être est-il présent à sa pensée lorsqu'il parle de la « puissance incroyable qui émane de certains individus ne se distinguant ni par le talent, ni par les qualités morales ».

Cette force nettement irrationnelle qui trouve son élément même dans la passion, où s'accuse son double caractère à la fois capricieux et fatal, se manifeste également dans l'inspiration et la puissance créatrice sous ses formes multiples. Mais, selon Gœthe, c'est dans le pouvoir mystérieux de la musique surtout, dont le culte religieux ne saurait se passer, dit-il, que cette puissance démoniaque se révèle particulièrement.

Nous voilà donc bien loin de la conception chrétienne qui envisage les démons comme des entités uniquement malfaisantes. Si, parfois, ils peuvent manifester un caractère destructif, ils n'en représentent pas moins une force positive, un élément dynamique fécond. C'est sous leur influence que s'est produit tout ce qui a imprimé à l'humanité un élan nouveau, et ceux qui ont provoqué ces mouvements ont porté leur signe. Cependant, s'ils « suscitent ces figures si séduisantes que chacun tend vers elles, mais si élevées que nul ne peut les atteindre », leur action est reconnaissable également dans les chutes et les avortements de l'humanité. Car, dit Gœthe, «-celle-ci n'atteindra pas son but aussi rapidement que nous le pensons et le désirons. Partout interviendront les démons pour la faire reculer, de sorte que, si dans l'ensemble, nous progressons, ce n'est que fort lentement ». Cet élément démoniaque se plaît en effet à susciter les êtres inquiétants destinés à narguer, à berner, à séduire l'humanité, à la fourvoyer, à l'entraîner hors des voies traditionnelles, la réveillant de sa torpeur et agissant comme un ferment, un levain. Il insuffle à l'homme le goût même du risque, du fruit défendu, et, incite à vouloir sonder les mystères les plus intangibles, à violer les enceintes les plus sacrées. Ici l'on évoquera sans doute la figure de Méphisto. Ce dernier, cependant, au dire de Gœthe lui-même, ne peut être considéré comme un être démoniaque, étant un personnage purement négatif. Les paroles du Seigneur dans le prologue de la tragédie :

Des Menschen Tätigkeit kann allzu leicht erschlaffen,
Drum geb'ich ihm gern den Gesellen zu,
Der reizt und wirkt und muss als Teufel schaffen.

les dernières surtout, semblent, il est vrai, réhabiliter le Diable en tant que force positive, ayant pour mission d'arracher l'homme à son apathie native, à stimuler son activité. Mais sachons distinguer entre la figure de Méphisto, diable du XVIIIe siècle, sceptique et railleur, en lequel Gœthe a fait revivre certains traits de la phy-

sionomie de son ami Merck, et le Diable conçu comme Tentateur, entité opposée à Dieu, et cependant voulue par lui. Or, comme tentateur, Méphisto est en vérité bien médiocre, incapable qu'il est de comprendre quoi que ce soit à la nature et aux aspirations de Faust. De là, l'exclamation amère qui échappe à ce dernier :

« Was weisst du was der Mensch begehrt,
Dein widrig Wesen, bitter, scharf,
Was weisst es was der Mensch bedarf? »

Sur la voie dangereuse où il doit l'entraîner, Méphisto se voit sans cesse distancé par Faust, et pour finir, lassé, à court d'insinuations nouvelles, il se réduit aux fonctions de simple serviteur, s'affairant, se démenant, tout en rechignant, pour satisfaire aux exigences, toujours plus difficiles à réaliser, de son compagnon.

« Mit Narren sich zu beladen,
Das kommt zuletzt dem Teufel selbst zu Schaden. »

En vérité, Satan dépasse infiniment Méphisto.

Ce qui manque à ce dernier, l'amour du beau et le goût de l'action utile (förderlich Tätige) se trouve, par contre, incarné dans cette création bizarre de Wagner, dans l'homoncule, qui peut lui, à bon droit, être classé parmi les êtres démoniaques parce qu'aussitôt né, il est poussé par le désir de connaître et d'agir. Voyez-le, dans sa fiole lumineuse, se promener allègrement parmi la foule mythologique du sabbat classique, où Méphisto erre de-ci, de-là, déconcerté, pour ne pas dire ahuri.

Mais la marque démoniaque, c'est Faust avant tout qui la porte. Ici, sur le plan imaginaire, Gœthe a donné libre cours à cet élément qui chez lui s'est toujours manifesté providentiel, ou, plutôt qu'en vertu de sa sagesse innée, il a su maîtriser afin de ne le faire servir qu'à son propre développement. Tout ce qu'il portait en lui de force démoniaque, ne s'en est-il pas délivré en créant cette figure de Faust, comme autrefois, aux jours orageux de Wetzlar, il s'est affranchi en écrivant *Werther*, de sa passion malheureuse pour Charlotte Buff?

Oui, Faust est, en grande partie, d'inspiration démoniaque. De là, le charme troublant que dégage la tragédie goethienne; de là aussi, cette sorte de répulsion que certains éprouvent pour elle, qui voudraient qu'après avoir été stigmatisée, elle fût parquée à l'écart parmi les œuvres « maudites ». Ce caractère démoniaque réside essentiellement dans la « tentation de la connaissance » qui est à l'origine de la tragédie, et dont toutes les aventures de Faust, l'une après l'autre, découlent. Toutes ne naissent-elles pas en effet de cette curiosité aiguë jusqu'à la souffrance qui pousse Faust à recourir à la magie, à vouloir se frayer par la mort une voie vers l'Inconnu (la coupe mortelle) et qui, finalement, l'incite à conclure le pacte avec le Malin? Curiosité démoniaque comme l'audace qui, plus tard, l'entraîne, enfiévré par l'image de la beauté, à tenter la plongée vertigineuse chez les Mères. Cette descente hardie dans l'abîme que peuplent, foule muette, les formes de ceux qui furent, une fois, des vivants, pour en ramener, animées d'une vie passagère, les ombres de Pâris et d'Hélène, est particulièrement significative de l'esprit démoniaque, qui, aux termes mêmes de la définition de Gœthe dans *Vérité et Poésie*, « recherche l'impossible et rejette avec mépris le possible ». Ici, plus fortement, s'accuse la profonde dissemblance entre Faust et son acolyte. Là où Méphisto ne voit que le Vide infini devant lequel il recule, Faust espère trouver le Tout. Dans ce Vide, son intuition lui fait pressentir le réservoir même de la Vie, pour emprunter les paroles de Schopenhauer. Cette hardiesse démoniaque et cet amour de l'impossible revivent en son fils Euphorion, dont le sort, qui évoque celui d'Icare, a paru une allusion à la destinée tragique de Byron. Or, il y a, en effet, entre la personnalité de ce dernier et la figure d'Euphorion des affinités évidentes, et Gœthe qui s'était plu à reconnaître chez l'auteur de *Manfred* la part prépondérante de l'élément démoniaque, a voulu consacrer à sa mémoire cet épisode de *Faust*, hymne à l'audace juvénile. Enfin, l'activité inlassable, l'esprit d'entreprise infatigable que Gœthe admirait chez son

ami, Charles-Auguste de Weimar, dont le duché était trop étroit pour ses desseins, et qui animent les dernières scènes de Faust, où celui-ci, devenu le créateur d'un vaste empire, conquis sur les flots de la mer, poursuit son œuvre malgré la cécité dont il est frappé, sont également d'essence démoniaque.

A propos de Faust et de puissance démoniaque, l'on se trouve naturellement amené à évoquer une figure et une destinée tragiques : celles de Nietzsche, pour qui, comme pour Faust,

« Das Schaudern ist der Menschheit bestes Teil. »

Dans tout ce qu'exalte l'auteur de *Zarathoustra*, le dédain du possible et le goût du risque, dans le besoin qui le pousse à s'engager sur les sentiers les plus escarpés de la connaissance, pour y découvrir des points de vue sans cesse nouveaux, Gœthe eût certes reconnu des traits démoniaque. Qu'on se rappelle le cri d'ivresse de Zarathoustra sur le navire dont on vient de lever l'ancre et de détacher les amarres (chant du *Oui et de l'Amen*), et l'attirance de l'abîme, du vide, la volupté du vertige qui, chez Nietzsche, reviennent sous les images les plus variées. L'élément démoniaque, tel est ce qui confère à son œuvre son caractère dynamique, la puissance émotive que dégage chaque ligne de Zarathoustra, et le pouvoir de fascination qu'elle a exercé et qu'elle exerce encore.

Mais ce dont l'auteur de *Faust* sut se délivrer par la création d'un type poétique, sans que son équilibre en fût non seulement rompu, mais même atteint le moins du monde, Nietzsche l'a si bien vécu, intérieurement vécu, qu'il en a été brisé. « Il faut que l'homme soit *ruiné* », (*Der Mensch muss wieder ruiniert sein*)dit Gœthe à propos de la brève existence d'un Mozart et d'un Raphaël. Et, dans une existence géniale, interrompue par la mort au moment où elle avait donné tout ce qu'elle pouvait donner, il voyait une manifestation évidente de l'action des démons. Cette réflexion, ne l'eût-il pas faite au sujet de la folie de Nietzsche, qui est avec son génie en

rapport intime, pour ne pas dire une conséquence de ce dernier. Il y eût certes distingué l'action de la puissance dangereuse, dispensatrice des dons les plus élevés, mais capable aussi de frapper de folie qui ne sait lui opposer une volonté directrice suffisamment forte. Aussi comprend-on l'esprit de crainte et de vénération que ressentaient les anciens à son égard, sentiment complexe qui répond à ce qu'offre de contradictoire le rôle des démons? « Je meurs de ma parole. Je suis brisé par ma parole » (*Ich sterbe an mein Wort. Ich bin zerbrochen an mein Wort*). Nietzsche n'éprouvait que trop intensément la tyrannie de la puissance formidable à laquelle il avait conscience d'être livré, sacrifié. « N'être qu'un pauvre animal de sacrifice » : cette plainte qui lui a échappé est significative à cet égard. La fatalité que l'on sent peser tout au long de la tragédie de *Faust*, fatalité purement intérieure comme celle des drames de Shakespeare, on la sent de même s'exercer toute puissante dans la vie et dans l'œuvre de Nietzsche. Une révélation qu'il faut subir, telle apparaît sa doctrine.

Ainsi l'exemple de Nietzsche est-il spécialement propre à mettre en lumière la pensée complexe de Gœthe au sujet de la force énigmatique qu'il appelle démoniaque. Cette conception, qui éclaire certains côtés angoissants du mystère humain, conception qui, aux dernières années de sa vie, se cristallise, parallèlement à l'achèvement de *Faust*, mûrie par l'expérience de toute une vie géniale, peut être considérée comme étant en rapport étroit avec son culte de l' « Inconnaissable », de l' « Impénétrable ». N'a-t-il pas dit : « L'homme, en vieillissant, devient mystique »?

DENISE RIBONI.

LA
MUSIQUE CHINOISE ANCIENNE

—

Les Américains comptent leur passé par années, les Européens par siècles et les Chinois par millénaires. Les origines de la musique chinoise se placent dans la nuit des temps, alors que la Chine sortait à peine de la période néolithique. Selon les légendes, c'est sous le règne de l'Empereur mythique Huang Ti, que fut inventé le *lü;* cet instrument, comparable à un orgue miniature, était composé de douze tubes de bambou donnant les douze demi-tons chromatiques de l'octave. C'est un des ministres de Huang Ti, nommé, dit-on, *Sin Lun,* qui en rapporta l'idée d'un voyage qu'il fit dans la vallée de Chié Kou, aux monts K'un Lun, en unissant des bambous de même épaisseur, coupés entre deux nœuds à différentes longueurs.

La première gamme chinoise était une gamme pentatonique, comprenant cinq notes : Kung, Shang, Tchiao, Tche et Yü (c'est-à-dire : do, ré, mi, sol, la). Ce n'est que plus tard que cette gamme reçu deux notes supplémentaires : Pien-Kung et Pien Tche, qui la rendirent semblable à notre gamme occidentale.

Les instruments primitifs étaient des plus simples, et les instruments à cordes ne firent leur apparition que sous la dynastie Chou (— 1122). Primitivement, d'après ce que l'on a pu apprendre par les os gravés remontant à la dynastie Yin (— 1766), n'existaient que des tambours à percussion manuelle, des pièces de bois que l'on frappait l'une contre l'autre, des flûtes, des pierres sonores, des cloches, etc.

La musique chinoise classique commença à se former

sous la dynastie des Chou qui, sans doute, amena du Nord-Ouest les instruments à cordes. Ce fut alors la grande époque de la musique classique, dont on peut encore voir les instruments anciens, tous réunis actuellement au temple de Confucius à Chi-Fou, dans la province du Shantung, où ont lieu parfois des concerts classiques. Cette musique tomba en désuétude et était en sérieux déclin à la fin de la dynastie Chin (— 206). Elle fut remplacée par de la musique étrangère dès le début de la dynastie Han, qui succéda à la dynastie des Chin. La musique des barbares Péi Ti (Mongolie intérieure) fut adoptée en tant que musique militaire de l'armée Han. C'est, d'autre part, à cette époque que l'Empereur Wou Ti envoya des ambassadeurs en Asie Centrale, ouvrant ainsi une route commerciale vers les tribus et les royaumes sis au delà de la frontière de l'Ouest. De nouveaux instruments de musique pénétrèrent en Chine par cette route, sans que la musique classique cessât cependant de régner, au moins jusqu'à la fin de la dynastie des Chin de l'Ouest (265 après J.-C.).

L'influence des nations étrangères s'accrut pendant la période de troubles connue sous le nom des « Trois Royaumes » (221-229 après J.-C.) jusqu'à ce que, la moitié du territoire chinois étant envahi par les barbares du nord (Mongols), le pays subît, de ce fait, un « âge noir » de trois cents ans, allant du quatrième au septième siècle, âge noir pendant lequel les influences étrangères étouffèrent les arts proprement chinois ou les modifièrent profondément. Puis, l'art musical arabe et perse prit le dessus sur la musique chinoise; de nouveaux moyens d'expression furent introduits en Chine. Toutes les traditions anciennes furent éclipsées et disparurent entièrement. Le vieil orchestre de la Cour, dont les musiciens se léguaient de père en fils les traditions classiques, disparut pendant la période dite des Six Dynasties (420-589 après J.-C.).

Après l'unification de la Chine et le retour à la paix, sous la dynastie Souei (589-618), la vieille musique chinoise, profondément transformée par les influences

arabes, persanes et mongoles, recommença à fleurir et de façon plus populaire qu'auparavant, grâce à la vogue croissante du théâtre dans tous les milieux de la société. La gamme mongole, un peu différente de la gamme chinoise, fut introduite dans le pays, mais n'y eut qu'un succès de courte durée.

Les choses se maintinrent ainsi jusqu'à la fin de la dynastie mandchoue des Tsing et à l'avènement de la République chinoise. La musique occidentale se mit alors à jouir d'une grande vogue en Chine. Contrairement à l'idée qu'on se fait d'une Chine repliée de toute éternité sur elle-même, on doit se rendre compte que le peuple chinois est très avide de choses nouvelles et subit, beaucoup plus qu'on ne le pense généralement, les influences extérieures, sauf en ce qui concerne le théâtre classique, qui est toujours la grande passion des Chinois, — et le restera bien certainement pendant de nombreuses années.

Le phonographe, la T. S. F., ont été fort bien accueillis en Chine. Comme partout ailleurs, le Jazz, les airs de danse et la musique gaie ont beaucoup de succès, mais nous pouvons assurer que les *musiciens* chinois aiment notre musique classique et tout autant notre musique moderne. Les chants populaires — surtout français — sont appris — avec des paroles chinoises — dans bien des écoles, en même temps que les vieilles chansons du folklore chinois. Rappelons à ce propos que la révolution communiste de 1927 a commencé à Canton sur l'air de : « Frère Jacques, dormez-vous? » auquel on avait adapté des paroles incendiaires et xénophobes.

Toutefois, la vieille musique chinoise était de plus en plus délaissée, lorsqu'en 1925 quelques Chinois cultivés songèrent à la faire revivre; ce mouvement commença à Shang-Haï, avec la création de l'*Institut Shiao Chao de Musique Chinoise*, et s'étendit rapidement dans plusieurs grandes villes où professionnels et amateurs donnent périodiquement des concerts très suivis, où des morceaux anciens sont joués avec une virtuosité et une

perfection qui montrent l'amour que ces gens de goût raffiné ont pour leurs anciennes traditions musicales. De nombreux Européens s'intéressent à ces efforts méritoires, et l'Institut de Shang-Haï en compte beaucoup parmi ses membres.

§

Nous avons vu que les douze lüs auraient été imaginés par l'Empereur mythique Huang Ti et par l'un de ses ministres. Le sê ou luth à vingt-cinq cordes est attribué à Fu Hsi, autre Empereur légendaire (— 2.852-2.798), ce qui est sans doute faux, puisqu'on ne trouve pas trace d'instruments à cordes dans la période de l'antiquité où il aurait vécu et que, d'autre part, le sê est un instrument fort compliqué et, probablement, bien postérieur.

Les plus anciens instruments chinois furent vraisemblablement des instruments de pierre que l'on percutait pour en tirer des sons. C'est là un usage très particulier à la Chine. On lit par ailleurs que les seigneurs d'autrefois portaient fréquemment, attachées à leur ceinture, certaines pierres dont l'entrechoquement produisait un bruit harmonieux. Ces instruments de pierres sont encore utilisés dans les sacrifices offerts au temple de Confucius. On en trouve la mention sur les os gravés de la dynastie Yin (— 1401-1123), récemment exhumés dans le Ho-Nan.

Les différents instruments sont :

Le *Yün Lo,* ou carillon de gongs, composé de dix petits gongs, ayant environ huit centimètres de diamètre et suspendus à un cadre de bois. Les différentes notes sont produites par les épaisseurs variées du métal.

Le *Ying Ch'in,* instrument bouddhiste, en forme de coupe, en bronze, joué à l'aide d'un marteau métallique.

Le *Po Yü,* instrument de bois en forme de boîte, percuté par un marteau également en bois.

Le *tambour,* fait d'une peau de bœuf tendue.

Le *Hsiao,* ou flûte à six trous, cinq devant et un derrière.

Le *Tch'e,* flûte horizontale en bambou, à six trous devant et un derrière. D'origine très ancienne.

Le *Pang Ti,* flûte plus petite.

Le *T'ou Kuan,* petite flûte de bambou à sept trous devant et un derrière, dans laquelle on souffle par un petit tube de roseau. C'était l'instrument dominant dans les orchestres de la dynastie Song (960-1127 après J.-C.).

Le *Ta Tou-Kuan,* analogue au précédent.

Le *Sheng,* un des plus anciens instruments formé de dix-sept tubes de bambou fixés par des roseaux sur une plaque de santal fermant une gourde creuse dans laquelle on souffle. Le calibre des tubes donne les différents tons. Ces tubes sont coupés à diverses hauteurs pour que l'ensemble donne, disent les Chinois, l'impression des « ailes d'un phénix ».

Le *Hsüan,* ocarina chinoise, faite d'argile ou de porcelaine, avec quatre trous devant et deux derrière. Le musicien souffle dans un septième trou pratiqué au sommet du cône. Cet instrument, très ancien, est cité dans le *Livre des Poèmes.*

Le *Ch'in,* violon à cinq cordes, de quatre pieds de long.

Le *Sê,* luth à vingt-cinq cordes.

Le *Cheng,* analogue au précédent. Il aurait été inventé par Meng Tien, général fameux de la dynastie Ch'in; il a de douze à seize cordes de soie (nord) ou de cuivre (sud).

Le *Pi-Pa,* introduit en Chine au temps des six dynasties. Sorte de guitare très longue. Le dessus de l'instrument est fait de bois de topaze, la caisse et le dos, de teck. Les cordes sont parfois croisées pour produire des sons différents. On le jouait autrefois avec une petite pièce de bois, mais depuis la dynastie des T'ang, on joue avec les doigts. Cet instrument est l'un des plus répandus et, joué par un virtuose, il donne des sons extrêmement variés et harmonieux.

Le *Hu Lei,* instrument du groupe *Pi-Pa.* La taille et la forme du *Hu-Lei* peuvent varier beaucoup; quelques-uns ont quatre cordes, d'autres deux seulement.

Le *Yüan,* instrument du groupe Pi-Pa.

Le *Houo Pau Seu,* instrument à quatre cordes, d'origine mongole. Cet instrument ressemble au Pi-Pa, mais il est moins épais.

Le *Yang Tch'iny* est une sorte de harpe; son registre est peu étendu et on ne peut y jouer qu'en *ut* majeur. Les cordes métalliques, de deux sortes différentes, sont groupées par trois, sauf le *ré* grave et le *mi* grave qui sont semblables au *sol* des violons européens. Cet instrument a parfois la forme d'un éventail chinois, mais le plus fréquemment celle d'un papillon. Il est frappé avec des baguettes de bambou extrêmement minces.

Le *Eul Hou* ou *Hou Chin,* est un violon à deux cordes, tendues sur un bambou enfoncé dans une sorte de tambour dont un côté est fermé d'une plaque de bois et l'autre d'une peau de serpent.

L'on peut voir, par ce bref aperçu, que les anciens instruments chinois sont extrêmement variés. Certains sont presque introuvables de nos jours; d'autres, comme le Pi-Pa, le Yang Tch'in, le Hou Chin, sont encore fabriqués actuellement, ainsi que des flûtes telles que le Hsiao, le Tche, etc. Presque tous les instruments de musique sont actuellement fabriqués à Canton.

Dans tout pays civilisé, la musique de théâtre est généralement très différente de la musique de chambre. En Chine plus qu'ailleurs. Le drame chinois n'a pas varié depuis des siècles, et les rares pièces — nous devrions dire : les opéras — composés récemment ne diffèrent absolument pas des drames écrits et composés sous les dynasties de T'ang et Song.

Les sujets sont toujours pris dans les légendes ou dans l'histoire; les guerres n'y manquent pas, et, comme la musique chinoise est très descriptive, on conçoit sans peine que, si une guerre se déchaîne sur la scène, elle n'aille pas sans bruit. C'est certainement un peu assourdissant, mais ce vacarme qui n'est pas discordant, sinon harmonieux, donne une étrange impression de réalisme qui s'intensifie encore lorsque le silence tombe et qu'un

chant très grêle, parfois aigu, mais si nuancé, s'élève, soutenu seulement par quelques Yu Chin ou Hou-Chin, et de tristes notes de Pi Pa pour gémir sur les ruines ou sur un bonheur perdu.

La musique de concert est très harmonieuse, très expressive et nuancée. Deux choses nous étonnent parfois au début : il n'y a pour ainsi dire jamais de silence au cours d'une pièce pour orchestre, et les morceaux ne se terminent presque jamais sur la tonique, mais généralement sur la dominante, quelquefois sur la seconde.

D'autre part, la forme concerto, sonate ou symphonie n'existe pas en Chine. Un solo ou un morceau pour orchestre n'est pas séparé par divers mouvements; c'est une description qui se suit, description d'un paysage, d'événements, de sentiments. On me comprendra mieux si je copie ici l'explication qui accompagne un célèbre solo de Pi Pa. Je dois d'ailleurs ajouter que, le jour où j'ai entendu cette pièce pour la première fois, j'ai absolument compris sa signification, bien que ne connaissant pas encore la légende de : *La bataille de Haihsia.* Voici cette légende :

Au début du IIIe siècle avant notre ère, la Chine était divisée entre deux Etats rivaux, Han et Chu. Le prince de Chu était renommé pour sa bravoure et il n'avait jamais été défait dans un combat. Cependant, il arriva qu'il fut assiégé dans Haihsia.

Pour décourager les soldats de Chu, le prince de Han fit chanter tout autour de la ville des chants du pays de Chu. Beaucoup de soldats, pris du « mal du pays », désertèrent, ces chants les obligeant à penser sans cesse à leur pays natal, à leur enfance, à leur famille. Réalisant la situation, le Prince de Chu chanta alors une chanson très triste à sa concubine favorite, exigea son départ, puis il sortit de la ville et se battit désespérément avec les soldats fidèles. Presque tous furent tués. Le Prince s'en aperçut tandis qu'un de ses anciens amis, passé aux Han, le poursuivait. Il s'arrêta alors et dit à cet homme : « N'êtes-vous pas mon cher ami Lü? J'ai entendu que le Prince de Han a offert une récompense

d'un comté et mille pièces d'or pour ma tête. Laissez-moi, alors, vous obliger. »

Et il se suicida.

Voici, maintenant, le plan — si l'on peut dire — de la composition, écrite pendant la dynastie T'ang, par un célèbre poète-musicien, Wang Wei :

1) Des tambours résonnent dans le camp.
2) Le Prince entre dans sa tente.
3) L'appel du matin.
4) Escarmouches.
5) La bataille de Haihsia.
6) Les chants du pays de Chu.
7) Le Prince se sépare de sa concubine.
8) Tambours et trompettes.
9) La sortie.
10) La poursuite.
11) Les soldats quittent Haihsia.

Beaucoup d'Européens, vivant en Chine depuis de longues années, sont convaincus que la musique chinoise est une affreuse cacophonie. La raison en est que la plupart des « blancs » vivent entre eux, ne s'intéressant à rien de ce qui est chinois; cela ne les empêche généralement pas d'avoir des opinions bien arrêtées. Or, ce qui, pour eux, est la musique chinoise, c'est le bruit fait intarissablement par de mauvais musiciens dans certains restaurants bon marché, le tam-tam des fêtes, des enterrements, ou le bruit assourdissant d'un orchestre de cinquantième ordre, accompagnant une pièce jouée en plein air à la campagne.

Juger la musique chinoise d'après cela est absurde. Que vaudrait une opinion sur la musique française d'après les manèges de la fête de Neuilly, les fanfares de petites villes et les dancings de dixième ordre?...

Il est, en France, extrêmement difficile, sinon impossible, d'entendre de la musique chinoise. A part quelques disques de chant — extraits de drames — le phonographe n'a presque rien gravé. Et d'ailleurs, le drame chinois formant un tout, un chant seul, même avec

accompagnement, est comme la partie de violon d'une symphonie. Il faut *voir* les acteurs, leur mimique, les costumes, l'ensemble.

Les premiers rôles dans bien des pièces chinoises sont des rôles féminins, toujours chantés avec une voix tout à fait artificielle. Les chansons populaires qui sont chantées normalement n'ont jamais été convenablement gravées. Elles semblent aux Chinois n'avoir aucun intérêt pour les étrangers, et cependant leur folklore est très riche et varié. Toutefois, on a imprimé récemment quelques chants cantonnais, mais sans accompagnement.

D'autre part, les élèves étudiant par l'oreille et l'imitation du maître, on ne trouve ni cahiers d'exercices, ni morceaux imprimés. Cependant, pour aider les enfants, on note parfois en chiffres, de 1 à 7 (1 représente le *do* qui se place sous la portée) et on met des points au-dessus ou en dessous de ces chiffres, suivant qu'il s'agit d'une gamme haute ou plus basse.

Voici, par exemple, un court passage d'un très vieil air chinois :

2/4 Moderato :

6121 2222 5653 2531 2222 1216 5555 5165

5445 6543 2246 5545 6543 2531 2222. Etc.

Les essais, timides encore, qui se manifestent actuellement pour remettre à la mode la vieille musique chinoise classique dans les milieux cultivés, peuvent permettre d'espérer que de jeunes compositeurs partiront un jour de la base que représente cette musique pour créer un art musical chinois moderne, art original sans parenté aucune avec une musique occidentale qui n'est ni dans le génie ni dans le caractère de la race chinoise. A notre avis, un pays d'aussi ancienne civilisation se doit de faire évoluer les anciennes manifestations artistiques, en une floraison d'œuvres modernes nationales, au lieu de copier aveuglément et médiocrement les œuvres de l'art occidental.

JEAN ET NANCY MARTINIE.

AU BORD

—

Suis-je? Et dans quel sommeil égaré, dans quel monde?

J'espère : et je distingue un bruit qui monte, gronde
Et retombe au silence humble; et déjà le suit,
Monte, gronde et retombe encore un même bruit,
Sans cesse, où le silence a des hontes funèbres.

Où suis-je? Mon esprit ne sait, dans ces ténèbres,
Quelle forme il habite et s'il peut l'émouvoir.
Mais quand décroît le bruit, — liée à son pouvoir,
Sans doute, — je perçois une longue caresse :
Une main, chaque fois, me soulève et me laisse
Pour déjà me reprendre et me laisser encor,
Sans cesse, au même rythme inclus, d'un même accord.

Quel temps fuit? Je ne sais; mais j'ai la conscience
Que sa monotonie use ma patience :
Je veux savoir!
Hélas! Je ne puis m'obéir!
Nulle force ne m'aide à joindre mon désir.
Et cependant je sens mon corps surgir du doute :
N'a-t-il point la caresse et ce bruit que j'écoute,
Pour se prouver à moi qui me retrouve en lui?
Certitude!
Et voici que la lumière luit :
La force de ma joie entr'ouvre mes paupières,
Je vois!... Mais, ô douleur! lourdes comme des pierres,
Brûlantes par le sel qu'ont dû pleurer mes yeux,
Mes paupières déjà se referment sur eux.

Si noire était ma nuit, si grande est ma faiblesse,
Que même le baiser doré du ciel me blesse.

Immobile, j'attends. J'écoute cette voix
Qui s'achève en caresse éparse. Et chaque fois
Je respire, à présent : mon souffle s'accommode
De l'air tiède, à senteurs de résine et d'iode,
Qui, d'un songe, m'exhausse à la vie, à l'espoir...

Vivre? Espérer? Des mots que je veux concevoir.
Je cherche... Hélas! autant que mon corps, mon âme erre.
Oh! me prouver... Je crie : une salive amère
Emplit seule ma bouche au lieu du cri vivant.
Mais... ce goût sur ma lèvre et la saveur du vent,
N'est-ce pas?... Oui, c'est elle! et ses vagues d'écume,
La mer! autour de moi, sur moi, qui chante et fume,
Et qui, lasse d'un mort trop lourd à contenir,
Le rejette! — et m'éveille au bord du souvenir.



Ma mémoire, dans l'ombre étroite qui l'encercle,
Entr'ouvre, elle si faible, un coffre à lourd couvercle,
Un vieux coffre d'oubli farouche, au corps noirci.
Que de peine et d'efforts! Mais que d'espoir aussi!
Et lorsque cède enfin l'obstacle, quelle ivresse
De voir et de savoir, quelle fièvre me presse
De saisir cet amas de magiques trésors
Qui brillent là, qui sont mes jours, mes rêves morts!



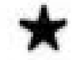
Nef? homme? oiseau? j'allais, toutes voiles ouvertes!
Et lorsque, sur la route aux folles découvertes,
Un autre précédait ma course, morne et lent,
J'étais sur lui d'un seul coup d'aile; et mon élan,
Loin déjà, mais encore occupé de séduire,
Lui fleurissait la mer d'un sillage de rire.

J'aimais une blancheur. J'étais, comme Jason,
Plein d'ailes. La blancheur, toujours à l'horizon
Des horizons nouveaux qui provoquaient mes ailes,

Brillait, plus belle encor de mes flammes nouvelles.
Que de bonheur pour moi tenaient tes jours, alors,
O monde! et que tes nuits me versaient de trésors!
Que de vagues je fis jaillir en doubles gerbes
De ma proue, au soleil des aurores superbes,
Sous ma course et les bonds joyeux de mon essor!

Soudain, d'un dernier vol, plus rapide, plus fort,
J'atteignis ma chimère : elle oublia sa fuite
Et, comme un lis immense, elle s'ouvrit...
Ensuite,
Ma mémoire se trouble, hésite et ne tient plus,
Entre ses faibles doigts, que des débris confus,
Des lambeaux de défaite et des signes de honte :

Un grand nuage blanc court sur la mer et monte
Et déjà m'enveloppe. Au dedans, c'est la nuit :
Le vent hurle, la houle écume et me poursuit;
La tempête m'emporte et déchire mes voiles;
Et je fuis dans la nuit, sans amour, sans étoiles,
Sans comprendre, éperdu sous le feu des éclairs.
Je ne sens plus sur moi que les baisers amers
De la vague toujours qui s'acharne et qui rage
Et qui va m'engloutir au plus sombre naufrage...
Homme?... Navire?... Une ombre un instant flotte encor,
Emerge, se débat sur la mer, sur la mort,
Et coule...



— *Depuis lors j'étais une légende...*

Mais le flot me rejette; et la vie est si grande
Qu'à cette heure où j'échoue, épave, sur le bord,
Peut-être un jour futur prépare mon essor.
Je ne sais. Je suis là, dans la région morne
Et mouvante où la terre et l'eau n'ont pas de borne.
De la vie à la mort je vague, sans pouvoir
Retourner à l'abîme ou franchir mon espoir,
Sans force!

Mais j'entends le bruit des choses proches,
Des voix d'enfants, des cris d'oiseaux, des sons de cloches.
Je rêve de revivre et j'attends qu'une main
Dirige ma faiblesse en ce double chemin
Où l'écume sans fin me baigne et me soulève
De la grève à la vague et de la vague au rêve.

RAOUL BOGGIO.

L'ENNUI DE VIVRE

—

A la mémoire de Louis Dumur, qui n'inventa, pour ainsi dire, aucun détail, même dans ses récits les plus invraisemblables.

C'est à Juvisy, vers 1905, que je rencontrai pour la première fois Georges Ternier.

Il appartenait à cette curieuse bohème de l'aviation qui commença de florir au seuil du xx[e] siècle. Avec ses quarante-deux ans, il faisait figure de Mentor, — un Mentor très fantaisiste, — parmi de turbulents Télémaque...

Imaginez un grand diable, sec, vigoureux, basané, recuit par une vie d'aventures et de risques : une grande sauterelle brune, aux muscles d'acier, sans cesse en mouvement. Il s'inventait mille besognes, utiles ou burlesques, par horreur de l'immobilité, — ne s'arrêtant de travailler que pour organiser de savantes mystifications, et ne se reposant de ses plaisanteries que dans l'effort apaisant du labeur.

Il rappelait assez, au physique comme au moral, un héros de Dumas père, Chicot, bouffon du roi et gentilhomme à ses heures, généreux et serviable en dépit de ses facéties.

Beaucoup d'hommes portent en eux, par désir de s'évader hors des banalités quotidiennes, — et peut-être par absence de vie intérieure, — le goût de l'audace et le désir d'un perpétuel imprévu. La plupart contentent cette inclination par les spectacles ou par des lectures, voire, de nos jours, par le film, qui tend à tout remplacer.

C'est évidemment moins dangereux.

Ils se substituent alors, par la pensée, au personnage

de leur choix. Ainsi peuvent-ils se mouvoir aisément au milieu des situations les plus périlleuses, donner et recevoir des coups par personne interposée, se montrer hardis à peu de frais, téméraires à peu de risques, aimer, souffrir, et même mourir noblement.

D'autres, moins sages ou plus exigeants, souhaitent de vivre effectivement les péripéties qu'ils imaginent.

Ternier était de ceux-là. Quand, par hasard, sur le terrain d'aviation, il se trouvait désœuvré, il s'exerçait à mille acrobaties, marche sur les mains, « drapeaux », sauts, contorsions d'homme-serpent, suspension par la mâchoire... Ou bien, le plus souvent, il jonglait, avec des marteaux, des clés anglaises, des boulons, des accessoires de mécanique. Dans son métier de « pilote », je l'ai vu essayer les types d'hélicoptères ou d'aéroplanes les moins rassurants. Il s'en tira toujours sain et sauf, malgré les chutes qui, en ces temps héroïques, terminaient presque fatalement de brèves envolées.

Nous étions tentés de le croire invulnérable.

★

Ses exploits commencèrent à l'âge où l'on tette encore son pouce. Tout enfant, après la mort de son père, il fut confié à un vieil oncle qui possédait, à Vernon, sur les bords de la Seine, une propriété presque luxueuse, entourée d'un parc et terminée par un verger calamistré. Le jeune garçon se livrait, dans ce décor paisible, à des jeux sauvages, bruyants et compliqués.

Un jour, entre bien d'autres fantaisies que lui inspirait son démon familier, il entreprit d'anéantir une énorme « boule de jardin » dont la laideur imbécile l'offusquait.

Suspendue dans un carrefour d'allées, elle présentait comme un symbole creux et diapré de la vanité bourgeoise. Telle la monade de Leibniz, elle reflétait un univers entier, en miniature : le ciel, les arbres, les roses, le chien dormant au soleil, le rentier fumant sa pipe, le petit garçon qui tire la langue..., tout, enfin.

Georges aurait pu, sans doute, la prendre pour cible,

car il excellait à lancer des pierres avec une fronde, comme le jeune David, qui devint roi et prophète.

Mais notre héros ne s'arrêta point à une méthode aussi dénuée d'imprévu. Il voulut procéder scientifiquement à la destruction de cet objet ridicule. Il avait découvert, au grenier, une provision de poudre de chasse. Artificier habile, il pratiqua en pleine terre, à l'aplomb de la sphère brillante, ce que les sapeurs nomment une *fougasse*, — entassant des pierres bien serrées sur une charge d'explosif. Aboutissant à ce dispositif, une rigole assez longue fut creusée par ses soins. Il y répandit une traînée de poudre à défaut de mèche. Quand tout fut prêt, il mit le feu à l'extrémité... Ce fut magnifique! Sans doute, au passage, quelques espaliers eurent à souffrir d'un commencement d'incendie. Sans doute, plusieurs cloches à melon et des châssis se fendirent. Mais la *fougasse* éclata selon les prévisions de l'ingénieur, volatilisant la boule insolente.

Le lendemain, Georges partit en pension, où il se conduisit fort mal. Je renonce à vous narrer ses prouesses enfantines. Je crois également inutile de vous peindre, au cours des années qui suivirent, l'inquiétude croissante de la famille Ternier devant cette turbulence que nulle menace, nul châtiment ne pouvaient vaincre.

Bref, après un passage à l'Ecole des Arts et Métiers de Châlons, où il travailla bien, malgré de nombreuses frasques, on expédia le jeune homme « aux colonies »... C'est d'ailleurs un trait digne de remarque : pendant fort longtemps, la bourgeoisie française ne songea guère à offrir d'autre présent à nos possessions d'outre-mer que les enfants terribles dont elle voulait se débarrasser. Ils en revenaient, plus tard, avec une maladie de foie et une appréciation plus exacte des choses. Mais, comme dit Kipling, ceci est une autre histoire.

Toujours est-il que le jeune Ternier s'embarqua pour Hanoï, lesté de bons conseils, muni de lettres de recommandation et de quelque argent, — auquel devaient s'ajouter des subsides mensuels. Après divers emplois assez vagues, il fut enfin engagé, grâce aux relations de

sa famille, comme chef de dépôt à la Compagnie des chemins de fer de Yun-Nan, récemment créée au Tonkin pour faciliter la pénétration française en Chine méridionale.

L'arrivée à Lao-Kay, sur les bords du fleuve Rouge, se fit par une claire matinée de novembre. La chaleur, à cette époque de l'année, n'est point excessive. L'air n'est plus saturé de vapeur d'eau comme en juillet. La végétation forestière revêtait un aspect féerique. Manguiers, aréquiers, bananiers, bois d'aigle, se paraient d'oiseaux multicolores. Bref, ce fut un enchantement... Georges se croyait au Châtelet. Mais il reçut des instructions précises sur ses nouvelles fonctions. De ce côté, grosse déception : son rôle semblait devoir être de pure figuration, tout au plus de surveillance. Le personnel chinois, lui dit-on, sait ce qu'il doit faire. L'important, l'essentiel, pour vous, c'est de ne jamais « perdre la face ». Vous ne devez, sous aucun prétexte, laisser voir aux jaunes que vous ne connaissez pas le métier. Moyennant quoi, tout ira bien. Et vous pourrez alors, discrètement, progressivement, sans rien brusquer, vous initier au fonctionnement du service.

C'était la sagesse même. Par conséquent, ce ne fut guère, vous le pensez, du goût de notre damné fou.

Entré à la Compagnie le matin, vers dix heures, il attendit avec impatience, dans son « bureau », l'heure du déjeuner, — suivi, là-bas, d'une sieste.

Pensant alors que personne ne le pouvait observer, il entreprit de lier connaissance avec les locomotives *Crampton,* les aiguillages, les signaux, bref, avec tout ce qui constituait son nouveau domaine. Il monta sur l'une des machines, tripota des manettes, ouvrit et ferma la porte du foyer — encore incandescent — tira le ringard, puis actionna un levier, ce qui produisit un bruit considérable de chute, de grésillement, accompagné d'une sorte de cri aigu ou de sifflet, dont il ne devait s'expliquer que plus tard la nature exacte.

Sur le moment, il ne s'attarda point à de vaines considérations. Il essaya successivement trois locomotives, réussit à faire partir l'une d'elles sur un circuit fermé

qu'il avait au préalable réalisé par un judicieux aiguillage. Mais réglant mal sa pression, il provoqua une explosion de la chaudière et sauta de justesse sur le talus, — s'en tirant avec d'insignifiantes brûlures.

Bref, vers trois heures de l'après-midi, il y avait, au bilan de la journée une locomotive détruite, une autre hors d'usage... et deux Chinois carbonisés. En effet, au moment où l'imprudent chef de dépôt avait vidé le charbon brûlant du foyer, les deux infortunés, placés au-dessous, dans une fosse, s'ocupaient à nettoyer et graisser les bielles.

Georges Ternier eut une crise de désespoir. Il lui fallut, l'oreille basse, comparaître devant les directeurs, à Hanoï. Il s'attendait non seulement à son renvoi, mais encore à des poursuites judiciaires, pour homicide par imprudence. En fait, à sa grande surprise, les choses s'arrangèrent beaucoup mieux qu'il ne le supposait. Sans doute sa famille eut-elle à payer une indemnité royale. Elle le pouvait. Le vieil oncle, important actionnaire, prévenu télégraphiquement, s'employa pour réparer, dans la mesure du possible, les « sottises » de son neveu.

Une semaine plus tard, Ternier fut simplement *changé de service*. On le nomma chef de train. Rétrogradation qui, au surplus, n'allait point sans quelque péril. Il faut vous dire qu'à cette époque, les *Pavillon Noir*, soldats irréguliers de l'armée chinoise, n'avaient pas complètement renoncé à leur malfaisante activité. De temps à autre, ils attaquaient les convois pour se faire la main, soit par brigandage, soit par simple xénophobie...

Le chef de train devait se tenir en queue de train, dans une sorte de cabine surélevée, ayant devant lui des freins de sûreté. Ternier s'y plaça d'abord docilement. Par la suite, trouvant inhabitable cette boîte chaude et sans confort, il jugea plus expédient de s'installer à l'avant de la locomotive, sur une plate-forme où l'on plaçait naguère, en cas d'alerte, des soldats en armes.

Cette désobéissance lui sauva la vie. Un jour, entre Man-Han et Mong-Tsé, dans une région calcaire très accidentée, coupée de crevasses abruptes, de gouffres verti-

gineux, le train allait s'engager sur une passerelle. Or, les *Pavillon Noir* avaient habilement rompu le pont. Ternier s'en aperçut le premier, et pour cause. Il fit signe au mécanicien de bloquer les freins. Mais trop tard. Il put, au dernier moment, se jeter sur le talus, d'un seul bond. La chute l'étourdit. Quand il se releva, il se frotta les yeux : son train avait disparu. S'approchant du précipice, il vit les wagons télescopés au fond du ravin, semblables à des accordéons disloqués.

Que faire? Il partit vers le sud, gagna péniblement Tao-Kay, où il donna l'alarme, puis revint sur une machine haut-le-pied, non sans s'être muni de son appareil photographique. Il prit, à tout hasard, quelques clichés de la catastrophe. Le lendemain, il rédigea un rapport circonstancié, — au moment même où une équipe spéciale, descendue dans le gouffre, s'employait à récupérer du matériel et des marchandises. Quant aux vies humaines, il n'y fallait plus songer. On jeta de la chaux vive sur quelques débris épars et sanglants.

Trois jours plus tard, Ternier était invité à quitter définitivement la Compagnie du Yun-Nan. En vain allégua-t-il pour sa défense que, s'il était resté à son poste, à l'arrière du train, il n'aurait pu voir les dégradations de la passerelle, car la rampe, à cet endroit, était fort inclinée. Il eût simplement péri avec le reste du convoi. A cela, ses chefs répondaient que le chauffeur et le mécanicien, sachant le chef de train à l'avant de la locomotive, n'avaient point surveillé la voie comme ils l'eussent fait à l'ordinaire...

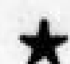
Privé de ressources, et sans nouvelles de sa famille, — qui, durant bien longtemps ne répondit plus à ses lettres, — Ternier s'embaucha comme soutier sur un cargo en partance de Haï-Phong, vers Ceylan. Il navigua encore, de la même façon, pour parvenir en Argentine.

Quels métiers ne fit-il pas? Entre autres, il devint, si j'ose dire, berger de dindons. Et on lui en vola cinq mille dans une journée.

Nous le retrouvons plus tard à New-York, où, après avoir connu la plus affreuse misère, il fut engagé comme

jongleur dans un music-hall. Cette nouvelle étape de sa carrière lui fournit quelques subsides.

Il revint alors à Marseille, puis à Paris. Son succès s'affirma très vite, au Moulin-Rouge, où il présentait, dans le café-concert récemment créé par Ollier, un numéro de jongleur-ventriloque. De là il passa dans un autre café-chantant, à l'Exposition internationale de 1900. Mais, soudain, l'aviation naissante le tenta.



Montmartre était, peu après 1900, le quartier général des disciples d'Icare, tout comme les environs de la Porte-Maillot devenaient celui des spécialistes de l'automobile.

Dans quelques cafés de la rue Lepic et de la rue Caulaincourt, chez Arthur, chez Bidochard, chez Manière, les ingénieurs, les mécanos, les « pilotes », côtoyaient les artistes, peintres, musiciens, écrivains. Tout ce monde-là faisait très bon ménage, et la gaîté y trouvait son compte.

Souvent, le soir, nous montions chez le père Frédé, au *Lapin Agile*, — ou encore au *Billard en Bois*, au coin de la rue des Saules, sorte de guinguette sur le mur de laquelle se lisait, à demi effacée, cette enseigne énigmatique qui intrigua longtemps feu Courteline : *Olivier et Pied de Mouton*...

Ternier put déployer, au milieu de ses nouveaux amis, toute sa verve. Il émerveillait chacun par son adresse, ses inventions burlesques, sa faconde, son goût de la blague.

Ses plaisanteries n'étaient pas toujours très fines, mais il se montrait irrésistible d'entrain, de bonne humeur et d'imprévu. L'époque, au surplus, n'était guère difficile sur ce point. Paul Masson, alias *Lemice-Terrieux*, divertissait le Tout-Paris grâce à des bouffonneries qui semblaient un écho attardé de la « vie de Bohême », chère à Murger. Evidemment, se procurer l'adresse d'une centaine de sourds, puis d'une centaine de bègues, leur donner rendez-vous pour une fête où ils étaient gracieusement invités (sur la quantité, il en venait un assez grand nombre), puis les écouter, les regarder se débattre avec les garçons ou maîtres d'hôtel, voire entre eux, — ce n'était pas du

génie, certes. Mais quoi! nous n'étions pas tellement loin du temps où Henri Monnier s'amusait, par exemple, à entrer, le ventre ceint d'une écharpe, dans un « chalet de nécessité », criant d'une voix sévère : « Ouvrez, au nom de la Loi! » Et, lorsque quelques têtes inquiètes apparaissaient par les portes entrebâillées, il ajoutait noblement : « Ça va bien. Vous pouvez continuer! »

Non, ce n'était pas très spirituel. Mais les auteurs et les complices de ces farces s'en divertissaient de si bon cœur!

Ternier cultivait avec passion ce genre facile. Il y apportait une drôlerie faite de flegme et d'apparente gravité.

Il imagina certaines « formules », souvent reprises depuis, ou tout au moins racontées par des journalistes en mal de copie. Parfois, quand je lis le récit des facéties attribuées à tel ou tel pince-sans-rire contemporain, je me dis : « Tiens! Encore du linge démarqué! »

C'est ainsi que, certaine nuit, au 59 de la rue Lepic (« Tout le monde, me disait récemment Curnonsky, a plus ou moins habité au 59 de la rue Lepic »), des cris angoissés éclatèrent dans un couloir, vers deux heures du matin. « Au secours!... Au secours!... » Et ceux qui accoururent à cet appel trouvèrent Ternier, seul et triste dans l'ombre.

— Qu'y a-t-il?... Que vous est-il arrivé?...

Et lui de répondre, avec une extrême simplicité :

— Je m'emm.rde...



Je passe sur une réunion au Cyrano, d'une vingtaine de types, dénichés je ne sais comment, et qui étaient tous affligés des tics les plus effroyables. Ce n'était qu'un plagiat de Paul Masson. Mais je me rappelle que nous croisions souvent, vers midi, rue Lepic, un petit vieillard calamistré, guindé, cérémonieux, guêtré de blanc, monocle à l'œil, fleur à la boutonnière, ce qu'on appelait alors un « vieux beau ». Or, un jour, Ternier, qui venait le matin même de signer un contrat avantageux avec une firme d'aviation, et que quelques apéritifs avaient mis en gaîté,

quitta notre groupe, s'élança vers le ridicule bonhomme, lui criant : « Bonjour, mon oncle ! » Puis, avant que l'autre fût revenu de sa surprise, il l'embrassa fortement sur la bouche, le serrant à l'étouffer. Il faut dire qu'il venait de faire avec nous le pari de forcer un passant à cracher.

C'était aussi bête qu'inconvenant. Mais l'indignation de la victime était des plus risible. Il crachait sans arrêt, avec dégoût, et s'exclamait : « Ignoble individu ! Ptt !... Goujat ! Ptt !... Paltoquet !... Ptt ! Je ne suis pas votre oncle ! Ptt ! Je ne vous connais pas ! Et d'ailleurs, on n'embrasse pas son oncle, ptt ! de cette façon-là ! »

Et il s'éloigna en hâte, bougonnant, crachotant, roulant un œil furieux, tandis que l'autre œil restait immobile sous la tension du monocle.

Depuis lors, il nous évitait craintivement, et rougissait quand il apercevait Ternier qui, pour nous amuser, lui coulait de loin des regards tendres.

★

L'une des victimes favorites du loustic, c'était Marcel Bompard, ingénieur, homme actif et intelligent, du même âge que Ternier, mais toujours trépidant et bégayant. Il avait, au cours d'une vie mouvementée, gagné puis perdu de véritables fortunes, possédé un château, une meute, des équipages. Marié avec une Américaine splendide et fort riche elle-même, il divorça, puis gaspilla tout ce qui lui restait avec une sorte de rage, invitant ses amis à de ruineuses fêtes, sans cesse « tapé » à droite et à gauche.

« Repartant du zéro », ainsi qu'il aimait à le dire, il participa aux premières courses d'automobiles, inventa un carburateur, prit des brevets qui lui assurèrent quelque aisance. Mais tourmenté par la frénésie de l'action, il essayait chaque jour quelque chose de nouveau. En 1905 notamment, il imagina un type d'aéroplane qu'il mit au point avec l'aide de Ternier.

Malheureusement, le *Pégase* — tel était le nom de l'appareil — ne pouvait réussir à décoller. Les commanditaires s'impatientaient. Bompard se désolait. Ternier réflé-

chissait. Tous deux travaillaient sans relâche, modifiaient les ailes, cherchaient à diminuer le poids du moteur, mais sans succès. L'appareil roulait, tanguait, bondissait, retombait. On « cassait du bois », on brisait l'hélice. Et constamment Bompard devait demander aux mécènes de « l'argent frais »...

A cette époque, le terrain de Juvisy s'encadrait d'une quinzaine de hangars en toile. Des monstres aériens, de formes étranges, — hélicoptères, orthoptères à ailes battantes, aéroplanes à plans multiples, — s'abritaient dans ces antres comme autant d'oiseaux préhistoriques. L'un d'eux était propulsé non par une hélice, mais par une turbine qui aspirait l'air. Il offrait l'image d'un immense tonneau, sur lequel on eût plaqué des ailes de chauve-souris. Ternier dut l'essayer un jour. Il réussit un vol d'une centaine de mètres, à peu de distance du sol. Hélas! tirant sur le gouvernail pour prendre de l'altitude, l'aviateur ne réussit qu'à asseoir son appareil, qui se brisa. Nous accourûmes. Il fallut une échelle pour dégager le pilote, qui rigolait au fond de son tonneau.

Un hangar spécial contenait un « bar américain ». Pilotes, constructeurs, mécaniciens, y venaient souvent « expliquer le coup », comme on disait déjà. Quand le vent n'était point propice aux essais, on attendait les heures d'accalmie, en discutant, en fumant. devant un « drink ».

Bompard y faisait de fréquentes stations. Non qu'il aimât boire. Mais il se plaisait à discourir, car il était bavard — comme tous les bègues.

Un soir, tandis qu'il s'y trouvait, son inséparable Ternier décida, — aidé par quelques mécanos — de le surprendre par une « bonne blague ». Blague aimable, d'ailleurs, puisqu'il s'agissait de faire décoller le *Pégase*.

Ternier, en effet, à force de tâtonnements, avait acquis une certitude : en déplaçant tout simplement vers l'arrière le réservoir d'essence, l'aéroplane obéirait plus facilement au gouvernail de profondeur. C'était élémentaire, mais il fallait y songer. Le nouveau dispositif avait donc

été réalisé le matin même, en grand mystère, à l'insu, naturellement, de Bompard.

Monter dans la carlingue, faire mettre l'hélice en marche, — les mécanos cramponnés aux ailes, — puis ordonner le « lâcher tout », cela ne dura qu'un instant.

Après avoir roulé une centaine de mètres, le *Pégase*, ô miracle! se souleva de terre et fila en ligne droite. Il s'agissait, maintenant de survoler le Bar, où se tenait l'ingénieur.

Le plus stupéfait de tous, ce fut certainement Bompard. Reconnaissant son *Pégase*, il hurlait d'émotion, dansait sur place et bégayait des mots sans suite.

Mais l'appareil piquait droit sur le hangar, sans pouvoir, semblait-il, prendre de la hauteur. On voyait Ternier, le buste rejeté en arrière, tirer de toutes ses forces sur le gouvernail. Hélas! rien n'y fit. Le bolide entra dans le bar, d'où chacun avait fui. Avec un fracas terrible, il s'abîma sur le comptoir, brisant tout sur son passage et volant lui-même en éclats. On dégagea Ternier des débris de bois et de toile. On le crut blessé. Il était simplement couvert d'essence, de cambouis et de liqueurs.

La perte du *Pégase* fut pénible pour l'infortuné Bompard. Cependant la preuve était désormais obtenue que l'appareil pouvait s'envoler, et s'envoler par ses propres moyens, sans « pylône de lancement », sans « tendeurs », — ce qui constituait une originalité. Ceci compensait cela. Les commanditaires reprirent confiance, et l'on construisit sans retard un *Pégase II*, revu et corrigé, qui fut l'un des premiers monoplans utilisables, à une époque où les biplans d'Archdeacon et de Ferber, voire les multiplans du type Maxim ou Chanute avaient seuls la faveur des connaisseurs.

★

Bompard, — vous l'ai-je dit? — joignait à une vive intelligence une candeur presque incroyable. Le cas n'est pas sans exemple.

Son compagnon connaissait cette naïveté. Il en usait et en abusait, pour notre plus grande joie. En 1909, un

matin, nous étions toute une bande, à la *Pomponnette*, chez Arthur. Il y avait là, je crois bien, Georges Verminck, le jeune Marc Pourpe, frêle et distingué, sorte de Rimbaud de l'aviation et qui devait trouver la mort à la fin de l'hiver de 1914, après une existence de héros méconnu.

Qui donc encore? Raphaël Kirchner, peut-être, et le grand Francis Poulbot, Léna Poulbot, fine, spirituelle, et sa sœur au visage d'ange blond. Ternier nous étourdissait tous par son bavardage et ses récits d'aventures.

Tout à coup, comme l'attention faiblissait — à son gré — il s'écria :

— Nous allons faire marcher ce vieux Bompard!

Il faut vous dire qu'environ ce temps, Bompard, grand conseiller des « hommes-oiseaux », se chargeait, moyennant une loyale commission, de passer les commandes chez les constructeurs, de surveiller le montage des appareils, de vérifier les livraisons. Il s'en acquittait avec beaucoup de conscience et téléphonait sans arrêt, depuis sa garçonnière de la rue Caulaincourt, harcelant tout son monde, tour à tour jovial ou impétueux, pour hâter l'exécution des travaux en cours.

Ses disputes avec les demoiselles du téléphone étaient homériques, car ce bègue n'avait aucune patience.

Nous savions qu'il se tenait régulièrement chez lui de dix heures à midi. Ternier m'entraîna donc vers la cabine, au fond de la salle. Il me tendit un écouteur, et, prenant l'appareil, demanda le numéro de Bompard. L'ayant obtenu, il dit à l'ingénieur, d'une voix soudain méconnaissable.

— Allo!... Je suis bien chez monsieur Marcel Bompard?

— Oui, M... Monsieur. Lui m...même. A q...qui ai-je l'honneur de p...parler?

— Ici, Monsieur, l'Inspecteur du téléphone. Je viens vous demander si vous avez quelque réclamation à formuler sur la marche du service. La surveillante m'a parlé de vous.

...Bompard avait naturellement une quantité de réclamations à « formuler ». Il les énuméra.

Ternier laissa son interlocuteur s'égosiller et bagayer. Après quoi il répondit fort posément :

— Je prends note, Monsieur, de tout ce que vous venez de me dire. Soyez certain que tout va s'arranger. J'y mettrai bon ordre. Pourtant, il m'a semblé, à plusieurs reprises, que votre voix était moins distincte. Peut-être modifiez-vous la position de votre appareil. Peut-être aussi y a-t-il une coupure dans le fil. Je vais voir cela. Dites-moi, Monsieur, avez-vous le temps, dès maintenant, de vous prêter à un petit essai? Oh, ce ne sera pas long. Deux ou trois minutes, pas plus.

— B...bien volontiers, M...Monsieur, s...si c...cela d...doit s...servir à q...quelque ch...ose.

— Alors, Monsieur, voulez-vous placer votre appareil bien verticalement, le long de votre joue, et me répéter une phrase assez ridicule sans doute, mais qui, pour les techniciens, est très utile à cause des sonorités spéciales qu'elle renferme. Vous savez, ce sont des trucs de métier. Eh bien, voilà. Dites-moi simplement : « Je n'aime point à manger des bigorneaux »... « Je n'ai-me point à manger des bi-gorneaux »...

L'interlocuteur marqua visiblement une hésitation. Flairait-il la plaisanterie? Hypothèse assez vraisemblable.

Non, il prenait simplement son élan; car la phrase du « technicien » était terrible pour un bègue. Enfin il se risqua.

Impitoyable, Ternier la lui fit répéter une dizaine de fois, en faisant varier la position de l'appareil, tenu horizontalement, puis en biais, puis écarté, puis rapproché...

Et alors, changeant subitement de voix, il cria au malheureux Bompard une phrase ignoble et brève, lui conseillant une alimentation qui l'eût assimilé, si j'ose dire, aux stercoraires...

On entendit un furieux déclic. Bompard venait de raccrocher.

Nous revînmes auprès de nos amis à qui nous contâmes la scène.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un Bompard trépidant, mangeant nerveusement ses courtes moustaches

et tapant du talon dans une sorte de danse guerrière, fit son apparition chez Arthur.

— S... Si je c... connaissais, dit-il à la cantonade, l... le f...ils de s... salaud q... qui m'a t... téléphoné, j... je lui c... casserais la g... gueule...

Tout le monde leva sur lui un regard candide, plein d'interrogation muette.

Il n'insista pas, accepta un apéritif, puis remonta rue Caulaincourt pour finir son courrier.

Un peu avant midi, Ternier me dit :

— Mon vieux, je lui remets ça.

— Mais c'est stupide, voyons! m'écriai-je. Tu ne penses pas qu'il va marcher une seconde fois. C'est déjà bien étonnant que, tout à l'heure... Mais maintenant, ce n'est plus drôle!

— Eh bien, tu vas voir, dit Ternier.

Nous retournâmes dans la cabine. Je pris, sans conviction, un écouteur, et Ternier demanda le numéro.

Quand il l'eut obtenu, il déclara, d'une voix toute nouvelle :

— Ici, Monsieur, l'Inspecteur du Téléphone...

Une bordée d'injures lui répondit.

— Oh! dit l'inspecteur Ternier, je ne suis pas surpris de votre accueil. Je ne songe pas à m'en formaliser, croyez-le bien. Je suis précisément chargé d'enquêter sur les agissements d'un mauvais plaisant qui, depuis quelques jours, s'amuse sottement à mystifier des abonnés de ce secteur. D'après vos paroles, j'ai tout lieu de croire que, vous aussi, vous avez été victime de ce personnage. Une simple question, Monsieur. Quel jour, à quelle heure, avez-vous reçu cette communication insolente?

— Auj...jourd'hui à d... dix heures t... trente, M... Monsieur.

Décidément Bompard *mordait*. Je n'en revenais pas.

— Encore une question, Monsieur. Portez-vous plainte?

— C... certainement, M... Monsieur. J... je p... porte p... plainte.

— Très bien. vous avez raison. Je ne puis que vous approuver. Permettez, j'inscris. Monsieur Bompard, Marcel,

87, rue Caulaincourt, Marcadet 30-19. Dix heures trente, aujourd'hui, mardi 5 mai. Voulez-vous me dire si cet individu vous a menacé, injurié?

— N...non, M... Monsieur.

— Enfin, que vous a-t-il dit? Je m'excuse d'insister. Je voudrais rédiger un rapport précis. L'un de vos voisins a été traité de cocu. Est-ce votre cas? Vous n'osez peut-être pas me le dire?

— N... Non, Monsieur. Rien de t...tout cela. Il m'... a s... seulem... ent f... fait rép... péter une phrase id... iote.

— Soit! Si ce n'est pas inconvenant, vous pouvez sans doute me la confier?

— N... non, rien d'inc... onvenant. Cet imbécile m'... a d...emandé de d...ire une ph...rase, à cause des s... sonorités sp... péciales...

— Attendez! Ne serait-ce pas ce qu'il a demandé à un autre abonné du quartier : « Je n'aime point à manger des bigorneaux »?

— C... c'est ça, M... monsieur!

— Eh bien, je vous l'ai déjà dit tout à l'heure, cher Monsieur, bouffez... autre chose!

A la façon dont Bompard raccrocha cette fois le récepteur, nous eûmes tout lieu de supposer que son appareil serait sérieusement endommagé. Il ne nous parla de rien quand nous le revîmes. Mais il nous jetait des regards soupçonneux et glacés.

Ce fut Arthur qui tira la moralité de l'histoire, quelques jours après, lorsqu'il dit à Bompard en discutant sur un tout autre sujet :

— C'est étonnant, mon vieux Marcel, qu'un homme aussi intelligent que toi, tu puisses, des fois, être aussi couillon.

★

Puis vint la guerre...

Un soir de novembre 1914, je sortais de la salle de dissection de l'Hôpital de Bourges. Durant toute l'après-midi, j'avais assisté le Dr Brière pour l'autopsie de trois malheu-

reux jeunes soldats victimes d'un accident stupide, bien loin du front (1).

Comme je passais près de la cathédrale, une voix gaie me héla soudain. Je me retrouvai face à face avec Georges Ternier. Nous fûmes aussi surpris l'un que l'autre de cette rencontre.

Ternier avait maintenant les cheveux complètement blancs. Mais son visage osseux, au grand bec, arborait toujours un sourire de vieux gosse, un air goguenard et décidé. La médaille militaire ornait sa vareuse.

— Que fais-tu dans cette ville? demandai-je.

— Je sors de prison, me répondit-il avec sa simplicité coutumière. J'ai subi trente-cinq jours de détention préventive. Le Conseil de Guerre m'a passé tout à l'heure un terrible savon. Mais *ils* m'ont acquitté. C'est l'essentiel. Et maintenant que ce cauchemar est terminé, mon vieux, et puisque j'ai la chance de te rencontrer ici, nous allons dîner ensemble, veux-tu? Un bon repas, avec un bon copain, cela me changera de la solitude de la « tôle ». Songe donc qu'il n'y a pas une demi-heure que je suis sorti de là-bas!

— Mais enfin, me diras-tu...

— Oh! rien de bien grave, mon cher. Je vais tout te prendre depuis le commencement, comme disent les braves gens de chez nous. Figure-toi qu'après avoir avec Pégoud bombardé la gare de Metz, nous avons ramené un « coucou » complètement « amoché ». Miracle que nous ayons pu atterrir dans nos lignes. J'ai bien cru que nous étions fichus!

Alors, je suis parti pour Dijon afin de toucher un « zinc » neuf que je devais ramener à l'escadrille : une sorte de permission de détente, comme tu le vois, à cette différence près que je devais coucher dans une caserne de Dijon. A peine débarqué, je rencontre un camarade. Nous décidons de rigoler un peu et nous allons dîner de bonne heure à *la Cloche*, dans un petit salon, non sans avoir invité deux gentilles poules que le copain connaissait.

(1) Voir *Mercure de France*, n° du 1er août 1937 : *Les médecins imaginaires*.

Naturellement, ça, faut être juste, nous avons fait pas mal de bruit. Tellement de bruit que Messieurs les officiers qui tenaient popote dans la grande salle se mettent en colère, et demandent au garçon d'où venait tout ce raffut. Quand ils ont su que nous étions deux simples soldats, ils ont juré de nous « avoir ». Ils savaient que nous devions partir avant neuf heures pour rentrer à la caserne. Alors ils guettèrent froidement notre sortie pour nous faire emboîter... Heureusement, le garçon a été honteux de nous avoir ainsi mouchardés. Quand il a vu comment ça tournait, il est venu nous prévenir. A ce moment-là il pouvait être neuf heures moins vingt. Comment faire pour sortir? Pas d'autre issue que la grande salle. Alors, une inspiration me passe par la tête, une inspiration épatante, mon vieux! Il y avait dans le petit salon un paravent en lames de bois, tu sais, un machin qui se roule. Je donne cent sous au garçon pour qu'il nous en apporte un second. « Fais comme moi! » que je dis au copain. Et je m'enroule dans le paravent sans laisser dépasser la tête. On ne voyait plus rien que mes pieds. Le garçon ouvre la porte toute grande. Je regarde un bon coup pour repérer la direction, puis je rentre la tête dans ma carapace, comme une tortue. Et nous voilà trottinant vers la sortie, à travers la grande salle. Alors, imagine-toi, les officiers ont tellement rigolé qu'ils ont renoncé à nous faire des misères.

— Eh bien, mais alors?

— Nous y voilà. Le lendemain matin, en allant chercher mon Farmann, je croise un petit sous-lieutenant d'administration, presque un bébé, tout rose et tout rond. Je ne fais même pas attention à lui. Je pensais encore à l'histoire de la veille, et je devais rigoler tout seul. A-t-il cru que je me moquais de lui? Peut-être bien. Ce sont souvent les plus petits qui sont les plus *rognards*, Et celui-là m'arrivait à peine au-dessus du nombril. Toujours est-il qu'il rapplique sur moi et se met à aboyer des reproches, exigeant que je recule d'une dizaine de pas et que je revienne vers lui en le saluant correctement, à la distance réglementaire. Moi, bon type, je m'exécute. Mais il paraît que ce n'était pas encore ça.

— Recommencez. Vous ne savez pas saluer mi-li-tai-rement...

Ce blanc-bec me prenait peut-être pour un cheval de cirque? Tu comprends, la moutarde me monte au nez. Et là, évidemment, j'ai eu tort. A la troisième fois, je m'écriai, en lui montrant dans le ciel un point imaginaire :

— Oh! mon lieutenant, regardez, là-haut!

Machinalement, il se retourne et lève le nez en l'air. C'est classique. Alors, mon vieux, je lui envoie un coup de pied au cul à lui en faire sortir les yeux de la tête. Tu parles d'un drame. Il est devenu tout blanc, puis tout rouge. Il m'a fait arrêter. Et voilà. Heureux encore de m'en tirer à si bon compte. *Ils* ont été très gentils avec moi. *Ils* m'ont infligé un blâme terrible, mais, au fond, j'ai bien vu qu'*ils* avaient envie de rire. Pas tous. Mais quelques-uns. J'ai dû faire des excuses : ça, c'est régulier. On m'a enfin relâché et rendu ma médaille militaire qu'on avait clouée, oui, clouée, sur la porte de ma cellule. Le sous-officier qu'on avait désigné comme avocat a très bien plaidé. Mon âge (cinquante-et-un ans), ma situation d'engagé volontaire pour la durée de la guerre, mes cheveux blancs (ils m'ont beaucoup servi, mes cheveux blancs!), ma médaille militaire récemment obtenue... Bref, à l'entendre, j'avais presque droit — moralement — au respect du petit joufflu qui n'avait jamais vu le feu. Mon avocat a enveloppé tout cela très gentiment, très poliment, ça va sans dire...

Ç'a été généralement très apprécié, sauf, tu le devines, du jeune sous-lieutenant. Celui-là, mon vieux, il aurait voulu me voir fusiller!

Mais tu me fais bavarder, sans me dire toi-même ce que tu fais ici. Tu vas me raconter cela. En attendant, allons à l'*Escargot d'or.* C'est le *Maxim's* de l'endroit. Tout en marchant, vas-y de ton histoire ».

J'expliquai alors à Ternier comment, à peine désigné pour devenir observateur d'avion, j'avais dû jouer aux armées, en dépit de mes protestations, le rôle du Médecin malgré lui. Il en rit aux larmes.

Sur ces entrefaites, nous entrâmes à l'*Escargot d'or.*

Il n'était pas encore sept heures du soir. Nous choisîmes une petite table, à l'écart, et retînmes nos places. Dans une salle à manger voisine, beaucoup plus spacieuse, une table était dressée, avec une vingtaine de couverts. Ternier, tout en bavardant, saisit quelques assiettes, et se mit à jongler, ajoutant sans cesse quelque nouvel ustensile à cette cascade d'objets.

Le maître d'hôtel avait, de loin, assisté à la scène. Il se précipita, suivi de deux garçons, pour faire cesser ce scandale. Pourtant, voyant que rien ne tombait, tous trois s'arrêtèrent dans leur élan et admirèrent ce *numéro* improvisé, comme je l'admirais moi-même.

Or, Ternier, tout en jonglant, bavardait. Il était terriblement bavard.

— C'est difficile, vois-tu, me disait-il, de manier ainsi des objets de forme et de densité très différentes.

Et, de fait, les fourchettes, cuillères, assiettes, couteaux, décrivaient dans les airs des courbes audacieuses.

Tout à coup l'artiste, faisant volte-face, abandonna ses accessoires, qui s'écroulèrent sur la table avec un fracas assourdissant. Me prenant par le bras, il s'écria, de l'air le plus naturel du monde :

— Et maintenant, si nous allions prendre l'apéritif?

. . . .

Naturellement il fallut payer la casse. Ternier avait toujours, en pareil cas, le geste large. L'histoire se termina donc au mieux.

Après le dîner, qui fut très gai, Ternier dut venir avec moi à la Compagnie de dépôt, à Saint-Martin du Cher. A peine arrivé dans la salle de consultation, où je lui fis dresser un lit, il commença de s'ébrouer et de se livrer à mille gamineries. J'eus beau le supplier de se taire, — car le capitaine Lacaille habitait à l'étage au-dessus, — rien n'y fit. Il s'empara d'un verre de lampe, poussa de terribles rugissements dans cet instrument, et imita le travail d'un dompteur dans une ménagerie. Comme je l'avais, hélas! prévu, le capitaine se mit de son côté à rugir. Les éclats de sa colère se mêlaient au bruit de la ménagerie.

Enfin, je l'entendis descendre l'escalier en hurlant des menaces.

J'allai au-devant de lui, dans le vestibule, et, pendant qu'il continuait de vociférer, j'eus une inspiration subite : je mis un doigt devant mes lèvres, d'un air mystérieux. Interloqué, il beugla pourtant :

— Eh bien, tonnerre de Dieu, m'expliquerez-vous ce que signifie ce tapage?

Je me permis alors, avec une respectueuse familiarité, de l'entraîner dans le couloir, assez loin de la porte de la salle et de lui dire à l'oreille :

— N'intervenez pas, mon Capitaine. J'ai là, dans mon infirmerie un artilleur fou que l'on vient de me confier. Si on le contrariait, il pourrait être dangereux. Je me charge de le calmer. J'ai l'habitude. Demain, je l'emmènerai à l'Hôpital...

Lacaille ne brillait point par le courage. Ses longues moustaches de bellâtre se mirent à trembler. Il remonta chez lui sans tarder, complètement ridicule, en caleçon et dolman, ses cheveux dessinant deux cornes et ses moustaches des algues pendantes. Arrivé au milieu de l'étage, il consentit à me recommander la prudence, et ajouta :

— Si le fou continue de gueuler, appelez des hommes de garde, faites-le ficeler comme un saucisson et jeter aux locaux disciplinaires.

Dès la première heure, le lendemain, Ternier se disposait à regagner Bourges où il devait prendre le train, lorsqu'il me demanda d'un air innocent à faire quelques achats indispensables dans l'unique épicerie de Saint-Martin. Nous y allâmes. L'épicière était une brave berrichonne, un peu simple d'esprit. Ternier sembla aussitôt repris par le démon de la mystification. Apercevant sur le plus haut rayon de la boutique une rangée de pots de chambre bien alignés, il se frotta les mains d'un air satisfait et dit poliment :

— Madame, je vois que vous avez là des pissepots. Je désirerais en acheter un.

La crédule commerçante ne fit même pas réflexion que c'était là un objet dont les militaires n'ont guère coutume

de s'encombrer. Les désirs d'un client lui paraissaient sacrés. S'emparant d'un long marchepied, elle se mit à en gravir péniblement les échelons. Atteignant enfin le rayon, elle saisit un vase, le tendit à Ternier, toujours grave et digne. Celui-ci, prenant l'anse dans sa main gauche, fit discrètement observer :

— S'il vous plaît, Madame. Je ne suis point gaucher. Je voudrais donc un pot *qui ait l'anse à droite.*

— Bien répliqua la vieille. Et elle en choisit soigneusement un autre, qu'elle tint elle-même un bon moment dans sa main droite, puis le passa à Ternier qui le reprit dans sa main gauche.

Enfin, à l'instant où, dans cette âme candide, naissait confusément la notion que les pissepots n'ont ni droite ni gauche, Ternier, avisant dans un casier, à quelque distance de l'échelle, un petit paquet de pétards pour les gosses, y mit tranquillement le feu.

Une explosion soudaine fit trembler l'épicerie, tandis qu'une épaisse fumée nous aveuglait et nous prenait à la gorge.

La pauvre Berrichonne tomba plutôt qu'elle ne descendit de son échelle, à demi folle de terreur et d'ahurissement. A travers la fumée, elle distingua Ternier, souriant et calme, qui lui demanda :

— Madame, je vous prie, avez-vous des oranges? J'en voudrais une douzaine...

La marchande, rendue stupide par tant d'événements inattendus, n'eut pas la moindre réaction. Elle compta douze oranges et les présenta, comme une somnambule, à son étrange client. Celui-ci se mit alors à jongler. Les fruits d'or, avec une vitesse étonnante, décrivaient dans l'air enfumé de l'épicerie une sorte de roue dont la vieille femme suivait, des yeux et de la tête, la vertigineuse rotation.

Et Ternier, tout en jonglant, parlait. Il disait :

— L'une de ces oranges est pourrie. Je le sens au passage. Quand elle viendra, je l'écarterai du lot.

Et soudain, comme il l'avait annoncé, une des sphères se détacha de la constellation mouvante, et — sifflant

à l'oreille de la marchande — vint s'écraser sur les tiroirs, éclaboussant coiffe et corsage. La Berrichonne hurla d'effroi et de colère.

Ternier eut beau lui demander, avec un sourire engageant :

— Auriez-vous par hasard, Madame, des petits fours secs?

La mesure était comble. La vieille ne voulut même pas accepter l'argent que lui offrait le diabolique personnage.

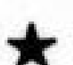
— Non!... suppliait-elle. Allez-vous-en!... Allez-vous-en!...

Et elle se signait en marmonnant des prières...

Ternier s'en fut, très digne, non sans avoir déposé sur le comptoir, car il était scrupuleux, une somme très supérieure aux dégâts qu'il avait pu commettre.

Naturellement, le poste de garde, alerté par l'explosion, parcourait les rues fiévreusement. Je rassurai le sergent. Et mon mensonge de la nuit nous sauva. J'avais parlé au capitaine, la veille, d'un artilleur fou. Eh bien, il venait encore de faire des siennes. Mais il n'y avait rien de grave. J'emmenais sur-le-champ cet homme à Bourges. Tout irait bien : je m'en portais garant.

C'est égal... j'avais eu chaud!



Je ne revis jamais Ternier depuis ce jour-là. Que devint-il? J'appris, beaucoup plus tard, que ses incartades répétées lui avaient valu, en janvier 1915, un passage dans l'infanterie, par mesure disciplinaire. Il s'y distingua par une témérité folle et burlesque. Il fut souvent cité, souvent puni. Il fit rire plus d'une fois tout un secteur au détriment de l'ennemi, à qui, désormais, il réserva ses meilleures « blagues ». Ces blagues, je ne les ai connues que par ouï-dire, et c'est pourquoi je ne m'étendrai pas à leur sujet.

Si un héros se connaît au nombre des adversaires qu'il massacre, Ternier ne fut peut-être pas un héros.

Mais si c'est modestement servir son pays que d'ahurir, en secteur calme, les « gens d'en face » par des mys-

tifications incessantes, au mépris de sa propre vie, je réclame pour Ternier une petite place dans la mémoire des guerriers.

Il fut à plusieurs reprises chargé, avec cinq ou six autres gaillards, de quelques *coups de mains* qui réussirent au delà de toute espérance. Sa dernière citation parle de sa « bonne humeur » et de son « entrain ».

. . . .

Un jour, à l'aube, on retrouva Ternier criblé de balles, accroché aux barbelés comme un pantin cassé. Il avait été tué presque à bout portant, alors qu'il tentait de faire une dernière « blague »...

Tant il est vrai que, dans toute son existence, ce pauvre garçon n'avait jamais rien pu prendre au sérieux.

Rien.

Pas même la guerre...

ALAIN SIRWY.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Rolland de Renéville : *L'Expérience poétique,* Gallimard. — Arthur Rimbaud : *Ebauches* recueillies par Marguerite Yerta-Méléra, Mercure de France. — Ernest Tisserand : *Un week-end au cabanon* ou *L'enlèvement du Poète Louis de Gonzague Frick,* Denoël.

Le livre de M. Roland de Renéville **L'Expérience poétique,** est fort méritoire et fort instructif. Il nous apporte sur la poésie moderne ou plutôt sur certaines prétentions de certains poètes modernes une étude fort nourrie et clairement conduite. Il noue fortement, en une gerbe, les tendances de même nature qui se rencontrent chez Baudelaire, chez Rimbaud, chez Lautréamond, chez Gérard de Nerval, chez quelques romantiques français et allemands et aussi chez nos surréalistes d'aujourd'hui. Il s'agit essentiellement d'une manière d'entendre la poésie où elle devient métaphysique intuitive et inspirée, révélation de nature religieuse sur l'Univers, message supérieur sur le mystère du monde, voire délire prophétique. Cette façon d'entendre la poésie met en jeu certaines opérations de l'âme; l'étudier, c'est élucider le contenu d'un message et c'est essayer de saisir l'esprit humain dans une de ses fonctions les plus curieuses et les plus mystérieuses. M. Roland de Renéville nous cite un bon nombre de textes pertinents de Novalis, de Baudelaire, de Rimbaud, de Hugo, des surréalistes et aussi des mystiques qui ont été simplement mystiques sans se soucier d'être expressément poètes. Car il va sans dire que M. Roland de Renéville est conduit à rapprocher certaines attitudes capitales des poètes et certaines attitudes capitales des mystiques. Ainsi comprise, la poésie tend même à devenir une province du mysticisme. Dans l'un et l'autre cas, que l'on parle de

Dieu ou de Conscience Universelle ou d'Ame du Monde, voire d'élan de la vie cosmique ou même d'Inconscient Universel, il s'agit de certains états privilégiés et irrationnels où s'opère une mise en contact directe, immédiate et infaillible entre une âme individuelle et la source mystérieuse de vie universelle. Je me souviens d'avoir défini certain jour le lyrisme « un frémissement d'Univers dans une âme individuelle ». Cette définition du lyrisme me revint à l'esprit lorsque je lus le livre de M. de Renéville.

M. de Renéville a eu raison de regarder avec attention certains textes de Hugo où s'identifie le Poète et le Voyant; il a eu raison de montrer comment la poésie ainsi entendue rejoint certaines conceptions des anciens Grecs où le Poète est prêtre, où son *Délire* créateur est d'ordre religieux, où sa conscience est bouleversée par un souffle authentiquement divin. Il aurait gagné à ne pas omettre totalement de cet examen la poésie française du XVIe siècle et en particulier celle de Ronsard qui se mit avec tant de zèle à l'école des Grecs. Il aurait vu que la conception du poète-mage, du poète-prophète, du poète-prêtre, du poète-voyant par laquelle un Victor Hugo précède certaine poésie moderne et rejoint la grande poésie grecque inspirée, c'est en grande partie à Ronsard même qu'il la doit. Et du coup, c'était mettre dans notre poésie classique et lyrique un aspect que l'on a trop coutume d'oublier. Que M. de Renéville lise la *Grande Ode pindarique à Michel de l'Hospital,* il verra que Ronsard évoquant avec enthousiasme les premiers poètes grecs affirme que les Muses

Les promouvaient prêtres sacrés
De leurs plus orgieux mystères.

Il verra Ronsard prétendre que le poète et le prêtre, c'est tout un et peindre l'état lyrique comme « une sainte fureur » où l'âme en délire tout entière envahie par Apollon est mordue « des poignants aiguillons de sa Divinité ». Alors le poète est dans l'état d'égarement divin de la Pythie elle-même. Voyez-le définir le poète subjugué par ce don divin au sens plénier du mot :

Quand l'homme en est touché il devient un Prophète,

Il prédit toute chose avant qu'elle soit faite,
Il connaît la Nature et les secrets des dieux!

Du coup, le poète devient un révélateur des « mystères sacrés ». Et Ronsard affirme que cette révélation se fait en paroles ténébreuses et allégoriques. Dans l'*Hymne de l'Eternité,* il s'écrie :

Je veux, plein de fureur, suivant les pas d'Orphée,
Rechercher les secrets de nature et des cieux.

Il s'agit donc d'une connaissance qui plonge aux profondeurs de l'Univers et s'obtient par les voies de l'égarement et de la fureur.

M. de Renéville connaît poètes et métaphysiciens allemands, — cette connaissance est indispensable pour son sujet; j'ai été étonné que nulle part il ne fasse allusion à l'*Origine de la Tragédie,* un des livres dont certaines pages sont merveilleuses comme prospection de l'état lyrique. Il aurait vu dans ce livre comment Nietzsche exprime cette ivresse lyrique où s'accomplit « l'anéantissement de l'individu et sa dissolution libératrice par un sentiment d'identification mystique ». Principe d'individuation brisé, communion avec « l'Un-Primordial », comme si le voile de Maïa s'était déchiré. Le poète lyrique connaît alors une « identification absolue de lui- même avec l'âme du monde ». Nietzsche ajoute : « Le poète lyrique pénètre jusqu'au fond de toutes choses ». Pourquoi? Parce que le poète lyrique dans l'état vraiment lyrique n'a plus de moi personnel, puisque son moi s'est identifié avec « l'unique moi existant véritablement et éternellement au fond de toutes choses ».

Parler des correspondances baudelairiennes, c'est s'obliger à jeter un regard sur l'œuvre de Swedenborg, M. de Renéville aurait pu aller plus loin dans cette voie.

Je vois M. de Renéville mettre en jeu les formes de la conscience primitive, attacher grande attention à la *Kabbale* ...Peut-être y avait-il encore d'autres investigations à faire pour rattacher le principe des *Correspondances,* base d'une certaine poésie moderne, aux tentatives de connaissance par voie analogique et mystique qui ont fleuri dès la plus haute antiquité, parmi les civilisations les plus diverses,

et qui ont nourri en tout temps une puissante tradition en partie visible, en partie occulte. « Toute chose est signifiée par toute chose » disait Synésius. Et il appelait *savant* celui qui pouvait pénétrer cet ordre de significations. Qu'est-ce que c'était qu'expliquer pour un homme du moyen âge, s'est demandé un philosophe compétent : « Déchiffrer ce vaste grimoire qu'est le monde, où chaque objet est une figure, où chaque événement est monitoire, où chaque chose n'a qu'une valeur de symbole, en cela consiste la tâche du savant. » Substituez au mot « *savant* » le mot *poète* et la phrase vaudrait pour certains poètes modernes. La nouveauté de la poésie la plus moderne est faite en partie de choses bien anciennes!

Ça et là, on voudrait que M. Roland de Renéville prît une attitude plus résolument critique. Certains poètes modernes ont telle ou telle prétention, c'est bien. Mais ne faudrait-il pas parfois se demander si leurs réalisations sont bien conformes à leurs prétentions. Les surréalistes prétendent laisser parler l'Inconscient et lui arracher ses révélations, ses prodigieux secrets. Voire? Il m'apparaît que la dictée automatique en règle générale est un exercice relâché qui enregistre un défilé superficiel d'images sans mettre vraiment en jeu les profondeurs de l'Inconscient au moyen de cette technique molle et passive. La dissociation de l'Inconscient et du concienst est une tentative périlleuse, presque mortelle, qui ne va pas sans un véritable vertige d'abîme et un déchirement dramatique de tout l'être. Pour ce qu'ils veulent obtenir, les surréalistes mettent-ils un prix suffisant? Le monde où nous vivons ne livre pas ce qu'il cache à aussi bon compte.

Je ne veux même pas effleurer l'essentiel du livre. M. Roland de Renéville a-t-il vraiment saisi le fait poétique d'une manière décisive? Le fait poétique serait-il compatible avec des attitudes philosophiques toutes différentes de celles qu'a fixées M. de Renéville? Il y a certaines rencontres entre le fait mystique et le fait poésie, y a-t-il identité? Existerait-il même d'authentiques impressions de poésie tout à fait en dehors des cadres dessinés par M. de Renéville? La coïncidence entre l'impression poétique et certaines attitudes phi-

losophiques définies par M. de Renéville est-elle un fait accidentel, lié aux particularités de telle ou telle époque, ou un fait permanent et universel? Peut-on sentir poétiquement sans mettre en jeu aucune attitude philosophique, aucune conception du monde et même sans posséder aucune aptitude mystique? Quelques-unes des questions parmi des centaines d'autres qu'on peut se poser après avoir lu ce livre fort utile sur un passionnant problème!

§

Il faut louer Mme Marguerite Yerta-Méléra d'avoir publié **Ebauches** de Rimbaud. Cet ouvrage en réalité contient des ébauches proprement dites, des lettres de Rimbaud et notamment la fameuse Lettre du Voyant, une correspondance entre Isabelle Rimbaud et Patern Berrichon et enfin des matériaux sur *Rimbaud en Orient.*

Ces ébauches, d'Arthur Rimbaud, nous dit Mme Yerta-Méléra avaient été pieusement recherchées, étudiées, classées, annotées par Paterne Berrichon, qui, avec Jacques Rivière, établit l'ordre du volume à présenter aux admirateurs du poète de *Bateau Ivre.* Une mauvaise volonté flagrante dans le ciel et chez les hommes — la guerre, les caprices d'éditeur, un long procès, la crise amère — a depuis plus de vingt ans retardé la publication de ce volume et n'a pu être vaincue que par la force fidèle et sereine du *Mercure de France.*

M. Marcel Coulon s'est appliqué à comparer les premiers jets de Rimbaud à ses textes définitifs. Le présent livre qui met en regard la version première et la version retouchée rend facile ce travail de comparaison pour bon nombre de fragments de *Une Saison en Enfer.* Des études érudites sur Rimbaud nous ont montré en lui l'excellent élève, triomphateur de l'exercice scolaire dénommé « vers latins » et précocement rompu par un entraînement assidu à la virtuosité du vers français. A l'aide de cet ouvrage il vous devient fort facile de constater avec quel art Rimbaud retouchait un texte pour obtenir la plénitude d'effet. Ce maître de la spontanéité géniale est aussi un maître non moins génial de l'intelligente mise au point. Il excelle à concentrer, à intensifier, de manière à obtenir des comprimés doués de force explo-

sive. Faites vous-même la comparaison entre le texte de la page 26 et le texte remanié de la page 27 et vous serez édifié. Rimbaud possédait à la fois les dons de l'illuminé et ceux de l'artiste de grande classe qui excelle dans l'art de la mise au point infaillible, de la retouche sûre d'elle-même qui transforme un texte tout en lui laissant l'allure de la spontanéité vibrante. A la page 44, je relève ce fragment :

Ah! mon Dieu! Mon Dieu. J'ai peur, pitié. Ah, j'ai soif. O mon enfance, mon village, les prés, le lac sur la grève, les clairs de lune quand le clocher sonnait douze.

Et voici transformé le même fragment :

Pitié! Seigneur, j'ai peur. J'ai soif, si soif! Oh l'enfance, l'herbe, la pluie, le lac sur les pierres, le clair de lune quand le clocher sonnait douze...

La retouche est de mince apparence, mais que l'accent est intensifié!

La correspondance entre Paterne Barichon et Isabelle Rimbaud ne manque pas d'intérêt. Aussi bien, Mme Yerta-Méléra nous dit de ces Lettres : « Leur publication aidera, nous l'espérons, à placer, dans les Lettres, cette sœur frémissante auprès de ces autres sœurs qui sont Jacqueline Pascal, Eugénie Guérin, Henriette Renan. »

§

M. Ernest Tisserand consacre une brochure **Un Week-End au Cabanon** à l'aventure singulière dernièrement subie par le poète Louis de Gonzague Frick. Il souffrait d'aérophagie. Il se rendit à la consultation d'un hôpital parisien et ses douleurs d'estomac lui valurent d'être dirigé sur un hospice de fous et enfermé au cabanon. Et cela parce qu'il avait été soupçonné, on ne sait pourquoi, de paralysie générale! Cinq journées dont vous pouvez soupçonner les joies! Et les prises de sang et les analyses avant la libération. M. Tisserand épilogue sur cette cocasse histoire qui ne lui paraît pas aussi plaisante qu'on pourrait le croire à première vue.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Alliette Audra : *Voix dans le Renouveau,* Corréa. — Alain Messiaen : *Orages,* « Editions Corymbe ». — Marcello-Fabri : *Les Chers Esclavages,* « Editions de la Cité Nouvelle ». — Marcel Diamant-Berger : *Tziganes,* « la Caravelle ». — Germaine Emmanuel-Delbousquet : *Pochades Basques et Espagnoles,* « les Editions d'Aquitaine ». — Raymond Cortat : *Le Chant des Cimes,* « Editions de la Revue des Poètes ». — Yvonne Gautier : *L'Amphore Ardente,* A. Messein. — Henry Buisson : *Prismes,* Impr. S. Chaudun, Saint-Etienne. — *Mosaïques,* s. n. d'éditeur.

Voix dans le Renouveau, je ne sais quels souffles printaniers transportent le poète Alliette Audra, attentive aux parfums des jardins comme à l'aspect des contrées de féerie et aux prestiges multiples de l'art, et aux tumultes pittoresques des forêts bigarrées. Qu'elle songe à *la Mort de Keats* ou fasse, à Rarogne, une pieuse *Visite à la Tombe de Rilke,* elle apparaît simple, naturelle, toute spontanée et d'un art si pur et si sûr que des non avertis le croiraient inexistant. Est-il cependant à la portée de n'importe qui, malgré, à mon avis, une certaine maladresse dans l'emploi trop répété de rejets brusqués de mesure analogue, d'écrire un morceau tel que celui-ci :

Nous t'apportons ce que le monde en nous dépose
de plus matinal aujourd'hui. Sur la colline
que tu avais choisie et où tu reposes
ayant chanté, veuille recevoir dans la fine
brise notre silence offert comme une fleur
d'été! Nous ne savons que te dire, Poète,
sinon nos cœurs de femmes prompts à la douleur
d'autrui. Ce n'est guère là un bouquet de fête
pour toi : mais tu as su avant de t'apaiser
sous cette croix beaucoup des peines de la vie,
et ne t'étonneras point, si au frais baiser
que nous t'adressons sur la colline gravie
en ta mémoire, se mêlent des souvenirs
où tu n'es pas. Nos âmes se font des poèmes
à force de songer que tu vas revenir
peut-être, et ramenant avec toi ceux-là mêmes
de nos rêves... Pardon. Vois nos genoux pliés
sur le sol. Accueille le vert changeant du fleuve
et permets que nous abandonnions ce laurier
que la plus jeune de nous trouva, branche neuve
comme elle, au lieu où jadis tu posas tes pieds.

J'ai tenu à citer le poème entier parce que c'est peu à peu, et par une magie secrète, que l'on sent monter en soi l'effluve de l'émotion, tant l'expression en est discrète et contenue, tant la préoccupation immémoriale de « célébrer », de « chanter » fût-ce « l'absence du poète », se dissimule avec le soin de ne rien donner de soi qui soit extérieur au sentiment éprouvé, tout intime et comme religieux. Il n'y a rien, dans ces vingt vers, qui accroche le regard ou soit mis à titre d'ornement, rien qui se puisse énoncer, découvrir, produire comme de soi-même avec plus de nécessaire concision. C'est une émanation de ce « silence offert comme une fleur d'été... » Ce très beau, très original poème n'est pas unique dans ce recueil. Je ne puis que signaler, en passant, la justesse d'images qui n'ont jamais été dites et ne semblent pas inventées, tant elles sont vraies dans leur nouveauté qu'on croirait éternelle. Celles de ce petit poème sans titre :

Nous habitons le bleu du lac, et vous celui
du ciel, et tous les deux se touchent
comme les lèvres de la bouche
tant l'azur et l'eau se ressemblent aujourd'hui.

Entendez-vous flotter les cygnes au long cou
majestueux, qui vont plus lents
que le plus vrai soupir? Nous voudrions beaucoup
qu'un de vos anges au vol blanc

descende, le sentir passer et qu'il nous frôle
de votre part. Et d'un côté
nous toucherions alors ce monde; l'autre épaule
aurait rejoint l'éternité.

Concluons avec le préfacier de ce volume, c'est notre cher Francis Jammes, qui analyse à merveille le charme de tels vers : « Tant de décence dans le timbre, de sûreté dans la courbe, de précision dans le terme, de souplesse dans l'enjambement du ruisseau, de subtilité dans la rime, ...ce dédain de laisser soupçonner la virtuosité ne peut être accessible qu'à ceux qui sont les pairs d'Alliette Audra. » Je ne proteste, dans ce jugement, que contre un détail que je n'ai pas reproduit : Jammes appelle « plutôt pauvre » la rime d'Alliette Audra. Non. Elle est choisie, au contraire, avec infiniment de tact et

de délicatesse; oublions cette infatuation parnassienne de la rime qui n'est riche qu'avec la consonne d'appui; le rôle et l'importance de la rime sont bien autres que ceux-là. Humble, discrète, selon le cas où elle s'adapte, ou triomphale et éclatante, cela dépend de la volonté et de la sensibilité du poète, qui l'approprie à ses besoins, — et c'est alors qu'elle peut être dite riche. Alliette Audra ne s'y trompe pas, et c'est de quoi je la loue.

Alain Messiaen nous présente comme des poèmes *romantiques* les poèmes de son recueil **Orages.** Une épigraphe prise au *Livre de Lazare* de Henri Heine précise ce qu'il entend par là : « peut-être suis-je mort déjà depuis longtemps; et ce sont seulement des fantômes peut-être toutes ces nocturnes chimères dont le tumulte bigarré remplit ma tête... » Il est de fait que le poète ne tente rien pour dissiper ces chimères, il se plaît bien plutôt à les entretenir. Ainsi, et c'est par là qu'il est romantique, s'apparaît-il à lui-même comme hanté, comme fantastique, comme dominé par une fatalité malévole. Il se joue, à soi-même, et sans qu'il s'en doute peut-être, un rôle, il adopte un maintien. Est-il sincère? j'en suis persuadé, ou plutôt il se donne à soi-même, et à quelques autres, l'illusion de la sincérité, tant il est bien pénétré de son rôle, et il ne se doute plus qu'il joue un rôle. Je ne prétends certes pas que le rôle qu'il se donne soit en contradiction avec la sincérité intime de son âme, mais il s'extériorise, la propose à admirer, ou au besoin à abominer, par des signes extérieurs qui contredisent sa recherche constante d'humilité et de contrition. Le plus élémentaire des désirs le tourmente, croirait-on, avec l'âpre tourment d'une continuelle tentation. Au lieu de s'efforcer de l'arracher de son cœur, il l'envenime en la racontant. J'apprécie plus que ce tumulte de parade, même si elle lui est essentielle et se justifie, quelques pièces du recueil, qui, plus calmes, d'un ton modéré, résument une expérience réaliste de la vie quotidienne. Comment admettre, même alors, que, gêné par la mesure de ses vers, Alain Messiaen consente à des apocopes aussi peu vraisemblables que celle-ci (parlant des « cartouches de l'invention », « pendues sous mon ventr' dans une gibecière... » ou dise d'une porte qu'elle « présente sa sonnett' comm' un' main amicale ». Ce

sont là d'inadmissibles artifices d'écriture qui ne répondent à aucune prononciation soit courante, soit triviale. On rencontre des termes pris dans une acception singulière :

Ah! ma fleur, ma robe chérie
Aux bras longs de compassion
Gracieusement sur ma folie
S'appliquent comme une *miction*

Où la forme de ton visage,
Ton nez clair...

Je m'arrête et rêve en vain au sens de cette phrase. Alain Messiaen se joue de ses dons indiscutables de poète; il n'aurait besoin que de les soumettre au contrôle d'une très sévère discipline.

Les Chers Esclavages pour Marcello-Fabri, c'est *notre art, notre amour, notre terre, notre foi, notre mort.* L'auteur, qui analyse avec foi son art, vise à créer de la grandeur, et dédaigne les éléments ou trop précieux, ou trop particuliers, qui font de l'art un plaisir uniquement de raffinés ou qui, d'eux-mêmes, se défleurissent fatalement. Prend-il garde que lui-même est mû par une singulière passion du néologisme et surtout par cet étrange goût de relier entre eux au moyen de traits d'union successifs les termes d'une locution qu'il ne veut pas qu'on sépare parce que le sens n'en est complet que grâce à leur rapprochement? Que gagne-t-on à écrire, par exemple : « Sous les riches alcools-de-nos-incohérences »? Mais passons sur ces vétilles. Je cherche en vain dans les poèmes de Marcello-Fabri une fermeté de structure, une décision dans l'élan et la conduite de l'ensemble, qui établissent avec une suffisante netteté les desseins de sa pensée. J'y rencontre des boursouflures qui ne sont pas de la force, des velléités de noblesse qui sont des défaillances. Certes, oui, parfois un beau départ, un passage de netteté, mais le défaut est presque partout de vouloir dire trop de choses, ou, du moins, de les dire en trop de mots, et d'ignorer tout de cet art suprême qui fut celui de Racine, et aussi, à des degrés différents, celui de Ronsard, de Victor Hugo, l'art des sacrifices, même des abandons de thèmes séduisants, quitte, au surplus, à en utiliser les réserves dans des occasions plus propices. Il ne faut pas trop

vouloir dire en une seule fois, quand on veut parler haut et ferme.

Une suite d'amusants croquis, **Tziganes,** par Marcel Diamant-Berger, évoque avec art la hantise et le pittoresque de la *puzta* hongroise. Petits poèmes de lumière et de couleurs, les **Pochades basques et espagnoles** par Germaine Emmanuel-Delbousquet sont emplies de charme et de grâce aérée. J'aurais mauvaise grâce à ne pas distinguer parmi ces menus divertissements d'un poète très expert les paysages de Bayonne, de Hendaye, de Guéthary, et « l'ineffable lumière » du printemps qui naît sur « les jardins mouillés de pluie ».

Raymond Cortat chante **le Chant des Cimes** avec plus de virtuosité d'artiste selon la tradition que d'émotion apparente; les vers sont bons; les poèmes, bien construits, se lisent avec plaisir. Il en est de même de ceux qui composent l'**Amphore Ardente** où Yvonne Gautier a mis toute son âme d'artiste et la délicatesse de son goût de femme.

Prismes par Henry Buisson, poèmes de lettré qui sait bien la versification, et en applique les règles et les exigences les plus difficiles avec goût et discernement. Et voici une « anthologie poétique », qui sous le titre **Mosaïques** groupe les premiers essais de jeunes gens, nés de 1911 à 1921, autour, je pense, du mieux doué d'entre eux... Tous méritent, à des degrés divers, des encouragements; quelle destinée de poète est réservée à MM. Yves Attali, Jacques Auber, Pierre Beaucornu, Lucien Boniface, Marcel Cadon, Franck Mignon, Philippe Simonet, François Stauffelbach, Jean Vidal et Roger Vrégny? Un avenir prochain nous l'apprendra sans doute.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Maurice Magre : *Le trésor des Albigeois*, Fasquelle. — Marie Maindron : *Monsieur de Puymontel*, Plon. — Théophile Briant : *Les amazones de la Chouanerie*, Sorlot. — Marcelle Tinayre : *Gérard et Delphine, II. Le rendez-vous du soir*, Flammarion. — André Billy : *Nathalie ou les enfants de la Terre*, Flammarion.

Une légende méridionale, qui est, peut-être, une tradition, veut que le Graal, c'est-à-dire la coupe ou le flacon contenant le sang du Christ, ait été caché, quelque part, dans le pays toulousain. Sur cette donnée, M. Maurice Magre, qui a déjà

évoqué, comme on sait, le drame des Cathares, a composé une sorte de « geste » ou d'épopée, d'inspiration occultiste : **Le Trésor des Albigeois.** Son héros, un certain Michel de Bramevaque, qui vit au XVIe siècle, en plein déchirement des guerres fratricides, part à la découverte de la précieuse relique, qui doit sauver les hommes en les réconciliant, accompagné du menuisier Tornebut, à la façon dont le chevalier de la Manche s'en va à l'aventure avec Sancho Pança, dans l'œuvre célèbre de Cervantès. Chemin faisant, il se trouve exposé à maintes rencontres édifiantes, pittoresques et même parfois burlesques, traverse toute sorte d'épreuves d'une signification symbolique, et, en définitive, s'aperçoit que le Graal est à la fois partout et nulle part. C'est en nous qu'il réside, quand la Vérité nous a illuminés, ou quand nous avons compris le sens divin des choses... Que le mystère de l'Esprit soit accessible à tous, il convenait au poète, à l'écrivain pénétré du sens de l'invisible qu'est M. Maurice Magre, de nous le rappeler, non sans reconnaître, cependant, quelque libre ou libéré qu'il soit, que la religion est encore le moyen le plus sûr qui ait été donné aux hommes de l'approcher... Mais on trouve des péripéties, ou plutôt des scènes bien curieuses dans *Le trésor des Albigeois,* où les oiseaux et les arbres parlent et où il m'a semblé reconnaître au passage ces initiés secrets qu'on appelle les Rose-Croix. M. Magre a insisté sur le pouvoir de la prière, et il a montré qu'il ne laissait pas de croire à la possibilité d'évoquer les morts. Chose étrange, et qu'on trouva sympathique, il y a un demi-sceptique, chez ce croyant, une intelligence douée de sens critique, à tout le moins, dans cette âme toute frémissante d'intuition. Si haut que l'emportent ses spéculations, M. Magre sait, à point nommé, revenir sur la terre. Ce n'est pas pour rien que j'ai cité don Quichotte et son fidèle écuyer, à propos des principaux protagonistes du *Trésor des Albigeois.*

Si le nouveau roman de Mme Marie Maindron mérite le titre de roman historique, ce ne saurait être pour l'éminence des personnages qu'il met en scène, mais pour le caractère des mœurs qu'il reconstitue, de l'atmosphère qu'il recrée. Ce roman, **Monsieur de Puymontel,** se passe au XVIe siècle, comme le récit de M. Magre au temps des guerres entre pa-

pistes et huguenots; mais l'on ne fait qu'y entrevoir, à l'arrière-plan, le Béarnais, le futur Henri IV; et c'est à peine s'il y est fait une courte allusion à Catherine de Médicis et à Henri III. Riche en péripéties, il conte l'histoire d'un gentilhomme, ruiné par une famille ennemie ou rivale, mais qui, par un concours imprévu de circonstances, se trouve venir en aide au représentant de celle-ci, et en épouser l'héritière. Pour intéressante qu'elle soit, cependant et fort habilement nouée et dénouée, l'intrigue ne sert, ici, que de prétexte à une vive et fidèle évocation d'une des époques les plus brutales de notre histoire, en dépit de son raffinement chevaleresque. Comme l'auteur de *La Chronique du règne de Charles IX*, comme son cousin feu Maurice Maindron, Mme Marie Maindron a le souci du détail vrai, expressif, et il n'est rien qu'on puisse reprendre à sa peinture. Rien; sauf le langage qui, par son discret archaïsme, s'apparente plus, il me semble, au parler du XVII[e] siècle qu'à celui du XVI[e]. Aussi bien, est-ce un cavalier du temps de Louis XIII, et non un gentilhomme du temps des derniers Valois que reproduit singulièrement la figurine qui illustre la couverture de son livre... Mais il s'agit là d'un détail, d'autant moins important que la narrratrice écrit d'une excellente plume, aussi élégante qu'alerte.

Il faut applaudir à l'entreprise de M. Théophile Briant d'illustrer cette vérité que la Chouannerie ne doit pas être confondue avec les guerres de Vendée, et qu'elle a été un soulèvement racial. Son récit *Les Amazones de la Chouannerie,* qui déterminera, peut-être, un historien à écrire la véritable histoire de ce mouvement insurrectionnel, selon le vœu de Barbey d'Aurevilly, n'a qu'un tort, à mes yeux, c'est de manquer d'unité de style. Le début en est traité avec beaucoup de vivacité et d'éclat, de façon romanesque, en effet, mais il tourne, par la suite, à une relation pure et simple, ou à un sec exposé des faits... C'est dommage. M. Briant, qui a des qualités de conteur, et même de poète, est sans doute encore inexpérimenté.

On n'a pas oublié, sans doute, le roman intitulé *La porte rouge,* où Mme Marcelle Tinayre nous contait l'histoire des amours passionnées et de la séparation brutale de deux jeunes

gens, « Gérard et Delphine » à la veille et au début de la Révolution française. Dans **Le Rendez-vous du soir,** qui fait suite à ce roman, nous retrouvons Delphine de Varigné auprès de son vieux mari agonisant, en Angleterre où elle a dû se réfugier. Un jeune Breton, de la famille qui lui a offert un asile, s'est épris d'elle, mais le devoir commandera à cet émigré d'aller combattre en Bretagne, avec les Chouans, sous un chef surnommé Perceforêt, et qui n'est autre, on l'a deviné, que Gérard de Sevestre, c'est-à-dire l'ancien amant de Delphine. Celle-ci s'exilera aux Etats-Unis, y deviendra fermière, et ne rentrera en France que sous Napoléon. Elle ne s'adaptera pas à la nouvelle société créée de toutes pièces par l'Empreur, mais reconquerra Gérard avec qui elle finira ses jours à la campagne. Ainsi se trouve justifié le titre que Mme Tinayre a choisi de donner à ce récit mélancolique. Je dis à ce récit, car il s'agit moins d'un roman dont on peut suivre le fil de l'intrigue à travers maintes péripéties, que d'une suite de tableaux, à dessein épars. Un monde a été défait, il est vrai; les fragments en sont dispersés, et c'est à l'âme qui les rassemble par le souvenir qu'ils doivent de recomposer une unité, plus idéale que réelle. La vie de Delphine dans les landes du Yorkshire, son séjour en Amérique, le Paris révolutionnaire, les scènes de la chouannerie sont évoqués avec beaucoup d'art par une romancière qui a le sens historique. De l'art, j'en trouve aussi dans la façon dont Mme Tinayre remet les anciens amants en présence, et où ils nous révèlent ce qui demeure en eux d'immuable sous les alluvions de la vie. *Le Rendez-vous du soir* ne s'efforce pas à l'analyse, cependant. C'est une sorte de fresque, le second panneau d'un diptyque sur la fragilité des destinées humaines, en proie à la fatalité politique — la seule réelle, selon Napoléon. Il est né, peut-on croire, des méditations qu'inspirent aux individus sensibles les temps incertains que nous vivons.

Il me plaît qu'ayant entrepris d'écrire un roman « populaire » (et non « populiste »), M. André Billy ait opté pour le roman historique. Je crois, en effet, qu'entre tous les récits, la préférence du peuple va, d'instinct, à ce genre de fiction qui le change de la banalité de l'évocation de ses mœurs propres. Quand il ne demande pas au vulgaire feuilleton de le

faire vivre dans un monde dont l'accès lui est interdit, il trouve dans les récits historiques des évocations qui excitent son imagination en lui donnant l'illusion de s'instruire... **Nathalie ou les enfants de la terre** est donc un roman qui se passe sous le Second Empire, et qui, s'il agite ces beaux sentiments que l'on se plaît à traiter dédaigneusement de conventionnels, met en scène des personnages authentiques dans un décor d'une rigoureuse exactitude. M. André Billy a déployé là beaucoup de talent. Un lecteur averti s'apercevra, certes, qu'il n'est pas dupe du romanesque dont il tire d'excellents effets. Il y a dans sa narration une malice ou une ironie sous-jacente, mais — Dieu merci! — qui échappera au bon public. D'ailleurs, tout en dominant son récit, M. Billy ne laisse pas d'y engager une partie de lui-même; je veux dire de sa sensibilité, par exemple quand il décrit la forêt de Fontainebleau qui lui est familière et qu'il adore, et quand il parle de ces peintres de Barbizon, qu'il admire. Le fils du vice-président du Sénat de l'Empire est tombé amoureux (le coup de foudre!) de la fille d'un graveur, qui a pris le fusil en 1851, et qui est mort sur la barricade. Un abîme moral sépare les jeunes gens. L'art les a rapprochés, la politique les éloigne; mais l'intervention inespérée du plus romanesque des empereurs finira par les unir. C'est le sujet de *Roméo et Juliette,* et si l'on veut, des *Chouans,* de Balzac, mais avec un dénouement heureux; et c'est tout à fait charmant. Nathalie est un ange de pureté et de fierté, une Chimène populaire; et Didier (au prénom romantique) un petit bourgeois qui a bien du cœur, malgré l'impureté de ses origines. Ah! l'idéale réconciliation des classes! Ne sourions pas; ce rêve était, déjà, celui de George Sand dont M. Billy apprécie le génie, à coup sûr, et dont il a, sans doute, beaucoup fréquenté les œuvres. Vous verrez qu'on reviendra à la romancière du *Meunier d'Angibault* et des *Maîtres sonneurs.* En attendant, lisez *Nathalie.* Vous constaterez comme on peut honnêtement, scrupuleusement même, se documenter pour écrire un roman populaire, et comme un roman populaire peut être bien écrit. Il y a dans celui-ci un bien beau portrait de Millet; des tableaux et des croquis enlevés d'une main qui prouve que M. Billy aurait pu être un peintre,

s'il avait réalisé le vœu dont il nous fait part dans sa préface. Mais il aurait dû donner des titres à ses chapitres : cela est dans la tradition du roman populaire.

JOHN CHARPENTIER.

PHILOSOPHIE

Jean Prunier : *Deux études sur Jouffroy et son temps*. Alcan, 1930. — Dr Wilhelm Platz : *Charles Renouvier als Kritiker der französischer Kultur*. Bonn, Röhrscheid, 1934. — Jean Grenier : *La philosophie de Jules Lequier*. Belles-Lettres, 1936. — Adolphe Morel : *Clemenceau médecin et philosophe*. Lille, Furet du Nord; Paris, Maison du Livre, 1930. — Félicien Challaye : *Jaurès*. Mellottée, 1936. — Gilbert Maire : *Bergson, mon maître*. Bernard Grasset, 1935. — Aimé Pallière : *Bergson et le judaïsme*. Alcan, 1932. — Henri Sée : *Science et philosophie d'après la doctrine de M. Emile Meyerson*. Alcan, 1932. — Auguste Etcheverry : *L'idéalisme français contemporain*. Ibid., 1934. — J. Segond : *Art et science dans la philosophie française contemporaine*. Paris, Librairie Universitaire, 1936.

Dix ouvrages, très inégaux, sur la philosophie française moderne. Mais rien n'est négligeable, ni dans les milieux spirituels, ni dans les jugements critiques sur les grands esprits.

J. Prunier nous fait assister aux derniers moments de Jouffroy (1842), dans sa délicate morbidezza de phtisique, dans sa probité résignée. Il croyait à la possibilité d'une fédération européenne et en souhaitait l'avènement, avec participation de son pays. Vient ensuite le récit d'une cabale qui suivit sa mort. Ces pages complètent celles d'Alfaric sur *Laromiguière*.

Renouvier et son ami Lequier : voici plus que chez Jouffroy de la vraie philosophie. Toutefois le **Dr Platz** envisage de Renouvier la pensée morale plus que les théories spéculatives. Depuis sa formation première, saint-simonienne, jusqu'à son ultime *Uchronie*, le philosophe français a réfléchi en fonction des idées politiques et morales du XIXe siècle. Lui-même a proclamé le primat de la pratique : « La philosophie critique a son centre dans la morale, et la morale son centre dans la liberté. » Défense de la liberté, défense de la culture : deux buts pour lui solidaires. Aussi l'auteur étudie-t-il l'attitude renouviériste en face de l'autorité, soit politique, soit religieuse, puis en présence du déterminisme physique. Quoique destiné à des lecteurs allemands, l'ouvrage peut servir, chez nous aussi, aux étudiants. Sa clarté le recommande.

Deux thèses de doctorat sont consacrées à Jules Lequier

par **Jean Grenier.** Celle dont nous devons rendre compte expose la pensée de ce grand esprit dont nous savons par Renouvier quelle influence il exerça sur lui, mais dont aucun écrit n'a été publié par lui de son vivant. Un tempérament instable, passionné, toujours au-dessus ou au-dessous de la normale; un suicide dramatique; au total un romantisme breton, misérable et sublime, animé par l'idée maîtresse d'une liberté absolue, qui exclut aussi bien la Providence des théologiens que le déterminisme spinoziste. De même que la plupart des exégètes de Comte, acceptant sa théorie de la science, jettent un voile de pudeur sur ses besoins religieux tenus pour pathologiques, Renouvier lui-même, enthousiaste chez Lequier de sa critique spéculative, a dédaigné sa théologie. Dans ce cas aussi la restitution de l'œuvre entière s'impose à l'historien de la philosophie : J. Grenier nous rend service en refusant de négliger la moitié d'une puissante carrière spirituelle. Il montre beaucoup d'objectivité, beaucoup de zèle ingénieux dans cette tâche difficile et importante. Certes importante, car à travers Renouvier l'influence de Lequier se ressent sur de nombreux philosophes universitaires; sa formule capitale n'est-elle pas reprise dans l'adage de Rauh : « Faire, et en faisant se faire, voilà le principe de la moralité ».

Le *Clemenceau* d'**Adolphe Morel** n'est qu'une plaquette, mais consacrée, elle aussi, à un Breton qui croyait à l'action, au point, lui du moins, d'y passer maître, quand de grandioses circonstances l'exigèrent. Analyse de sa thèse de doctorat en médecine, inspirée d'un empirisme qui l'apparente à Littré, à Stuart Mill.

Porté par son sujet, soulevé d'admiration, **F. Challaye** biographe et analyste de Jaurès a fait de l'apologie, de l'hagiographie. Nous n'exagérons rien : génie, sainteté, telles sont au terme du livre les caractéristiques du tribun à la haute conscience. Comme Comte et Lequier, ce grand laïque est un grand religieux. Il a vénéré un « Principe supérieur d'harmonie », joie suprême (297); « il a été un François d'Assise, d'une intelligence plus vive, nourrie par la culture de plus de siècles » (302). Il rayonnait intelligence et bonté. La haine marxiste lui était étrangère : « Ce n'est pas, disait-il, sous une

forme sauvage que la civilisation prolétarienne doit s'annoncer au monde » (216). Ainsi, un livre ardent sur une âme généreuse.

Henri Bergson fut de la même promotion à Normale. 1878 appartient à l'histoire. M. **Gilbert Maire** n'envisage en l'illustre métaphysicien que son propre maître; son récit nous reflète un passé beaucoup plus récent, quand il nous apporte la confession d'une génération toute proche. L'auteur avait accueilli l'ascendant de Barrès, de Maurras. Mais seul Bergson lui fit trouver son équilibre. La Sorbonne des dernières années avant la guerre réapparaît ici, très pittoresque, aussi bien avec l'ami talentueux, Henri Franck, qu'avec le professeur impétueux, Frédéric Rauh. Ouvrage unique en son genre.

De M. **Aimé Pallière,** une conférence à un auditoire d'Israélites pratiquants. Les *Deux Sources de la morale et de la religion,* par Bergson, ont paru, dans ce milieu, accorder trop peu d'importance au mysticisme des prophètes, en comparaison de celui des chrétiens. Peut-on, devant la véhémence du fanatisme juif, taxer la religion judaïque de cette épithète : religion *close?* Si elle eût été close, eût-elle suscité le prosélytisme des premiers chrétiens? En tout cas, de même que les chrétiens savent gré au philosophe d'avoir plaidé avec séduction comme avec force en faveur du spiritualisme, le judaïsme applaudit à cet Elan immatériel qui cherche à spiritualiser la matière, théorie permettant de combler la carence de la dogmatique juive quant à l'immortalité de l'âme. « Nos contemporains, dit M. Pallière, ne peuvent plus croire au Dieu de la nature, au Dieu de la seule raison, car cette même raison livrée à elle-même peut aussi bien démontrer l'inexistence de ce Dieu... il n'y a qu'une religion véritable, c'est la religion dynamique que Bergson nous a si bien décrite » (43).

Emile Meyerson n'est plus, ni **Henri Sée,** analyste de son épistémologie. Cet ouvrage, *Science et philosophie...,* ne rend certes pas inutile le livre d'André Metz (Alcan 1928) sur le même sujet. Mais une pensée devient plus accessible, présentée par des esprits différents.

L'idéalisme français contemporain : livre important, non seulement par son sujet, mais par la lucidité qu'y apporte son auteur. Le P. **Etcheverry** étudie à fond les deux procédés mis

en œuvre par J. Lachelier, développés l'un — celui de synthèse — par Hamelin, l'autre — l'analyse — par Brunschvicg. Il voit ainsi s'épanouir en méthodes l'intention idéaliste. Il examine ensuite les objections des réalistes. Sans se borner, solution trop facile, à renvoyer dos à dos les deux adversaires, il montre quelle réaction heureuse l'idéalisme a fournie contre un positivisme simpliste et métaphysicien malgré lui. Il conclut qu'il existe une pensée qui fonde l'être; mais c'est la pensée absolue. La haute valeur de l'ouvrage, qui a trouvé aux quatre points cardinaux de l'horizon philosophique une chaude approbation, réside en la compréhensive objectivité avec laquelle y sont appréciés les maîtres de notre spéculation contemporaine.

J. Segond nous ramène à Lachelier comme à Cournot, en des pages qui ne se bornent pas à être brillantes, mais qui étreignent chez plusieurs penseurs la connexion profonde entre le vrai et le beau. En la table le programme se résume avec clarté : Cournot? « l'essence rationnelle de la beauté ». Ravaisson? « La beauté, secret du monde ». Lachelier? « l'immanence de l'esthétique ». H. Poincaré? « le jeu de la pure connaissance ». E. Boutroux? « l'au-delà intérieur ». Bergson? « la mélodie intégrale ». Paul Valéry? « l'excellence de l'architecture ». Et l'on continuera sans doute à répéter que les Français n'ont pas la tête métaphysique...

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT DES IDÉES

ESSENCE ET FONCTION DE LA POÉSIE. — Rolland de Renéville : *L'expérience poétique*, Gallimard. — Patrice de la Tour du Pin: *La Vie recluse en Poésie*, suivi de *Présence et Poésie*, par Daniel Rops, Collection « Présence », Edition Plon. — Georges Barrelle : *Enquête sur la Poésie*, Edition René Debresse.

La Poésie n'est pas morte, a dit quelqu'un de bien informé. Ses commentateurs non plus. Je n'en veux pour preuve que l'empressement avec lequel les *consommateurs*, ainsi que les appelle M. Paul Valéry, ont répondu à l'**Enquête sur la Poésie**, de M. Georges Barrelle. Générosité ou ironie : M. Georges Barrelle a tout accepté, le bon et le pire, et jusqu'à ces banalités centenaires qui tombent de la plume des licenciés de province ou des académiciens fatigués. Quelqu'un, sans

doute le farceur de la bande, lui a livré ces gentillesses :

La Poésie? Une petite fille qui fait pipi au bord de la route et met la main devant ses yeux quand passent les automobilistes.

Heureusement, on trouve, dans cette gerbe, des formules plus relevées. On en trouve même d'excellentes. Celle-ci, par exemple, de M. Jacques Chevalier, qui n'écrit jamais que pour dire des choses essentielles :

La Poésie est un don divin. Le poète, « celui qui fait », est parmi les hommes le plus proche du Créateur, Dieu. Il reçoit et il transmet. Sa tâche est de retrouver dans les formes et les rythmes du monde créé les idées et les gestes du Créateur, afin de leur donner une voix. Il n'est pas jusqu'aux contraintes que lui impose le vers qui ne stimulent son libre élan, puisque la souveraine liberté, pour l'homme, est l'acceptation de l'ordre.

Une telle définition, que je n'ai pas prise parmi les plus fleuries, contient en raccourci, dans sa plénitude, la substance de deux ouvrages, parus presque simultanément, et tous deux admirablement pensés. L'un et l'autre de ces écrits apportent une puissante contribution à cet effort de réhabilitation, tenté depuis vingt ans par des hommes comme Jean Royère, Paul Claudel, Henri Bremond, Robert de Souza, Tancrède de Visan, d'autres encore, — et je n'oublie pas M. Bergson, — pour rendre à la poésie, trop longtemps considérée comme une activité de luxe, cette éminente dignité que l'Antiquité lui reconnaissait et qu'à l'âge classique elle avait perdue.

M. Rolland de Renéville ne cite guère les précurseurs dont nous parlons. Il préfère interroger directement l'**Expérience poétique** des romantiques les plus intérieurs, de Novalis, Poe, Nerval, Baudelaire, jusqu'à Rimbaud et aux surréalistes, et confronter leurs témoignages avec les doctrines métaphysiques de l'Orient et de l'Occident.

Cette vaste enquête, conduite avec une science et une subtilité remarquables, démontre et renforce une conclusion qui est la nôtre : à savoir que la poésie, bien loin d'être une inoffensive distraction, est un mode de connaissance transcendant, comparable à la seconde vue des mystiques et qui,

derrière le monde des apparences et des figures, ouvre au voyant, ou du moins lui fait pressentir, une réalité ineffable. En ce sens, Novalis a pu dire : « La Poésie est la seule réalité. »

Comment s'opère cette descente dans les secrets abîmes, cette prise de conscience de l'absolu? Par deux démarches, dit notre auteur, qui ne sont contradictoires qu'en apparence. Certains poètes s'exercent à une attention « implacable » et « vorace »; tels Edgard Poe qui démonte malicieusement sous nos yeux les procédés de son invention, ou Valéry qui trouve une vertu excitante dans les règles et dans les contraintes de la prosodie. D'autres appellent par une contemplation toute passive le dieu qui parlera dans leur extase. *Concentration* ou *vaporisation* du moi, dira Baudelaire. — Dans les deux cas, c'est le même évanouissement.

Si M. Rolland de Renéville glisse un peu trop vite, à mon gré, sur le rôle du *rythme* en poésie, auquel j'ai prêté, pour ma part, un pouvoir suggestif, nécessaire pour mettre le lecteur en état de grâce, il a parfaitement montré la valeur des *images*, qui ne sont point, chez les vrais poètes, simples artifices de style, mais des ponts jetés entre les choses, des liens qui tissent un réseau de correspondances magiques pour investir l'inaccessible Unité.

Si M. Rolland de Renéville parle de magie, à propos du verbe, ce n'est pas non plus par figure.

Bien avant V. Hugo, qui faisait du poète un mage, toutes les traditions antiques ont cru au pouvoir surhumain de la parole sortant des lèvres de l'initié qui en possède les secrets. De là, par exemple, le mythe d'Orphée, dont les accents ont une vertu incantatoire. Dans ses chapitres les plus hardis, M. Rolland de Renéville, servi par une science approfondie de la Kabbale, justifie cette influence magique de la parole par une identité d'essence entre la conscience individuelle et la conscience cosmique, et par une étroite analogie entre la création poétique et la genèse de l'Univers. Ainsi le poète parfait, selon le vœu de Rimbaud, serait en même temps le maître du Mot et le maître du Destin; l'artiste parfait serait un démiurge.

A la faveur de nombreuses et d'admirables citations, un

rapprochement s'accomplit ainsi, de plus en plus étroit, entre le poète et le mystique. M. Rolland de Renéville, au moment de conclure, refuse pourtant d'admettre l'identité des deux expériences, parce que l'une tend à l'expression et que l'autre tend au silence. J'ai essayé à l'avance de réfuter cette objection; pour moi l'art suprême, au delà des mots, parvient à provoquer les silences qui sont le signe de l'extase.

Mais il est une distinction fondamentale, que M. Rolland de Renéville aperçoit à peine, parce qu'au fond et malgré tout, il s'intéresse à la poésie un peu à la manière d'un docteur Faust, en curieux et pour en faire jouer les sortilèges, plutôt qu'en amant et en adorateur de ses grâces. Il nous présente un traité. M. P. de la Tour du Pin et M. Daniel-Rops ont écrit un évangile. Le fossé qui sépare ces derniers de Rimbaud et du surréalisme est le même qui se creuse entre la magie blanche et la magie noire, entre le mysticisme conquérant du « voleur de feu » pénétrant par violence et par effraction dans le secret divin, et le mysticisme visant à l'élévation spirituelle et qui n'est autre que l'union par la grâce, la prière et la charité.

M. Daniel-Rops, dans ce bel acte de foi qui se nomme **Présence et Poésie,** nous montre le poète menacé par deux dangers : *l'angélisme,* ce péché d'orgueil qui le fait repousser la condition humaine et se révolter contre Dieu, et cette idolâtrie voisine, qui consiste à prendre l'activité poétique, non comme un moyen, mais comme un but.

Si le mystique s'enferme au plus secret du moi, écrit-il, ce n'est pas pour se livrer à une disponibilité, c'est pour laisser le champ libre à la présence totale; c'est pour laisser la présence totale vivre en lui.

Et cet effort nécessaire d'oblation, de simplicité, d'humilité, il nous aide à le suivre en des pages d'une très noble élévation, chez P. de la Tour du Pin et chez Rilke qui a enseigné, lui aussi, le « consentement ».

La Vie recluse en Poésie, de M. Patrice la Tour du Pin, ne s'analyse guère. Avec des accents qui rappellent Nietzsche ou les *Nourritures terrestres,* mais qui désignent ici de tout autres sommets, c'est un chant d'élévation, une exaltante

quête de la Joie. Ce jeune sage, qui est déjà un de nos plus grands poètes, se défie comme « d'une séduction de la mort » d'une intelligence désincarnée adoratrice de ses propres jeux. La vraie poésie est une *prise de chair*, c'est-à-dire une communion. Il dit :

Si vous célébrez la floraison des colchiques dans les prairies, faites-le avec le mystère de l'homme prenant l'essence du mystère végétal; vous pouvez être la terre qui les nourrit, ou la terre qui s'en émerveille, ou seulement la terre qui s'en plaint; vous passerez dans les colchiques par un prolongement d'amour; mais ne leur donnez pas le sens de l'homme et le rythme de votre chair.

Et encore.

Vous allez d'un âge à l'autre, d'un sexe à l'autre, d'une essence à l'autre; car vous pouvez battre de la vie d'une bête ou d'un arbre, ou même d'un être spirituel, par un mystère d'amour.

La poésie est simplicité, soumission envers le réel. Elle ne repousse pas même le péché, mais elle le surmonte :

Faites-vous des confidents dans les régions obscures de vous-mêmes pour les entraîner à la lumière qui est au-dessus de tous.

Elle ne détruit pas, elle corrige et elle oriente; ce qu'elle craint le plus, c'est que le « froid » ne pénètre, et que « le désert ne gagne ». Par ses cimes, elle se confond avec la charité; le poète « aborde au cœur des autres », il va aux hommes « pour vivre en eux de la vie la plus profonde » pour « faire le don du chant, même à ceux qui ne chantent pas ».

Mieux que tous les théoriciens, M. P. de la Tour du Pin et M. Daniel-Rops ont souligné le but et l'essence de la poésie : c'est un acte d'amour et d'humilité dont l'enseignement est contenu dans ce conseil : « Donnez la joie sans en tirer gloire, car elle ne vous appartient pas. »

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Colloque international tenu au Collège de France en juin 1937, sous la présidence du professeur Pol Bouin :*les Hormones sexuelles;* Hermann. — Dr R. Rivoire : *la Science des Hormones;* l'Avenir de la Science, Gallimard.

Quand des questions scientifiques sont en pleine évolution, quand elles donnent lieu à de nombreux travaux, qu'elles sont abordées de divers côtés avec des méthodes différentes, il y a le plus grand intérêt à ce que les chercheurs qui se sont adonnés à ces questions confrontent leurs points de vue, comparent leurs techniques, discutent leur résultat.

Ainsi André Mayer justifie le « colloque international » tenu au Collège de France l'an dernier sur *les Hormones sexuelles*. Grâce à la fondation Singer-Polignac, les comptes rendus de ce congrès, publiés par L. Brouha, viennent de paraître chez Hermann.

La chimie des hormones sexuelles a fait dans ces derniers temps des progrès marquants. On connaît cinq substances synthétiques qui ont le même pouvoir œstrogène que les hormones ovariennes. D'autre part, on a réussi à isoler et à cristalliser une substance, l'*androstérone*, qui présente toutes les activités, mais affaiblies, de l'hormone testiculaire; on a obtenu par synthèse une substance plus active, la *testotérone;* mais il y a aussi des substances moins actives, dont certaines sont à la fois œstrogènes et androgènes.

C'est là en effet un fait très curieux : il existe des « hormones intermédiaires », plus ou moins mâles et plus ou moins femelles. Les recherches sur les extraits testiculaires ont montré que le testicule normal élabore constamment des quantités plus ou moins grandes de substances œstrogènes. Inversement on a mis en évidence l'existence d'une activité androgène dans les extraits ovariens bruts. L'*ambosexualité* des gonades peut s'exagérer, et, dans certaines tumeurs notamment, le testicule exerce une action féminisante et l'ovaire donne lieu au développement des caractères mâles. Les Oiseaux fournissent des preuves indiscutables de l'ambosexualité du testicule.

La recherche des hormones dans l'urine montre également la présence dans un sexe de substances habituellement considérées comme spécifiques de l'autre sexe : l'urine d'étalon,

d'Homme, contient de grandes quantités de substances œtrogènes, et l'urine de Femme contient du principe androgène. Il est possible qu' « on puisse arriver à déterminer le degré *d'intersexualité* d'un individu par l'étude systématique des proportions d'hormones sexuelles présentes dans le sang circulant ».

Toute la vie sexuelle est dominée par l'hypophyse, minuscule glande située à la base du cerveau : l'hypophyse est le « régulateur du rythme sexuel ». La stimulation électrique de l'hypophyse est suivie d'ovulation 15 à 40 heures plus tard. L'hypophyse est influencée par la lumière électrique. Des Furets soumis à l'irradiation lumineuse entrent en rut après quelques semaines, et retournent au repos quelques semaines plus tard; avec les ultra-violets, l'effet persiste plusieurs mois. Parmi les Mammifères, les Ruminants font contraste : s'ils répondent à la lumière, c'est à sa diminution et non à son augmentation; les Moutons et les Cerfs sont remarquablement sensibles aux changements saisonniers. Voici un exemple : 8 Cerfs rouges femelles ont été importés en Angleterre de Nouvelle-Zélande, où le rut a lieu en avril; ils ont d'abord gardé le cycle sexuel du pays d'origine et entrèrent en rut en avril; mais leur saison sexuelle suivante eut lieu en décembre-janvier, et la dernière en octobre, à l'époque normale du rut des Cerfs d'Angleterre. Le cycle œstral, dans ce cas, s'adapte donc aux changements saisonniers.

Les médecins combattent maintenant certaines déficiences hormonales au moyen d'injections, soit d'hormones hypophysaires, soit d'hormones sexuelles. Mais les réponses sont très variables suivant les individus, et il y a lieu de craindre des effets toxiques. A cet égard, la communication de H. Selye (de Montréal) est fort intéressante. Cet auteur a reconnu que divers agents nocifs, tels que le choc chirurgical ou nerveux, les intoxications avec des poisons divers, l'exercice musculaire excessif et l'exposition au froid produisent un syndrome caractérisé par les lésions morphologiques suivantes : hyperplasie de la cortico-surrénale, atrophie du thymus, de la rate et des ganglions lymphatiques, œdème de divers tissus et ulcères gastro-intestinaux; en même temps il y a des changements caractéristiques dans la

composition du sang. Ces symptômes sont plus ou moins indépendants de la nature de l'agent nocif et représentent, semble-t-il, la réponse non spécifique de l'organisme à une action qui l'endommage. Vu que cette réaction s'observe seulement quand l'organisme est placé *pour la première fois* dans une situation critique, Selye lui a donné le nom de « réaction d'alarme ». Or, la réaction d'alarme peut être provoquée par des produits tels que l'œstrone, l'œstradiol, l'œstriol et la testostérone. Les effets, encore peu étudiés, des hormones sexuelles mériteraient plus d'attention : ils pourraient peut-être nous expliquer les œdèmes prémenstruels qu'on observe chez certaines femmes et la rétention d'eau si fréquente lors de la gestation.

Un autre aspect de la question est celui qui a trait à l'*action cancérigène* des hormones sexuelles; il y a danger à utiliser ces hormones en clinique, du moins à doses massives et répétées; certains sujets se montrent beaucoup plus susceptibles que d'autres.

L. Brouha, secrétaire du Colloque, conclut :

Il faut se montrer particulièrement circonspect quand on veut passer du domaine de la recherche scientifique à celui de la clinique et de la thérapeutique humaines.

§

Le récent livre du Dr Rivoire, *la Science des Hormones*, relève plutôt de la rubrique « Médecine », aussi je ne ferai que le signaler ici. Les physiologistes, les biologistes le liront avec profit.

Voici, en particulier, un fait concernant les hormones sexuelles.

L'hypertrophie prostatique est une affection très fréquente chez les vieillards. Il s'agit, en réalité, d'un adénome développé aux dépens de la partie de la glande qui avoisine le col vésical, et qui correspond à une ébauche génitale femelle. L'apparition de la tumeur serait conditionnée par la modification des sécrétions testiculaires au moment de la ménopause masculine, entre 60 et 70 ans. A cet âge, on observe d'une façon constante une baisse notable de l'élimination urinaire du testostérone, de moitié environ. Comme d'autre part on a

réussi à provoquer chez l'animal une tumeur prostatique par injection de folliculine (hormone femelle), et que l'apparition de la tumeur expérimentale était empêchée si l'on administrait de l'hormone mâle en même temps que la folliculine, il est probable que l'hypertrophie prostatique humaine résulte de l'action sur la glande d'une proportion trop forte de folliculine par rapport au taux diminué du testostérone; l'ébauche femelle de la prostate reprend alors son activité. De ceci, on peut déduire le traitement de l'hypertrophie prostatique : injections de propionate de testostérone, ou mieux ingestions par voie buccale de doses modérées de testostérone, dès que diminue la fonction génitale de l'homme.

Il y a beaucoup de chance pour que dans quelques années l'hypertrophie prostatique soit une maladie pratiquement disparue.

L'Endocrinologie a un superbe avenir. Sans doute permettra-t-elle de remédier à bien des déchéances physiques et morales, et de prolonger la durée de la vie.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

P. A. Sorokin : ***Les théories sociologiques contemporaines,*** **traduction René Verrion, Payot. — Mémento.**

Voici un énorme livre de 550 grandes pages et qui rendra des services non moins considérables. Nous manquions d'un ouvrage semblable dressant, de façon objective et compréhensive, un répertoire critique des principales **Théories sociologiques contemporaines** et on ne peut qu'être très reconnaissant envers M. Sorokin de nous l'avoir donné. M. Sorokin, Russe naturalisé Américain, est très au courant des études sociales publiées dans toutes les langues de l'Europe; il a lui-même publié force livres, dont celui-ci qui a été traduit en sept langues; enfin il est actuellement président de cet Institut international de sociologie que j'ai vu fonder autrefois, que je croyais en sommeil et que je suis bien aise de savoir ainsi en état de veille.

Tout d'abord, le national et l'international ne faisant pas mauvais ménage, on est heureux de constater avec ce livre que les sociologues français font bonne figure dans le monde

bariolé de la sociologie contemporaine. Ils continuent dignement leurs grands devanciers des XVIIe et XVIIIe siècles, et même ils semblent se distinguer de leurs confrères de toutes langues d'aujourd'hui par des qualités d'esprit plus puissantes ou plus pénétrantes. Quand on ferme le gros livre de M. Sorokin, et qu'on réfléchit, ce sont des noms français qui s'imposent le plus fortement à votre attention : Le Play, Gobineau, Lapouge, Coste, Tarde, auxquels il faudrait ajouter des penseurs à demi français comme Pareto et de Roberty. Ce sont là, avec quelques autres, les grands noms de la sociologie contemporaine. En revanche, des noms comme ceux de Karl Marx et de Durkheim descendent un peu au second rang.

On est heureux, en particulier, de voir un étranger désintéressé rendre pleine justice à Le Play pour qui nos sociologues officiels, infestés d'esprit politicien, affectent le dédain le plus niais. « Son nom, nous dit-il, mérite d'être placé parmi les quelques noms des maîtres les plus éminents de la science sociale, il a créé, lui et ses disciples, une méthode réellement scientifique d'étude et d'analyse des phénomènes sociaux; ils ont élaboré un des meilleurs systèmes de science sociale; et enfin ils ont formulé plusieurs généralisations sociologiques importantes. » Ce sont là sérieux éloges. Parmi les élèves de Le Play notre auteur cite Tourville, Demolins, Rousiers, Pinot, et on regrette un peu, puisqu'il énumère parfois tant de noms allemands, anglais ou russes, qu'il ne leur ait pas ajouté Champault, Préville, Périer, Descamps et quelques autres. « L'apport global à la sociologie de l'école de Le Play, dit-il encore, ne le cède à celui d'aucune autre école. »

Sorokin s'exprime également d'une façon très flatteuse pour Arthur de Gobineau : « Brillamment écrit, avec le charme d'un excellent styliste, la séduction d'un penseur original, marqué par la clarté et la logique des idées et enfin par une érudition peu commune, son livre sur l'inégalité des races humaines a produit et produit encore aujourd'hui une forte impression. » C'est tout à fait exact, et le fait que le racisme est devenu le mot d'ordre dangereux de l'Allemagne hitlérienne ne doit pas faire nier l'importance socio-

logique de la race, qu'il s'agisse de race anthropologique ou de race culturo-psychologique.

Enfin, quel éloge ne fait-il pas de Gabriel Tarde? « Ecrivain brillant et penseur inspiré, Tarde a laissé un grand nombre de plans, d'idées et de théories originales en sociologie, psychologie sociale, criminologie, économie et philosophie. » Il dit encore : « Quoique marquées au coin de l'originalité, de l'inspiration et de la connaissance intuitive, ses théories montrent aussi que Tarde était plutôt un philosophe social que le représentant d'une science rigoureuse. » Si l'on veut! Mais justement cette réserve me donne l'occasion de dire que la sociologie n'est pas une science rigoureuse comme le sont les sciences de la nature inanimée; c'est ce qui ressort indiscutablement des innombrables critiques que fait Sorokin lui-même des non moins innombrables doctrines dont il dresse l'inventaire, et qu'elle n'est pas autre chose qu'une philosophie sociale, avec tout ce que ce mot comporte d'intuition, de compréhension et de variation. Ce qu'on appelle science rigoureuse, en sociologie et en histoire, c'est ou bien une affirmation sans nuances de choses contestables, ou bien une pénible élaboration de l'évidence; il y a des gens qui se prennent pour des savants, même aux Etats-Unis, surtout peut-être aux Etats-Unis, parce qu'ils ont accumulé des statistiques scolaires portant sur des milliers et des milliers de cas pour arriver à cette découverte que les fillettes préfèrent jouer à la poupée et les garçonnets aux soldats de plomb.

Par contre, sur Durkheim, l'auteur entasse les réserves et les critiques : « Son réalisme (que la société existe indépendamment de ses membres) est scientifiquement faux. Sa théorie que les seuls phénomènes obligatoires sont les sociaux est inexacte. Son apport en matière de différenciation sociale n'est pas nouveau puisque Tonnies et Simmel lui sont antérieurs. Sa liaison de la division du travail et du bonheur est fausse. Sa théorie du suicide est incomplète (j'irais ici plus loin, elle est inepte parfois). Sa foi dans des règlementations du travail à la manière russe se heurte à la réalité. » Sorokin relève beaucoup d'autres points, notamment dans la longue note des pages 343 et 344, et termine

en disant : « Ce sont là quelques-unes des nombreuses suppositions contestables et même des franches bévues de Durkheim » et je n'ai pas dit, pour mon humble part, autre chose, dans des articles qui m'ont peut-être valu le mépris, dont je me moque, des durkheimistes. Je reconnais d'ailleurs, tout comme Sorokin, les qualités laborieuses de ce professeur, mais je trouve impatientant d'avoir affaire à des pédants qui ont juste assez de valeur pour vous obliger à les lire de près et à reconnaître finalement qu'ils n'en ont aucune.

En ceci Durkheim se rapproche de Karl Marx dont Sorokin parle également sans aménité; tous les deux ne font servir leur travail d'érudition bibliographie et leurs dons d'argumentation talmudique qu'à entasser des inexactitudes toujours tendancieuses et souvent dangereuses. L'un et l'autre ont, d'ailleurs, été, de bonne heure, abandonnés par leurs disciples, mais, chose curieuse, leur prestige se maintient, ce qui s'explique d'ailleurs mieux pour Marx dont le jargon abscons couvre de terribles foyers de haine chambardante que pour Durkheim qui était un simple entrepreneur d'annuaires sociologiques, en eux-mêmes peu passionnants, tout en étant utiles comme instruments de travail.

Un autre sociologue dont Sorokin fait au contraire le plus grand éloge est Vilfredo Pareto, Italien né à Paris et professant à Lausanne, mort en 1923; et j'avoue avoir pris beaucoup de plaisir à lire certains de ses livres, comme ceux sur le *Mythe vertuiste* dont notre auteur ne parle pas, mais j'avoue également que j'aurais besoin de relire avec attention toute l'œuvre de ce sociologue pour le bien juger. Je crains qu'il y ait dans son cas doctrinal un peu de phraséologie; et sa théorie des résidus et des dérivations me semble couvrir de noms impressionnants des choses bien simplettes. Mais en attendant que je l'étudie à fond, ce qui me demandera du temps car il est copieux, je reconnais bien volontiers que ce Pareto est un penseur original, et très supérieur à beaucoup de prétendus sociologues qui ne sont que des compilateurs, ce qui est peu, ou des discuteurs, ce qui est plus vain encore.

Donc le livre de Sorokin est un instrument de travail de premier ordre et que tout amateur de science sociale doit

garder à la portée de la main. Il est très rare que je l'aie pris en défaut d'incomplet (loin de moi, certes, l'idée de lui reprocher de ne pas avoir nommé ma *Synergie sociale,* ou mon livre *Quand les peuples se relèvent...* (Perrin 1902) qui pourtant l'aurait, je crois, intéressé) mais j'ai été un peu étonné qu'il ne nommât pas *la Psychologie économique* de Tarde et qu'il nommât mal son *Fragment d'histoire future,* et que parlant des *Lois de la civilisation et de la décadence* de Brook Adams il n'ait pas mis en lumière son explication des grands remous historiques par les métaux précieux, surtout l'or. De même parmi nos juristes-sociologues aurait-il pu citer Maurice Hauriou. Mais quoi! peut-être le lecteur trouvera-t-il qu'il y a déjà trop de noms cités! Et cependant, ne s'occupant que des contemporains, il a à peine parlé de Cournot et de Saint-Simon, de Bastiat et de Walras, de Fourier et de Proudhon, de tant d'autres, tous ou presque tous remarquables. Ah! celui qui veut connaître un peu la science sociale doit lire beaucoup de livres! Aussi que de gens qui n'en lisent aucun!

Mémento. — Yves Simon : *Trois leçons sur le travail,* Pierre Tequi. Elles sont consacrées, l'une à la définition du travail, l'autre à la double qualité du travail, la troisième à la culture ouvrière. La Collection « Cours et documents de philosophie » où ce volume a paru est de caractère nettement catholique. — Henry Laufenburger et Pierre Pflimlin : *La Nouvelle structure économique du Reich : Groupes, Cartels et Politique des prix.* Centre d'étude politique étrangère. Paul Hartmann. Travail très sérieux de deux économistes de Strasbourg, expliquant comment le Reich en arrive à l'intervention et au contrôle totalitaire pour la fixation des prix, en s'éloignant du corporatisme, et en réalisant un socialisme d'Etat impérialiste. — F. M. Da Costa Lobo, professeur à l'Université de Coimbre : *Projet pour l'organisation intégrale et traditionnelle d'un Etat.* Figueira da Foz, Coïmbre. Ce projet est très intéressant en ceci qu'il essaie d'équilibrer la liberté de l'individu et l'autorité de la nation : la place me manque malheureusement pour l'analyser en détail : je me contente de dire que par certains côtés, ce régime proposé se rapproche beaucoup de celui de notre Constitution de l'an VIII qui aurait pu, un peu assoupli et élargi, réaliser un régime très satisfaisant. M. da Costa Lobo s'efforce notamment de remédier à la domination des politiciens qui est le grand fléau de

tous les pays parlementaires et contre laquelle j'ai proposé moi-même force barrières dans mon livre *Au pays des leviers de commande;* au fond sur beaucoup de points je suis d'accord avec l'auteur qui, par contre, n'est pas trop d'accord avec le dictateur corporatif de son pays, le président Salazar. — Félix Sartiaux : *La Civilisation.* Collection Armand Colin. L'auteur développe cette idée très juste quoique très contestée aujourd'hui que la civilisation n'a jamais été l'œuvre des masses et a toujours été celle des élites, et que le problème qui domine les temps à venir est celui de la prépondérance des élites. C'est exact, et pour mon humble part, j'ai essayé dans le livre que je citais, d'indiquer les moyens de donner voix à ces élites. Mais comment réaliser ces moyens? — Bunau Varilla : *Les victoires éclatantes de la Verdunisation. Communication au Congrès d'action coloniale de Marseille de juin 1938.* Baillière. L'auteur insiste sur ce fait, en effet frappant, que l'armée italienne d'Ethiopie qui a appliqué ses procédés de purification des eaux potables n'a eu que 453 malades, alors qu'elle aurait dû en avoir plus de 100.000 avec les anciens procédés de javelisation. — *L'Espoir français,* 38, rue de Liége, consacre son premier numéro de juillet à la crise du commerce français : La France produit de moins en moins (baisse de l'indice général d'avril 1937 à avril 1938 : 11 %), vend de moins en moins (diminution de 20 %), a plus de chômeurs (34.000 de plus en un an) et plus d'impôts (60 % du revenu total quand le pays le plus imposé après nous, l'Italie, n'a que 38 %). Causes de la crise : 1° la diminution du pouvoir d'achat de la clientèle (tout le monde est de plus en plus ruiné, même les ouvriers privilégiés); 2° l'exagération des charges fiscales; 3° les entraves légales apportées à l'ouverture des magasins. — Dans le *Journal des Finances,* M. Gaston Jèze poursuit ses excellentes études hebdomadaires. Le régime de Front Populaire continue à être désastreux, aucune mesure n'étant prise, même aujourd'hui, pour remédier à ses fautes. De 1936 à 1938 la Banque de France a avancé 40 milliards à l'Etat. La circulation fiduciaire est montée de 80 à 100 et maintenant 110 milliards, l'encaisse métallique est tombée de 4.300 tonnes à 2.500 et le franc baissant, la livre est montée de 75 à 178; tout cela en deux ans! Aucun régime depuis la Révolution n'a été aussi catastrophique pour le pays que celui de l'actuelle législature sous les ministères Blum, Chautemps, Blum encore et Daladier.

HENRI MAZEL.

FOLKLORE

Extension nouvelle dans diverses provinces des recherches directes de folklore. — Groupe audois d'études folkloriques. — Emile Violet : *Rapport sur la quatrième enquête de folklore, l'Alimentation populaire en Mâconnais,* Mâcon, Protat, 8°, 30 p. — Du même : *Cinquième enquête, la Panification et les Boissons,* Mâcon, Protat, 8°, 23 p. — Félicie Brouillet; Légendes, contes et récits de la veillée en Périgord; dessins de Maurice Albe .Ed. du Granit bleu, Augignac, Dordogne.

L'Exposition des Arts et Techniques avait déterminé en France un mouvement folklorique plus spectaculaire que scientifique, sous forme de fêtes des costumes régionaux; édification de maisons rurales-types, mais dites synthétiques; matinées et soirées de chansons plus ou moins caractéristiques des diverses provinces; et construction de petits pavillons spéciaux, comme celui de la Danse, avec exposition d'objets sculptés, de poupées, de dentelles et broderies.

On doit rattacher à ce mouvement l'exposition des poteries, faïences et images populaires organisée par P. L. Duchartre et R. Saulnier au Musée des Arts décoratifs, qui eut un succès auquel même les organisateurs et les collectionneurs qui prêtèrent leurs trésors ne s'attendaient pas.

Ce n'étaient là que des tentatives temporaires : il en est une permanente, la reconstruction de l'ancien Musée d'Ethnographie du Trocadéro qui contenait une section française consécutive à l'Exposition de 1878 et qui avait été organisée par Paul Sébillot, Landin, Hamy, Bonnemère et tout un groupe de folkloristes dont il importe de ne pas oublier le nom ni l'excellente activité.

Le bâtiment était si lugubre et les fonds alloués à cette section par l'Etat si maigres que les collections ne furent ensuite que peu augmentées. Tout est changé : sous l'impulsion d'un homme actif, et qui aime vraiment nos arts populaires, Georges-Henri Rivière, notre musée de folklore, sous un nom nouveau il est vrai, sera l'un des meilleurs, sinon des plus riches, de l'Europe.

Pour l'Exposition et en même temps pour l'enrichissement du futur Musée, Rivière, Henri Clouzot, Charles-Brun et quelques autres régionalistes fervents avaient tenté d'organiser dans les diverses provinces des groupes d'études. Dans la plupart d'entre eux le comité a été constitué par des archi-

vistes, des historiens, des archéologues, des collectionneurs de curiosités locales dont le moindre défaut était d'ignorer totalement ce que peut bien être le folklore et dont le pire défaut a été de mépriser instinctivement les arts populaires. Pour être net, je dirai que tous ces bourgeois de province aux titres ronflants ou aux fonctions administratives étaient bien les derniers auxquels il fallait faire appel.

De plus, on a ressuscité ainsi un système qui a fait ses preuves négatives depuis la fin de l'Ancien Régime. Des enquêtes de folklore ont été ordonnées d'en haut, et réparties entre des commissions locales plus ou moins officielles, en 1795-1800; en 1805-1820; en 1822-1830; en 1835 (avortées); en 1858 (dite de Fortoul ou d'Ampère); en 1878; en 1889; et un peu en 1900. Ce qui reste de leurs « travaux » est à peu près nul, ou n'est utilisable qu'avec une critique très serrée, toujours parce que l'esprit bourgeois est celui qui par définition s'oppose à l'esprit populaire.

L'histoire du folklore en France ne fait discerner des réussites que par l'action individuelle. L'excellent questionnaire de Dulaure, paru en 1805, a suscité quelques bons mémoires remis à l'Académie celtique et quelques bons chapitres dans certaines grandes statistiques départementales. Mais dès ce moment Legonnidec (Bretagne), Richard (Lorraine), Giraud (Bourgogne), Henry (Roussillon) travaillent indépendamment de toute commission et nous laissent des matériaux de premier ordre. Sous la Restauration, ce mouvement des indépendants continue et vers la fin de l'Empire, puis jusqu'en 1900 à peu près, on voit surgir de toutes parts des enquêteurs locaux qui sont de grands savants sur le plan international : Luzel, Paul Sébillot, l'abbé Duine, Le Braz et bien d'autres en Bretagne; Bladé en Gascogne; Vinson chez les Basques; et cinquante autres qui publient à leurs risques, se heurtent à toutes sortes de difficultés et de malentendus et font leur travail en dehors des parlotes de groupes.

Dans quelle mesure les groupes reconstitués depuis deux ou trois ans feront-ils du travail effectif, je l'ignore. Je puis bien dire que je n'ai aucune confiance dans ce système parce qu'il est réellement contraire au tempérament français et que c'est une dangereuse application au travail scientifique du

régime démocratique et bureaucratique. Que les Allemands et les Suisses sachent œuvrer en équipes, tant mieux pour eux; nous, non, ou difficilement; même dans les ateliers industriels et dans les sports.

Dans ces groupes, il y a toujours ceux qui vous disent comment il faudrait faire, mais qui ne font jamais rien eux-mêmes. Et ceux que leur fonction ou leurs titres désignent aux présidences, mais qui ne comprennent même pas de quoi il s'agit. Et ceux qui écoutent bien et comprennent bien, mais sont incapables par tempérament de mettre la main à la pâte. Or, le folklore se fait en courant les campagnes et non pas en palabrant dans des salles closes.

La seule chance de succès pour les nouveaux groupements régionaux sera non pas seulement de faire appel à la collaboration des vrais folkloristes du pays, connus par leurs publications, mais de se soumettre à leurs directives, fondées sur une technique spéciale. Je suis très heureux de signaler que tel est le cas pour la Creuse, dont le Comité a pris pour directeur Louis Lacrocq, aidé de Mlle du Muraud; pour l'Académie de Mâcon, dont le Comité est dirigé par deux folkloristes de premier plan, Gabriel Jeanton et, depuis quelques années, Emile Violet; pour l'Aude, jusqu'ici trop négligée malgré les bonnes publications de Fagot (Lauraguais), de Jourdanne (région centrale). Le *Groupe audois d'études folkloriques* vient de publier trois numéros de son bulletin, *Folklore, Aude* (Carcassonne, 70, rue Trivalle) qui témoignent d'une bonne volonté réelle, mais de connaissances folkloriques générales insuffisantes. Du moins son comité est-il le moins « bourgeois » possible; il comprend des directeurs d'écoles et des paysans ou artisans et quelques curés de village.

Pour l'Aude, le modèle à suivre est tout trouvé : les enquêtes organisées par l'Académie de Mâcon et dont les trois premières ont été déjà signalées ici. La quatrième et la cinquième sur *l'Alimentation* et sur la *Boisson* sortent à mon sens des cadres du folklore proprement dit; elles appartiennent davantage au domaine économique qu'au domaine traditionnel. C'est une orientation nouvelle déterminée par le Front populaire et l'influence marxiste. On avait fait mieux que cela chez nous autrefois : les Français actuels aiment

à dédaigner l'Ecole de Le Play, la *Réforme sociale* et la belle collection de monographies intitulées *Les Ouvriers des Deux Mondes.* Marx leur devait énormément, autant qu'à Proudhon et à Blanqui; mais il est de bon ton de mépriser nos travaux originaux et d'admirer les démarquages étrangers.

L'étude des deux brochures de Violet ne fait pas distinguer de faits typiquement bourguignons; les variations locales portent moins sur la nature et la recette des mets que sur le nom qu'on leur donne. A ce propos, je rappelle que tous nos dictionnaires et vocabulaires dialectaux contiennent une quantité énorme de renseignements sur l'alimentation populaire. Malheureusement les détails manquent souvent : Jaubert (Gl. du Centre), de Chambure (Morvan), Dottin (Ille-et-Vilaine) se contentent volontiers d'une définition comme : « espèce de pâtisserie »; « sorte de mets ». Pour presque toutes les régions, on pourra reprendre les mots-souches et ajouter par des enquêtes directes des définitions et des commentaires appropriés.

Les *Légendes, contes et récits de la Veillée en Périgord,* ne sont valables que pour la région d'Augignac (Dordogne). Ils sont partiellement folkloriques seulement, et ne contiennent que de-ci, de-là, de petits faits intéressants : veillées; sortilèges; rite de pluie; légende de la bergère de Peyro-Carteu; impiété punie; légende de l'épi; cloche engloutie; vertu érotique de l'herbe dite *motogoth;* défense de faire la lessive pendant la semaine sainte, etc. Les dessins de Maurice Albe vont bien avec le texte. Mais dans ces limites, et comme évocation sincère et naïve de la vie populaire locale, ce sont de petits récits charmants, écrits sans prétention et, par là même, de bonne littérature.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Adrien de Meeûs : *Amusante Amérique*, Flammarion. — Roger Boutet de Monval : *Pérou et Chili*, Le Divan. — Jeanne Vielliard : *Le guide du Pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, Imprimerie Protat à Mâcon. — Une lettre de M. Edmond Pilon.

Amusante Amérique, sous ce titre prometteur, c'est une attentive étude de mœurs qu'a faite M. Adrien de Meeûs. En toute objectivité, selon la méthode préconisée par Taine, il

a collectionné une multitude de faits pendant un séjour en Amérique du Nord qui dut être assez long. Son livre est une introduction à la connaissance de la vie, outre-Atlantique. Voici en vrac ce qu'on y trouve.

Aux Etats-Unis, point d'état-civil; d'où les difficultés pour y entrer, et les facilités pour s'y comporter en *ganster* ou simplement en débiteur malhonnête. Quiconque change d'immeuble devient insaisissable, mais surtout s'il passe d'un Etat à un autre, car les lois s'y contredisent.

Au surplus, tout ce que les lois n'interdisent pas explicitement est permis.

La vente des produits anticonceptionnels, par exemple, est interdite, mais on peut les vendre librement si on les appelle « article d'hygiène » en ajoutant, pour être compris : « et de sécurité ».

En fait d'hygiène, ou prétendue telle, l'Américain peut s'imaginer détenir le record. Vous êtes à l'hôtel : si vous téléphonez, vous apprendrez par une inscription placée sur l'appareil qu'il est aspergé à l'antiseptique toutes les vingt-quatre heures. Vous plaît-il de prendre au robinet un peu d'eau? sachez qu'elle est analysée tous les jours. « Le verre lui-même est stérilisé et enveloppé hermétiquement de cellophane », comme d'ailleurs tout comestible vendu dans les magasins.

Autre chose : craignez-vous l'ennui dans une ville où vous ne connaissez personne? L'hôtel vous procurera une « Social Partner » en tout bien, tout honneur, pour 10 dollars par jour. Quant aux dames, le même tarif est applicable aux étudiants de l'Université de Harvard qui leur montreront monuments, musées et boîtes de nuit.

Deux lignes suffisent à M. de Meeüs pour indiquer le rapide et profond changement survenu depuis peu dans les mœurs américaines :

La jeunesse païenne croise dans les rues les vieux puritains et, sur les trottoirs, les belles Américaines coudoient les nègres.

Il se demande si ce n'est pas le noir, pourtant honni, qui devient à l'insu de tous le vrai maître de la vie américaine. Le Yankee lui aurait emprunté, entre autres modes, l'habitude

de dormir sans vêtements nocturnes, son amour des couleurs criardes, ses danses frénétiques.

Et cette vague de plaisir qui emporte la jeunesse américaine vers un paganisme naturiste, candide, sans frein ni remords, n'est-elle pas d'origine asiatique ou africaine?

Certains Américains ont même adopté pour dieu un nègre. Le *Father Divine* a des millions de fidèles, dont un tiers de blancs, deux tiers de noirs. Il a fondé des « Royaumes » où ses adeptes, les « Anges », sont entretenus et nourris. M. de Mecüs le décrit chauve, cinquantenaire, vêtu de blanc avec un col et une cravate; il nous fait assister au festin des Anges sous sa présidence.

Chacun a reçu du maïs, du poulet, du thé glacé, des gâteaux enfin, le tout pour quelques cents. Les nègres, assis ou debout, ont l'air ravi. Ils chantent tout en mangeant, accompagnant la musique en battant joyeusement des mains et des pieds. Les cantiques sont des airs de jazz au rythme entraînant. Les négresses en robes éclatantes, rouges, vertes, ou d'un blanc immaculé, mettent dans la salle une note de couleur vibrante. De temps en temps l'une d'elles se lève et se met à chanter ou à danser pour son propre compte, montrant ses dents blanches dans un rire d'extase, célébrant les louanges du Père en paroles entrecoupées. « Le Père Divin est Dieu lui-même! Il est le seul et vrai Dieu vivant! »

Le dollar compte pour peu de chose aux Etats-Unis, étant fait pour rouler, et l'économie passant là-bas pour un vice, mais la vie humaine ne compte pas pour beaucoup plus. Parmi les laveurs de fenêtres suspendus aux façades des *buildings*, que l'un ou l'autre vienne à tomber, incident sans importance. Et il y a des métiers plus périlleux : transporteurs de nitro-glycérine, par exemple.

Outre-Atlantique, la femme est reine, être supérieur dont la parole fait foi en justice, l'homme n'ayant été inventé par le Créateur que pour sa protection et son divertissement. « Importuner une femme », c'est-à-dire faire la cour à une inconnue qui parfois amorce elle-même le fonctionnement du piège, cela peut amener l'arrestation du personnage estimé trop galant et deux mois de prison sans sursis. Dans les réunions mondaines, telles jeunes filles font boire les jeunes gens, s'efforcent d'obtenir une déclaration, se déclarent com-

promises, et dès le lendemain font fixer la date du mariage. Or « le mariage américain est une jungle ». N'importe, bon gré, mal gré, le jeune homme se considère comme engagé, sachant que les lois sont contre lui; il en sera quitte pour demander le divorce, — autre jungle.

Les conjoints vivront sous l'influence des théories freudiennes, terriblement prises au sérieux. S'ils ont cependant des enfants, leur éducation s'en ressentira.

— Pourquoi n'irions-nous pas en week-end à Miami? dit un jour la mère.

— Il y a les enfants, dit le père, nous ne pourrions pas les prendre avec nous, cela coûterait trop cher.

— Ralph, dit la mère, après avoir réfléchi, ne trouvez-vous pas que ces enfants s'attachent trop à nous? N'est-il pas à craindre qu'ils ne finissent par attraper un complexe d'Œdipe? Après tout, c'est une obligation à nous d'y veiller. Nous devons nous occuper de leur inconscient. L'hygiène de l'inconscient importe avant tout. Et si nous les mettons en pension, nous pourrons aller en week-end où nous voudrons.

— Enfin, dit Ralph, nous allons pouvoir commencer à vivre!...

Après avoir lu *Amusante Amérique*, on se demande si une notable diminution de ce que nous appelons le bon sens, sans parler de la morale, n'est pas la rançon de l'affairisme. La rapidité avec laquelle on vit aux Etats-Unis, la nécessité d'amasser en hâte la fuyante monnaie du dollar, ne permet plus guère la réflexion. Faisons la part des choses, admettons volontiers que certains milieux, certaines familles, échappent à la contagion, que certains êtres y vivent d'une façon qui honore l'humanité. Il n'en est pas moins vrai que le témoignage d'Adrien de Meeüs corrobore celui de Duhamel dans *Scènes de la vie future*.

Le « potentiel » des Etats-Unis peut être immense, les puits de pétrole et les mines d'or y abonder. « La moitié des champs n'est pas cultivée, faute de main-d'œuvre »; cela paraîtra toujours scandaleux à un homme sensé.

§

Changeons d'Amérique; allons en celle du Sud avec M. Roger Boutet de Monvel, nous serons en bonne compagnie. **Pérou et Chili** sont deux pays où il a séjourné, non seule-

ment à l'hôtel, mais chez l'habitant, dans ces grandes propriétés où il y a des mines d'argent, et des moutons par centaines de mille. Y ayant voyagé à cheval et en voiture, il en a rapporté force observations et descriptions, faites dans une langue qui rappelle à la fois les voyages de Regnard et les contes de Voltaire.

Le voici sur la route de Huanuco en compagnie d'un certain Jacinto, son chauffeur, à l'instant où une autre auto se présente de front sur l'étroite corniche qui surplombe un abime :

Indifférent, Jacinto commence à reculer. Il recule, recule... Sainte Rose de Lima, protégez-nous! Veillez à ce que mon coquin de chauffeur ouvre l'œil et le bon. Je transpire comme un bœuf. J'ai envie de crier, de descendre, mais un maudit amour-propre m'empêche de bouger. Nous avons fait halte. Je gagerais que notre roue de droite, la roue d'arrière, touche la limite extrême du sentier, que le haut de notre guimbarde surplombe le précipice. Je me garde de tourner la tête, et cramponné à la banquette, je compte les secondes. Piano, pianissimo, les deux voitures se sont remises en marche. Elles arrivent à la même hauteur, elles se frôlent. Passerons-nous?... Si le drôle qui nous croise n'y regarde pas à deux fois, s'il nous touche, nous heurte le moins du monde, nous sommes assurés de faire une chute sans miséricorde, la dernière de notre existence.

Je ne sais quel miracle s'est produit. Nous avons passé. Une vallée s'ouvre, s'étale devant nous, lumineuse, éblouissante, déroulant ses plantations de maïs et de cannes à sucre, ses eaux vives et ses vergers, où les maisons de campagne brillent dans la verdure. Partout des gens sont au travail. On fauche les cannes, on charge les voitures, on laboure. J'aperçois des attelages de bœufs et, de loin en loin, un homme à cheval, vêtu de blanc, coiffé d'un grand chapeau de paille, qui donne des ordres. Rien ne manque à cette fresque pastorale...

Un peu plus tard, la meilleure auberge d'Huanuco, vieille cite péruvienne au décor espagnol, accueille les voyageurs. Sous les arcades trapues de l'hôtel-de-ville, Boutet de Monvel voit dormir en plein soleil les Indiens crasseux, enveloppés dans leurs couvertures brunes, violettes et roses.

...Ils forment des groupes superbes, un ensemble de gueusaille farouche, théâtrale et colorée. Je songe à nos foules du dimanche,

à notre affreuse plèbe moderne, aux pauvres petits bourgeois étalant leur mangeaille le long des routes, aux vieillards dépoitraillés, aux commères échevelées, j'examine le pour et le contre et réflexion faite, résolument, je donne la préférence aux *Indios*.

§

Nous allons maintenant traverser une bonne partie de la France, — telle qu'elle était au XIIe siècle, — avec un voyageur de jadis, Aimery Picaud, l'auteur du **Guide du Pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle** traduit et commenté savamment par Mlle Jeanne Vielliard.

Etant natif du Poitou, Picaud décrit le pays, sitôt après Tours, comme « fertile, excellent », habité par des gens « beaux de visage, spirituels, très généreux, larges dans l'hospitalité ». Plus au sud, les Saintongeais ont un « parler grossier », et davantage les Bordelais, mais le vin produit par ceux-ci est « excellent ». Par contre, on manque de tout dans les Landes bordelaises, « pays désolé » où les villages sont rares.

Aimery Picaud, voyageur à cheval, pense à son humble frère, le piéton :

> Si par hasard tu traverses les Landes en été, prends soin de préserver ton visage des mouches énormes qui foisonnent surtout là-bas et qu'on appelle guêpes ou taons; et si tu ne regardes pas tes pieds avec précaution, tu t'enfonceras rapidement jusqu'au genou dans le sable marin qui là-bas est envahissant.

La Gascogne, que le Poitevin place après les Landes, lui paraît ensuite une terre d'abondance, « riche en pain blanc et en excellent vin rouge, couverte de bois et de prés, de rivières et de sources pures ». Les Gascons, s'ils sont légers, bavards, ivrognes et débauchés, possèdent la vertu d'hospitalité; mais chez eux on mange sans table, on boit au même gobelet, et « ils n'ont pas honte de coucher tous ensemble, sur une mince litière de paille pourrie, les serviteurs avec le maître et la maîtresse ».

Voici les pèlerins que guide Picaud parvenus à Sorde, presque à l'embouchure du gave d'Oloron et du gave de Pau. Même s'ils sont pauvres, les bateliers leurs extorquent une pièce de monnaie pour les passer dans un bateau fait d'un

tronc d'arbre, primitive pirogue qui risque à tout moment de chavirer. Alors il y a des noyés, et les passeurs, qui ont l'argent en poche, « se réjouissent méchamment après s'être emparés des dépouilles des morts ».

Les cavaliers, eux, doivent payer quatre fois plus que les piétons, bien que le bateau ne puisse guère supporter le poids d'un cheval. « Tu feras bien, recommande le sage Poitevin, de tenir ton cheval par la bride, derrière toi, dans l'eau... »

A Bayonne, on ne trouvera pour se nourrir que du lait, des pommes, ou des pois chiches. Et surcroît de disgrâce, les péagers des routes sont « franchement à envoyer au diable ».

En effet, ils vont au devant des pèlerins avec deux ou trois bâtons pour extorquer par la force un injuste tribut, et si quelque voyageur refuse de céder à leur demande et de donner de l'argent, ils le frappent à coups de bâton et lui arrachent la taxe en l'injuriant et le fouillant jusque dans ses culottes.

Après les Basques et au-delà des Pyrénées, viennent les Navarrais, qui sont pires. Ceux-ci, à Lorca où coule un ruisseau salé, empoisonnent chevaux et gens s'ils le peuvent.

Sur ses bords, conte Aimery Picaud, nous trouvâmes deux Navarrais assis, aiguisant leurs couteaux; ils ont l'habitude d'enlever la peau des montures des pèlerins qui boivent cette eau et en meurent. A notre question ils répondirent d'une façon mensongère, disant que cette eau était bonne et potable; nous en donnâmes donc à boire à nos chevaux et aussitôt deux d'entre eux moururent, que ces gens écorchèrent sur le champ.

On s'explique aisément, à lire ces curieux détails, que les pèlerins de Compostelle aient préféré s'y rendre par troupes, et l'on se rend compte que les voyages d'autrefois comportaient peut-être plus de risques de la part des hommes que ceux d'aujourd'hui.

§

Dans ma dernière chronique « Voyages » du *Mercure* (1er juin 1938), j'ai dit, à propos du livre de M. **Edmond Pilon** sur *Senlis et Chantilly*, que je tenais le Valois pour avoir appartenu sous l'ancien régime à la Picardie, Senlis excepté qui fut toujours d'Ile-de-France. Je m'appuyais notamment sur le *Résumé de l'Histoire de Picardie* publié par P. Lami en 1825.

Or M. Edmond Pilon m'écrit :

Je suis désolé de « l'erreur » que vous me reprochez et que je n'ai pas commise : car enfin il est absolument indéniable que Senlis est en Ile-de-France (vous l'écrivez p. 429 du *Mercure de France*). *A fortiori* Chantilly qui est plus rapproché de Paris se trouve situé également dans cette province; et tout le territoire arrosé par les rivières de Théve et de Nonnette; et Luzarches! Pouvais-je décemment les placer en Picardie? C'est alors que j'eusse très réellement commis le péché d'« erreur » que vous m'imputez.

Je donne volontiers mon accord sur ce point à l'excellent écrivain. Il continue :

Pour employer un affreux mot moderne, ne pensez-vous pas qu'il y a lieu d'établir une « discrimination » entre la géographie administrative et la géographie dite physique? J'ai sous les yeux un atlas extrêmement bien fait, paru en 1769, revu et corrigé en 1771, par le sieur Desnos, imprimeur géographe, atlas en vente à Paris, rue Saint-Jacques, à l'enseigne du *Globe*. La carte qui présente le gouvernement de l'Isle-de-France, teintée en vert, renferme le Valois, jusqu'au Noyonnais et au Laonnais. Mais pour ne pas être taxé de partialité en ce qui concerne l'Isle-de-France, le sieur Desnes a barré la partie supérieure de la province, au nord de la rivière d'Aisne, c'est-à-dire, Laon et Noyon, du mot : *Picardie*, très apparent, ce mot venant « mordre » sur la partie verte de l'Ile-de-France. Par contre la partie valoise (le Valois) située au sud de la rivière d'Aisne et qui descend jusqu'aux frontières du pays de *Goële* (Dammartin), le *Parisis* et l'ancien petit *pays de France* (Châtenay-en-France, Saint-Denis en France), relève, de la façon la plus nette, du Gouvernement et de la généralité d'Ile-de-France.

Je verse cette intéressante lettre à un débat qu'il serait souhaitable d'instituer entre les compagnies savantes de la Picardie, de l'Ile-de-France, et particulièrement du Valois. Il leur appartiendrait de tracer une limite précise entre les deux parties de ce dernier pays qui relèvent, l'une, de l'Ile-de-France, dont Senlis, et l'autre de la Picardie, dont par exemple Crépy-en-Valois. (Ceci me fut affirmé au cours d'une conversation par M. André de Maricourt, autorité particulièrement qualifiée en ce qui concerne la région à laquelle M. Edmond Pilon vient de consacrer un ouvrage abondant, certes, en mérites divers). A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

LES REVUES

Dante : une lettre inédite de Laetitia Bonaparte à son fils Lucien, avec un post-scriptum de l'oncle Fesch. — *La Revue Universelle* : le souvenir d'André Beaunier. — *Ma Revue* : la preuve est faite que Rimbaud n'a pas jeté au feu l'édition originale de « Une saison en enfer ». — *Les Amitiés* : deux beaux poèmes de Jean Pouly mort à 30 ans en 1937 et son souvenir par M. Louis Pize. — Mémento.

Dante (juillet-août) publie en fac-similé une lettre autographe de Laetitia Bonaparte (qui n'était pas encore Madame Mère). Le texte n'en figure pas dans le *Napoleonis Mater* du baron Larrey et paraît inédit, déclare M. F. Gentil di Giuseppe. Le premier consul avait nommé Lucien ambassadeur en Espagne. La paix signée par le prince Godoï déjouait les plans de Napoléon qui prévoyaient un envahissement du Portugal par les Espagnols, afin d'y compromettre les intérêts anglais. L'ambassadeur (il avait 25 ans!) sévèrement jugé par son aîné songeait à lui donner sa démission. C'est pourquoi intervint Laetitia, de sa propre plume. L'adresse de la lettre et le post-scriptum très curieux sont de la main de Fesch, oncle du destinataire et futur cardinal.

Voici cette correspondance, traduite de l'italien :

Au Citoyen Lucien Bonaparte, Ambassadeur en Espagne.

Paris, 13 Messidor (An IX, 2 juillet 1801)

Je profite, mon cher Lucien, de l'occasion de Bacciochi pour te dire que je partirai sous peu de jours pour Plombières avec la femme de Napoléon.

Tâche d'obtenir que Bacciochi devienne général avant la fin de la campagne du Portugal, autrement il ne sera jamais promu.

Pour l'amour que je te porte, ne reviens pas ici sans y être appelé par ton frère. Il est bien intentionné envers toi, il t'aime, il est content de toi, mais il veut que tu restes quelque temps après la paix au Portugal. Bacciochi te dira le reste.

Lolotte se porte bien et je t'embrasse avec Lili. S'ils sont avec toi, porte mes salutations à Louis et à Leclerc.

TA TRÈS AFFECTIONNÉE MÈRE.

Le Consul a été très souffrant. Un vésicatoire appliqué sur la poitrine lui a fait porter à la peau toutes les mauvaises humeurs qui lui infectaient le sang. Une espèce de gale lui couvre le corps et la crise a parfaitement opéré; les bains coopèrent parfaitement à cette opération qui lui assure une bonne santé, c'était probablement quelques résidus.

Portez-vous bien, ayez patience et ne pensez pas pouvoir vivre comme un particulier; ici on ne croit qu'aux miracles et celui qui ne sait pas en faire est réprouvé; qui cesse d'en faire, commet une faute, et qui tarde à en faire, démérite. Il compte beaucoup sur vous, mais il compte à sa façon et il faut que vous vous en accommodiez; mais assurez-vous qu'il vous est cependant très attaché. Votre Mère se porte assez bien.

Je vous embrasse cordialement.

FESCH.

§

Rendant compte de la publication en librairie des carnets de Joubert, M. Robert Kemp écrit dans **la Revue Universelle** (1er juillet) ces lignes très émouvantes qui évoquent le cher André Beaunier et l'admirable cantatrice qui devint sa femme :

D'autres que Joubert me font aimer ces deux épais in-octavo. Les *Cahiers* de Joubert, confiés à André Beaunier par M. G. du Chayla et Mme Henri de Lander, petits-neveux de Joubert, ont été copiés minutieusement par lui. Vingt mille pages de carnets; et soixante liasses de papiers, lettres intimes ou brouillons! Quelle patience, quels soins, quelle vertu! Il ne faut pas laisser pâlir le souvenir de l'être ironique et tendre que fut Beaunier. J'ai gardé de lui un souvenir bien pathétique! Un après-midi, nous étions fort en avance au Théâtre des Arts. Il était le critique de l'*Echo de Paris*, exact et scrupuleux. Pour user l'attente, et fumer quelques cigarettes, il me conta, en bref, sa vie, ses études, ses travaux. C'était un causeur succulent. En un quart d'heure, il avait tout dit : « Vous pourrez maintenant, dit-il en souriant, écrire ma nécrologie. » Le lendemain, il mourait. Cette coïncidence me fait encore froid au cœur.

Deux pages de préface sont signées André Bellessort. Il y est dit que Beaunier a collationné les papiers de Joubert « *avec une piété fraternelle* »; car entre Joubert et lui, il y avait *des affinités charmantes* »; que Joubert, plus retiré en lui-même que Beaunier, d'une imagination moins expansive, ne savait pas transformer ses observations et ses pensées en personnages de drame ou de comédie, et qu'il n'aurait jamais écrit *l'Amour et le Secret*, le chef-d'œuvre d'André Beaunier; mais qu' « *il aurait certainement apprécié cette fine analyse des plus fortes passions, cette pointe subtile qui va jusqu'aux nerfs les plus sensibles* ». Rien de plus sûr! Enfin, l'étude biographique et bibliographique sur Joseph

Joubert, en tête des *Cahiers*, est signée de Mme Andrée Beaunier. Il ne faudrait pas avoir aimé, depuis toujours, la musique, pour n'être pas ému par ce nom; et murmurer « l'autre nom », celui qui était sur les programmes lyriques, autrefois... Je vois, un après-midi, à un petit concert qui se donnait à l'Ambigu, s'avancer une merveilleuse statue, vêtue de velours noir... Et j'entends l'air de Cassandre... Quelques mois après, à la Renaissance, je vois la prêtresse blanche de Tauride, le bras appuyé sur le temple de Diane... Et puis, encore, une grande voix se mêlant à la voix de l'ouragan, dans la baie de Grâce... Triple révélation de noblesse plastique, et de noblesse vocale!

§

Dans **Ma Revue** (n° 76, non daté) M. le colonel Godchot reproduit une communication de M. Léon Losseau, avocat à Mons, faite à la « Société des Bibliophiles belges », le 12 juillet 1914, et qui aurait dès lors sans doute mis fin à « la légende de la destruction par Rimbaud de l'édition princeps de *Une saison en enfer* » — si la guerre n'avait bientôt tout recouvert de son affreuse abomination.

Le 14 février dernier, M. Losseau écrivait à M. Godchot en lui adressant un exemplaire du tirage à part de sa communication à ses confrères en bibliophilie :

Nous nous rencontrons pour penser qu'une fois de plus Paterne Berrichon n'a pas dit la vérité. Je pense comme vous qu'il y a entre le Rimbaud réel et le saint Rimbaud que Paterne Berrichon et sa femme ont voulu créer, un fossé qu'il n'est pas possible de franchir.

Oui, c'est Paterne Berrichon qui m'a demandé de détruire l'édition retrouvée pour donner une apparence de véracité à son invention de la destruction, et c'est chez Louis Barthou qu'il m'a conduit un jour à Paris; chez Louis Barthou qui a, mais avec extrêmement de mollesse dans cet entretien, appuyé la demande de Paterne Berrichon de me voir détruire *Les Exemplaires retrouvés*.

Mais je crois bien qu'il ne lui eut pas été désagréable de me voir détruire les exemplaires pour que ceux qui étaient connus restent chose rare et, par conséquent, de prix fort élevé.

Louis Barthou m'a montré son exemplaire et je lui ai fait observer *que la dédicace à Verlaine me paraissait fort sujette à*

caution. Depuis lors, je pense qu'on a établi que cette dédicace est un faux auquel Louis Barthou s'était laissé prendre.

Sauf les exemplaires que j'ai donnés, je possède tout le reste des exemplaires de *Une saison en enfer* que j'ai achetés à l'Alliance Typographique. Il est donc tout à fait inexact que ce reste ait été brûlé pendant la guerre.

L'immeuble que j'habite a été occupé, pendant tout le temps de son séjour à Mons, par le prince Ruprecht de Bavière. Nous en avons été, ma mère et moi, expulsés. Mais ma bibliothèque est restée absolument intacte et je l'ai retrouvée, quand nous sommes rentrés, dans l'état où elle était à notre départ.

J'extrais ces lignes ci-après de la communication de M. Losseau à la *Société des Bibliophiles belges :*

C'était en 1901.

Je recherchais un tirage à part de la *Belgique Judiciaire,* recueil qui, pendant soixante ans, fut imprimé à Bruxelles, par une association ouvrière dissoute depuis, l' « Alliance typographique ». Et dans l'espoir d'en dénicher un exemplaire, le gérant, M. Deghislage, et moi, nous remuions le magasin de l'atelier.

Vous comprendrez quelle fut l'émotion que ressentit le bibliophile lorsqu'il vit ce que contenait un ballot sali, maculé, couvert de poussières que parmi d'autres il venait de soulever :

Des centaines d'exemplaires de la *Saison en Enfer* de Rimbaud!

J'avais lu l'article de Maurras dans la *Revue encyclopédique* et j'en avais retenu combien étaient rares les exemplaires connus de l'édition de Bruxelles du recueil.

Le gérant qui était déjà ouvrier dans l'atelier en 1873,, me dit se souvenir que l'auteur ayant dû quitter la Belgique à l'époque de l'impression, n'avait jamais payé sa note et qu'on avait gardé le ballot.

Je lui proposai de l'acquérir et il me fit un prix que j'acceptai.

Non sans avoir auparavant, pour m'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une réimpression en contrefaçon, fait reprendre le grand-livre de l'atelier et constaté que le renseignement relatif au non paiement par l'auteur était exact. La possession était donc légitime. Je contatai en même temps que le ballot intact contenait le nombre d'exemplaires portés au livre comme ayant été imprimés.

Un certain nombre d'exemplaires détériorés par l'eau qui avait percé le toit furent jetés dans le grand poêle de l'atelier et je me fis expédier les 425 restants.

L'édition de *Une Saison en Enfer* n'a donc pas été détruite par

Rimbaud. Elle ne lui a pas été livrée parce qu'il n'a pas payé son imprimeur et celui-ci l'a conservée.

L'histoire est prosaïque.

Rimbaud n'a donc reçu de son imprimeur que quelques exemplaires, les six souvent, dix ou douze exceptionnellement, qu'il est d'usage chez les imprimeurs d'envoyer à l'auteur sitôt qu'il y a des exemplaires prêts.

Ce sont les exemplaires qu'il a distribués. On en connaît six.

Si Rimbaud a détruit des exemplaires et cela reste fort problématique, ce ne peut être que ceux en bien petit nombre qu'il avait reçus de son imprimeur, en outre de ces six qu'il est certain qu'il a distribués.

M. Losseau demanda aux membres de la société ce qu'il devait faire de sa trouvaille. Jusque-là, il n'en avait distrait que peu d'exemplaires donnés « à quelques amis intimes », plus cinq destinés à Emile Verhaeren, à Vielé-Griffin, à MM. Maurice Maeterlinck, Stefan Zweig et François André. Sur question de M. Godchot, M. Losseau lui a écrit, le 14 février dernier, le gratifiant quatre jours plus tard d'un exemplaire de la rarissime édition :

Mes amis et moi, nous avons tous été d'accord, lors de la séance du 12 juillet 1914 des Bibliophiles, qu'il ne fallait pas détruire l'édition, mais qu'il ne fallait pas en répandre les exemplaires. Ce doit rester une chose très rare, et, en dehors de mes confrères de la Société des Bibliophiles, je n'en ai remis qu'à des bibliophiles très sûrs, assuré que j'étais que, sauf à leur décès, ces exemplaires ne seraient pas mis dans le commerce. Quelques-uns ont passé en vente, notamment celui que j'avais donné à Paterne Berrichon, celui d'un éminent bibliophile belge, Hector de Backer; j'en ai offert à quelques bibliothèques universitaires.

§

MM. Pérégrin, Louis Pize et André Joannard collaborent au « Souvenir de Jean Pouly » dans **Les Amitiés** (avril-mai-juin). Il était docteur en médecine. Il est mort en 1937 à trente ans. Il avait signé Jean Sibère les premiers poèmes qu'il publia, l'année même de sa mort causée par un « accident cruel ».

Le poète Louis Pize définit en ces termes l'œuvre de Jean Pouly :

Il avait toujours médité sur les grands thèmes de la douleur et de l'angoisse humaine. La contemplation des espaces infinis, la pensée de Dieu, qui ne l'abandonnait pas plus que la pensée de la mort, lui inspirèrent quelques-uns de ses accents les plus beaux. Il touchait à la maîtrise, dégagé des quelques incertitudes ou nonchalances du début. Nous aurions eu en Jean Pouly, un grand poète du Vivarais, un grand poète de la nature et de la vie intérieure. Le chant, brusquement interrompu à l'heure même où il s'élevait vers les cimes, ne cessera de résonner dans nos cœurs... Les cahiers de Jean Pouly ressemblent aux moissons de fleurs sauvages que l'on rapporte des montagnes, et qui, même entre les pages d'un livre, exhalent toujours cette senteur de forêt, l'enivrant parfum des prairies voisines du ciel. Nous y retrouvons celui qui fut, lui aussi, « humble avec les humbles et fier avec les fiers », qui voulut avoir avant tout, dans son pénible ministère de médecin, la joie de soulager la misère physique et morale des pauvres, et qui garda en lui-même un asile sacré où chantait la musique la plus pure. Il avait écrit dans ses notes :

« Que ma poésie soit faite de vent, de sève, de pluie, d'orages, de floraisons, qu'elle soit une nature vivante comme la Nature, mais sur le plan de l'âme. »

« Surtout pas de littérature. — Vivre une expérience. — Etre sincère. »

Jean Pouly, certes, n'avait pas donné tout esa mesure. Et sa brusque disparition laissera inconsolables les amis de la vraie Poésie. Mais il nous a transmis les fragments d'une œuvre assez belle et assez haute pour que nous puissions assurer que les Muses l'avaient exaucé.

Et voici deux belles pièces de Jean Pouly, qui en attestent la noble inspiration et la maîtrise :

VEILLÉE

Tout fait silence en moi pour écouter le monde.
Le murmure confus qui monte de la mer,
Les plaintes de la brise et les rumeurs de l'onde
Agitent l'infini d'où jailliront mes vers.

Une ombre sourde rôde autour de ma clarté :
L'abat-jour noir m'accorde une lumière droite
Encerclant l'univers dans mon intimité;
Oh! que tout homme est seul dans sa lueur étroite!

Enclos dans la prison de ma lucidité,
Je lâche mon esprit vers la mer qu'il convoite

Et que j'entends mugir loin dans l'obscurité :
Je tremble sur mon rêve et mes tempes sont moites.

Je pétris la rumeur naissante de mes vers
De qui se lèveront, montant des eaux profondes,
Les mouvements nombreux et souples de la mer :
Tout se recueille en moi pour écouter le monde.

★

ÉTERNITÉ

Eternité, retour à la paix du désir!
Mortels, quand les derniers remous de l'agonie
Engloutiront votre être, à l'instant de mourir
Vous goûterez enfin l'éternelle accalmie.

Et vous serez fixés dans l'immobilité
De l'espace et du temps, pauvres âmes instables,
Voyageurs qui cherchiez l'infini dans les sables,
Tristes corps chancelants, pauvres cœurs tourmentés!

Vous aurez disparu dans l'immortalité
Et vous aurez conclu vos destins pitoyables,
Lorsqu'au jour du tombeau vos êtres périssables
Connaîtront le secret de leur éternité.

Mystérieuse mer des morts, soyez bénie,
Vous qui élargirez vers d'infinis plaisirs
Le cercle de ce monde où la Terre s'ennuie.
Eternité, retour aux sources du désir!

§

MÉMENTO. — *Yggdrasill* (25 juin) : 13e leçon du « Cours de Poétique » de M. Paul Valéry noté par M. G. Le Breton. — « La poésie classique de l'Iran » par M. Henri Masse, avec un choix de poèmes du XIe au XVe siècle, où l'on voit dans Saadi la source probable d'un passage des *Paroles d'un Croyant*. — « La Poésie anglaise contemporaine » par M. Georges Cattaui, avec un choix de poésies. — « Deux poèmes » de M. Maurice Fombeure, d'autres de M. Murilo Mendes, jeune poète brésilien. — De M. P. Desfeuilles : « le sentiment de la solitude dans la poésie populaire roumaine ». — « Le centenaire de *Ruy Blas* » par M. Paul Souchon. — Enfin, *last but not least*, de M. Raymond Schwab : « Cinq chants pour une enfant d'aujourd'hui » extraits par l'auteur, des

« Tablettes de Mathias » qu'il vient de publier et dont le chant que voici donnera une haute et juste idée :

Je sais que j'aurai peu mérité d'être un père,
Tu vois que je n'ai pas cessé d'être un enfant,
Mais le temps entre nous quand nous parlons du temps
N'est qu'un mot dont tu joues et qu'un jeu sans mystère.

— Tu prendras la couleur de ton siècle à ton tour,
Ah ! prends sa ressemblance et non ma ressemblance,
Dans l'air du temps enfonce à grands coups ton contour :
La chair du monde est tendre à qui lui fait violence.

Visages du Monde (15 juin) fascicule consacré aux « Fleurs », avec des illustrations remarquables accompagnant des textes de Mmes Jane Hugard et E. Zehrfuss et de MM. R.L. Doyon, H. Philippin, G. Besson et R. Trintzius.

La Vie Réelle (n° 1 de la 2e année, sans date) assemble une quinzaine d'éléments en vers et en prose qui traitent de : « Construire ». Cela va d'un musée à un meuble, un vers, un art européen ou une robe. — Je trouve là un « Poëme en Eur-Américain », de M. Eugène Jolas dont j'ai cité récemment une poésie écrite en plusieurs langues à la fois. C'est ce que l'auteur appelle : « l'Eur-Américain ».

La Semaine égyptienne (31 mai) : « Hommage à E. Herriot », à l'occasion du voyage du Président en Egypte, — par divers.

Revue de Paris (1er juillet) : « Le Festin de la Sagesse », par M. Paul Claudel. — « Vingt années d'avertissements », par M. Marcel Thiébaut qui prouve là que notre pays ne sait employer à son salut un Colbert ou un Turgot doublé d'un Talleyrand. — « Souvenirs lorrains » de M. Jean de Pange. — « Une grande aventurière » par M. E. d'Hauterive. — « L'art iranien à la Nationale » par M. Georges Salles.

La Revue Montalembert (mai) : « Essai sur la spiritualité de Baudelaire », par M Pierre Borel.

La Revue juive (juin) : De M. André Thérive : « La France et l'Antisémitisme », et, sur le même propos, une « Lettre à M. Daniel Halévy » de Mme Rachel Bespaloff.

La Revue hebdomadaire (25 juin) : « Dames et seigneurs du château de Neuilly », par M. Jacques-Vincent. — « Lettres sur l'antisémitisme », de MM. André Amar et F. Le Grix.

Revue des Deux Mondes (1er juillet) : De M. le Général Gouraud : « L'Inde avec les Anglais ». — Suite des « Lettres intimes » de la reine Victoria. — « Le congrès eucharistique de Buda-Pesth », vu par M. F. Veuillot.

Revue bleue (juin) : numéro spécial consacré à l'agriculture et à l'économie politique.

Les Réverbères (juin) : « Démobilisation de la Poésie », signé de seize noms, après ces mots significatifs :

Nous attendons ainsi le poète dont le seul manifeste qui vaille serait le génie.

M. Michel Perrin déclare : « Dada n'est jamais mort », et M. Noël Arnaud chante « Bagages endormis » ; M. Jean Jausion, « L'Arbre à gomme » ; M. Jean-Claude Diamant-Berger, « Le poil autochtone », — etc., etc.

Les Primaires (juin) : M. David H. Keller : « La lune de miel perpétuelle ». — Poèmes de M. Marcel Martinet.

L'Ordre nouveau (15 juin) : « Les Responsables », selon MM. Th. Maulnier, J. Maze, P. Dominique, D. de Rougemont, R. Guerdan et A. Detœuf.

La N. R. F. (1er juilet) : R C. : « Pour un collège de sociologie ». — De M. G. Bataille : « L'apprenti-sorcier ». — M. Michel Leiris : « Le sacré dans la vie quotidienne ». — Fin de « Temples grecs, Maison des Dieux » de M. André Suarès. — « Air de Mai », les notes mensuelles du cher Francis Jammes.

La Nouvelle Revue (1er juillet) : « Charles Dumas et André Bréval » par M. Maurice-Pierre Boyé qui écrit dignement sur ces deux beaux poètes tués à la guerre.

Matines (juin) : « Léonard de Vinci » par M. G. Croblanc. — Deux poèmes de M. l'abbé F. Ducaud-Bourget. — « Le Missel », un conte de Mme Lucie Pezet. — « Le tribut » de Mme Jeanne Saudelion et un autre poème où elle écrit :

Seigneur, dans chaque année, il n'y a qu'un printemps !

Le Lunain (juin) : « Le Trésor du rythme » par M. Ernest Tisserand. — « Mon noviciat », de M. Louis de Gonzague Fric , victime d'un attentat à sa liberté par des médecins l'estimant aliéné. — « Phonème » par M. A. Toursky. — « Zénodore » par M. Michel Poissenot. — « Contre-Attaque », un poème de M. A. Grad.

La France active (mai-juin) : « L'Oise » par M. Philéas Lebesque. — Et la vivante, hardie, juste chronique littéraire de M. Auriant.

Esprit (1er juillet) : Divers y traitent pertinemment de « Grève et Arbitrage ». — M. Jacques Madaule rend compte à la rubrique « Faits divers » de l'élection de M. Ch. Maurras à l'Académie française et il conclut par un bravo pour les deux.

Critique 38 (juin) : « Léon Deubel » par M. Eug. Chatot, avec « Quatre poèmes » de Deubel et la biographie de son œuvre.

Crapouillot (juillet) : « Le Sang des Autres » par M. Pierre Bathille : un choix des plus monstrueux écrits et dessins publiés avant et pendant les massacres universels de 1914 à 1918.

Le Cocktail littéraire (juillet-août) : « A propos de Suzanne et le Pacifique » par M. Jean Giraudoux. — « Ingrédients de Vacances » par M. Louis-Nils Persson. — « Paradoxe sur la Gloire » par M. Ed. Charton. — « Galéjades orientales » par M. Gaston Fleuri. — Un spirituel pastiche de J. K. Huysmans, par M. Didier Maillard. — « Le chef-d'œuvre », un poème de Mlle Suzanne Geret-Boyer, d'une attrayante originalité d'accent.

Le Bulletin des Lettres (25 juin) : « En lisant Maurras », de M. Sylvain. — Bibliographie des œuvres du nouvel académicien.

L'Age nouveau (juin) : De M. Marcello-Fabri : « Chez les lépreux d'Occident » ; « Arguments quant à la possibilité d'établir un jour la Paix » et « Nécessité du Mythe ». — « René Ghil » par M. Marcel Batilliat. — « Recherche de l'amour », poème de M. René Violaines. — M. J. Soignard : « Quelques vues sur la guerre et la révolution ». — « Cueilleur de roses », poème de M. Alfred Rousse.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

« Je pense à vous... » (*Temps présent*, 24 juin). — Choses d'Espagne (*le Figaro*, 30 juin ; *l'Aube*, *idem*).

Je pense à vous, petit Dollfuss, paysan têtu, agonisant parmi les trahisons et les lâchetés de vos amis, tandis que votre sang emporte, goutte à goutte, votre vie généreuse. Je pense à vous, Schuschnigg, Schmidt, Funder, victimes de votre bonne volonté. Je pense à vous, Gerlisch, qui souffrîtes une agonie savamment distillée, dans une cellule de prison ; à vous, Probst, qui fûtes assassiné et dont, par une attention délicate, le Gestapo envoya les cendres à votre femme, sous pli recommandé. Je pense à vous, martyrs innombrables et anonymes, insultés, raillés, frappés, torturés, flore sanglante des camps de concentration, tunique vermeille du Roi des Martyrs.

Qu'a-t-on jamais lu qui soit plus émouvant? Et ce n'est pas assez dire, que ce salut fait aux martyrs, par M. Joseph Folliet, dans **Temps présent,** nous émeut. Nous souffrons terriblement, nous sommes déchirés, atterrés, de penser que c'est cela, la « civilisation », et que la vie des honnêtes gens est à la merci du caprice abominable, de la fantaisie sadique des bourreaux. Où est Schuschnigg? demandions-nous ici même, tout récemment. C'est aux frères, proches ou loin-

tains, du chancelier, que va l'hommage de M. Joseph Folliet, qui poursuit :

Je pense à vous, chrétiens de Russie, qui endurez misère et mort dans le bagne glacé des forêts arctiques, sous un ciel triste et lourd comme le désespoir. Je pense à vous, chrétiens d'Espagne, à vous, prêtres et religieux, qui avez défié sans haine les tortures et les tueries, à vous, jeunes Catalans que déchirent les balles terroristes, à vous Carrasco Formiguera, qui avez su mourir comme un saint. Je pense à vous tous, à vous toutes, qui sur la face de la terre déicide, souffrez persécution pour la justice.

A tous, oui, à toutes, — bref à tous ceux qui pâtissent des cruautés du prochain. Et à ces foules que les bombes de l'avion déchiquette, décime, au pays des arènes sanglantes comme au pays des mandarins.

Voici l'heure du héros, l'heure du saint,

conclut le collaborateur de *Temps présent.* L'heure qui sonne au cadran de l'Enfer. Il n'est pas sûr que les hommes visitent un jour la Lune, ou interviewent Mars, ou encerclent le Soleil. Il n'est pas sûr que, sinon le saint, le héros, les fils d'Adam retrouvent le Paradis perdu. Mais pour l'Enfer, là, nous y sommes. Août brasille, les plages sont gaies où goûter les loisirs, il semble bien qu'on puisse se réjouir. Mais quelque part dans le monde Mme Probst tourne et retourne le pli où son mari, comme on dit, « repose ».

§

Au fait, il se peut qu'il y ait des gens pour trouver très bien qu'il en soit ainsi. Il y en a toujours pour approuver le pire. Et se mêle-t-on d'opposer au pire les voix de la raison, de la justice et de l'amour, les bons apôtres montrent les dents. Ceux-là ou d'autres, à chaque fois qu'on les dérange dans leurs calculs.

On devient à leurs yeux, remarque M. François Mauriac dans *Temps Présent*, l'homme « qui ne joue pas le jeu »; on viole le pacte non écrit qui lie les gens d'une certaine caste, d'un certain monde; on devient celui contre qui, s'il s'obstine, tout sera permis.

Et par exemple :

Il est curieux de leur voir chercher un terrain d'attaque très loin

souvent du point précis où est situé le débat : notre œuvre littéraire leur paraît trouble et dangereuse depuis que nous nous sommes efforcés de juger certains événements d'un esprit non prévenu.

§

M. le Ministre de l'Intérieur du gouvernement de Salamanque en a après Mauriac. Comme il en a après Maritain. Comme il en a après *la Croix*. Comme il en aura demain après **le Figaro,** où Mauriac répond courtoisement mais fermement, à son ordinaire, au discours dans lequel l'homme d'Etat espagnol s'élève contre les « catholiques qui se font les alliés du marxisme ».

...Je voudrais donner à M. le Ministre de l'Intérieur de Salamanque les raisons de notre attitude, écrit M. François Mauriac. Et d'abord, nous avons toujours cru que la pensée du catholique, à l'égard des choses temporelles, reste libre. Comme le disait Gabriel Marcel dans une conférence de *Chrétienté* : « Un catholique ne peut être obligé en tant que catholique de prendre parti pour tel ou tel clan en guerre contre un autre. » En ce qui me concerne, aux premières nouvelles du soulèvement militaire et des massacres de Barcelone, j'ai d'abord réagi en homme de droite; et de Vichy où je me trouvais alors, je dictai en hâte, par téléphone, cet article sur l'*Internationale de la haine,* dont quelques lecteurs du *Figaro* se souviennent peut-être. La présence des Maures, l'intervention massive des escadrilles et des troupes italiennes et allemandes, les méthodes atroces de la guerre totale, appliquées par des chefs militaires à un pauvre peuple qui est leur peuple, les souffrances des Basques coupables du crime de non-rébellion, posèrent aux catholiques français un cas de conscience douloureux. Ils n'ignoraient pas, en effet, que de l'autre côté de la barricade le gouvernement légal était soutenu par les forces conjuguées du marxisme et de l'anarchie.

Ce qui fixa notre attitude, ce fut la prétention des généraux espagnols de mener une guerre sainte, une croisade, d'être les soldats du Christ. Ici, je voudrais qu'on nous comprît enfin. D'aimables confrères ont écrit plaisamment que je regrettais qu'il n'y ait eu que quinze mille prêtres massacrés et que je trouvais que ce n'était pas assez. Parlons sérieusement : les sacrilèges et les crimes commis par une foule armée et furieuse, au lendemain d'une rébellion militaire réprimée, sont d'une horreur insoutenable. Nous disons seulement que les meurtres commis par des Maures qui ont un

Sacré-Cœur épinglé à leur burnous, que les épurations systématiques, les cadavres de femmes et d'enfants laissés derrière eux par des aviateurs allemands et italiens au service d'un chef catholique et qui se dit Soldat du Christ, nous disons que c'est là *une autre sorte d'horreur,* dont vous avez le droit d'être moins frappés que nous ne sommes; mais il ne dépend d'aucun de nous que les conséquences n'en soient redoutables pour la cause qui devrait nous importer par-dessus toutes les autres, et qui est le règne de Dieu sur la terre.

Ce règne, Mauriac en voit chez nous des signes :

Depuis la guerre, il s'est passé dans la France catholique un événement d'une portée immense et qui échappe aux observateurs du dehors. Les efforts des catholiques sociaux, les initiatives d'un épiscopat d'élite, ami des pauvres et constructeur d'églises, le dévouement d'un des meilleurs clergés qu'il y ait au monde ont porté leur fruit. Il existe une renaissance catholique de la classe ouvrière, il existe un syndicalisme catholique, il existe une jeunesse ouvrière chrétienne.

Des instituteurs et des institutrices de l'Etat trouvent dans le Christ le principe de leur dévouement aux petits que l'Etat leur confie. Une poignée dans la masse indifférente ou hostile? Sans doute, mais une poignée de sel : le sel de la terre! Dans les banlieues, des jeunes filles obscures se groupent « pour faire du chrétien », comme me disait l'autre jour une assistante sociale d'Ivry. Nous ne pouvons décrire ici cette vie souterraine de la Grâce en France, telle que nous l'entrevoyons. Mais quand une dame hitlérienne me souffle, au dessert, que les peuples déliquescents doivent céder la place aux peuples forts, je repasse dans mon cœur les raisons de ma certitude que nous restons, en dépit de l'apparence, le peuple le plus fort, parce que nous sommes toujours, et plus que jamais, le peuple de Dieu.

Aussi, conclut Mauriac :

Que le ministre de Salamanque me comprenne : ce n'est pas au moment où l'effort de tant de générations chrétiennes et de dévouements obscurs aboutit enfin, que sur l'humble plan où il nous est donné d'agir nous allons laisser compromettre l'Evangile. Que l'affreuse loi de la guerre vous ait entraînés à ces épurations dont Bernanos nous a décrit l'horreur dans un livre impérissable, à ces bombardements de villes ouvertes, qu'elle vous ait obligés de subir cette alliance monstrueuse avec le Racisme ennemi de l'Eglise, aussi redoutable, aussi virulent que le Communisme, encore une fois

nous n'avons pas à vous juger ni à vous condamner sur ce point, parce que vos intentions peuvent être droites. Mais nous nous sentons responsables à l'égard de ce peuple fidèle que nous ne sommes pas libres de tromper. Jacques Maritain, en se dressant avec toute la puissance de sa dialectique et tout le feu de sa charité, contre cette prétention des généraux espagnols de mener une guerre sainte, a rendu à l'Eglise catholique un service dont la fureur qu'il suscite nous aide à mesurer la portée.

Et encore :

Nous ne nous croyons pas infaillibles, mais nous ne cesserons pas d'affirmer ce qui nous semble être vrai, à l'heure où la guerre civile touche peut-être à sa fin; car c'est lorsque tout paraîtra fini que le règne sans partage de la Force commencera. Et la Force qui se sert de l'Eglise, c'est le plus grand malheur qui puisse fondre sur un peuple chrétien. C'est aussi le plus grand crime, si la parole reste éternellement vraie que répétait au déclin de sa vie le vieil apôtre (celui dont la tête avait reposé sur la poitrine du Seigneur) : « Mes bien-aimés, Dieu est amour. »

Amour du prochain, respect de soi-même, il est bon que ce programme soit repris, — appliqué, — et quand la seule mise en exercice du *« Tu ne tueras pas »* suffirait à sauver le monde d'une guerre, d'une extermination universelle. Oh! ce serait bien plus agréable de discuter ici quelques-uns de ces problèmes par quoi l'esprit manifeste que tout n'est pas perdu des jeux et des ris de la chose littéraire : le roman russe; les origines de *Carmen;* Mauriac auteur dramatique, comparé à Mauriac romancier; et la question du vers libre, et s'il est possible de distinguer le conte de la nouvelle; mais lorsque tant de sang rougit l'horizon, lorsque le monde, sous l'aiguillon de la faillite, est sur le point de chercher le suicide dans la mort collective que serait la mobilisation *générale,* comment se désintéresser du débat dont Mauriac a défini l'essentiel? Tour d'ivoire, petites chapelles : pièces de musée. Quand le feu est dans la maison, si ce n'est fuir, que faire de mieux sinon de prêcher sur la place.

§

Nous nous excusons, écrit le collaborateur de **l'Aube** qui signe Lucidus et qui assume la revue de la presse, nous nous excusons de revenir encore une fois sur la guerre d'Espagne.

L'Espagne continue de dominer toutes les préoccupations... A son propos, toutes les questions se posent les unes après les autres : questions juridiques et humanitaires, lutte des grandes puissances et mouvements de l'opinion mondiale, sécurité française et paix européenne.

La question, en bref, de la vie ou de la mort du monde : la tache de sang faisant tache d'huile, et, pour quel dernier amateur, les hommes, les pauvres hommes, réduits à un petit tas de cendres, tout comme Probst.

Mon Dieu, donnez-nous de revenir à la littérature.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Centième représentation de *Tristan et Isolde* sous la direction de M. Wilhelm Furtwaengler. — Opéra-Comique : première représentation de Zadig, comédie musicale de M. A.-Ferdinand Hérold, d'après Voltaire, musique de M. Jean Dupérier. — L'entr'aide autrichienne.

Que dire de ces deux représentations extraordinaires de **Tristan et Isolde** que l'Opéra a données sous la direction de M. Wilhelm Furtwengler? Extraordinaires, elles le furent non seulement à cause de la présence au pupitre du chef éminent qui eût suffit à en rehausser l'éclat, mais encore parce que quelques artistes allemands l'avaient accompagné, et puis aussi parce que rarement hommage plus fervent rendu par un théâtre à la mémoire glorieuse d'un maître n'a suscité dans le public enthousiasme plus vibrant et, faut-il ajouter, plus justifié. La tâche de M. Wilhelm Furtwaengler n'était pas simple autant qu'elle le fut lorsqu'il vint l'an dernier diriger des représentations wagnériennes aux Champs-Elysées, à l'occasion du Festival Allemand de l'Exposition. Le chef, alors, commandait ses propres troupes, dont tous les éléments l'avaient suivi. Cette année, pour marquer d'une solennité particulière la centième représentation de *Tristan* à l'Académie Nationale de Musique, on avait fait appel au concours d'interprètes français en même temps que de quelques interprètes allemands. En effet le rôle d'Isolde était chanté — en allemand, le fait vaut d'être souligné — par Mme Germaine Lubin. Elle s'y est montrée comme toujours, et peut-être encore plus que jamais, la grande tragédienne lyrique que son style, sa voix, ses attitudes, rangent auprès des plus grandes.

Sans être de la même classe que sa partenaire, M. Sattler fut plein de vaillance dans le rôle écrasant de Tristan. Le duo du deuxième acte atteignit par instants cette plénitude sublime qui donne à cette musique passionnée son sens exact. Car *Tristan* est ainsi, il faut que les interprètes parviennent à se faire oublier, à se fondre dans la musique, comme leurs personnages s'anéantissent dans l'amour et se laissent entraîner par le courant furieux de leur torrentiel désir. C'est le miracle trop rarement atteint, et c'est celui dont M. Wilhelm Furtwaengler, Mme Germaine Lubin et M. Sattler nous ont faits les témoins. Mme Marguerite Klose fut une Brangaene qui put supporter sans pâlir l'éclatant voisinage d'Isolde, et M. Jansen, en Kurwenal, fut en tous points remarquable. M. Alsen fut un excellent roi Marke. Mais il serait infiniment injuste de ne pas féliciter les artistes de l'orchestre qui ont tenu à honneur de se surpasser. Oui, en vérité, cette centième eut tout le lustre que l'on pouvait souhaiter.

§

Zadig ou la destinée, histoire orientale. C'est ainsi que Voltaire intitula le roman célèbre. Nous sommes dans cet Orient qui est celui du *Crocheteur borgne,* des *Lettres d'Amabed* et du *Taureau blanc,* un Orient tout de fantaisie, où l'anachronisme prend une saveur d'humour et où la couleur locale est de la nuance des songes. Merveilleux décor pour des apologues dont la morale se déduit sans effort, et, toute chargée de philosophie, passe comme muscade cependant sous la drôlerie du propos et la magie d'un style incomparable. Il n'y a point de prose plus souple, plus fluide, plus nonchalante en apparence, plus savante en vérité; il n'y a pas de langue plus aisée et qui semble plus naturelle, car chaque mot y prend son exacte valeur, et la satire trouve dans cette justesse une force piquante que ne lui donneraient pas les grands mots... Il faut des mains bien délicates et respectueuses pour toucher à ces chefs-d'œuvre que sont les *Contes* de Voltaire. Il faut beaucoup de hardiesse, car on ne saurait transporter à la scène tous ces petits traits menus, ces courts épisodes, ces riens qui comptent pourtant beaucoup, et dont l'esprit du lecteur ne découvre le plein sens qu'à l'arrière-goût laissé,

comme ces fruits savoureux qui semblent peu pressés de livrer leur arome. Les mains de M. A.-Ferdinand Herold sont respectueuses : chacun sait que le traducteur des *Perses* et l'auteur de *Prométhée* est un grand lettré. La comédie musicale qu'il a tirée de *Zadig* est d'une ingéniosité étonnante. Il est bien évident que le conte de Voltaire ne pouvait être transporté tel qu'il est au théâtre : c'est un foisonnement d'idées, de répliques, et le plan du conte est tout à rebours de la rigueur exigée par la construction d'un scénario de comédie. Je n'en veux pour preuve que le premier chapitre, *le Borgne,* où Voltaire montre comment Zadig, défendant Sémire, sa fiancée que des ravisseurs vont enlever, est blessé à l'œil et si gravement que le grand médecin Hermès déclare l'œil perdu. L'œil guérit cependant, et quoi qu'il n'eût pas dû guérir puisque la science l'avait condamné; mais si Zadig garde son œil, il perd sa fiancée qui, ayant ajouté foi aux médecins et dédaignant les borgnes, épouse en hâte un homme pourvu de ses deux yeux. Car les femmes ont un penchant à trouver que les jeunes gens les mieux faits sont toujours ceux qui ont le plus d'esprit et de vertu. Mais ces sacrifices exigés par le théâtre ne sont qu'apparents. Nous retrouverons tous ces traits : l'art du librettiste a été de reconstituer la mosaïque en lui conservant son exacte couleur, en gardant ses personnages, en les groupant comme ils l'étaient, mais en rassemblant ce qui était dispersé. Ainsi voyons-nous la querelle fameuse des théologiens, divisés pour savoir de quel pied il fallait entrer dans le temple de Mithra, précéder dans la comédie l'épisode de la disgrâce de Zadig, qu'elle suit dans le roman. Peu nous importe en vérité puisque le caractère de Zadig n'en est pas changé et puisque l'allusion aux querelles religieuses de l'Occident reste aussi claire, aussi transparente... Résumons en quelques mots cet ingénieux scénario. Zadig, au cours d'une promenade, empêche Orcan de faire violence à la coquette Missouf. Il désarme Orcan, mais refuse de frapper celui-ci à terre. Son attitude chevaleresque lui gagne l'amitié d'Orcan et l'amour de Missouf qu'il écarte avec politesse. Car il aime en secret la reine Astarté, femme du roi de Babylone Moabdar. Celui-ci paraît, se rendant au service funèbre du premier ministre, et c'est au moment où le cortège

va pénétrer dans le temple que deux mages querelleurs font naître la dispute sur le sujet de savoir s'il est convenable d'entrer du pied droit ou du pied gauche, dispute que règle Zadig en conseillant d'entrer à pieds joints. Tant de sagesse lui vaut la place du ministre défunt. Hélas! tout ce bonheur n'est que la préparation de plus grands malheurs : un perroquet les prédit à Zadig. Le roi soupe chez son ministre et le secret amour de Zadig se découvre : il écrit un quatrain, puis, peu satisfait de son poème, il brise la tablette et la jette. Les mages en trouvent la moitié, et ce fragment porte des mots qui font croire à un complot. Ils instruisent Moabdar. Furieux, le roi jure de perdre Zadig. Missouf exploite cette colère qu'Astarté tente en vain d'apaiser. Et Zadig fuit la ville. Le troisième acte rapproche les deux chapitres du roman, le pêcheur et l'ermite qui n'est autre que l'ange Jesrad. L'ange rend confiance à Zadig exilé et qui bientôt retrouve Orcan. Celui-ci, indigné de l'injustice de Moabdar, décide de partir pour Babylone, de soulever le peuple et de détrôner le tyran. Ce qui est fait. Zadig, devenu le compagnon du pêcheur, vend des fruits au marché d'un village. Astarté arrive avec un ami qui l'a aidée à fuir. Surviennent aussi Moabdar, détrôné, et qui fuit lui-même l'émeute en compagnie des mages et de Missouf. Et Zadig reconnaît Astarté, tandis que celle-ci, se croyant seule, trace sur le sable le nom de celui qu'elle n'a pas cessé d'aimer. Zadig prend la pace de Moabdar pour la plus grande joie du peuple et de la reine.

La conclusion de M. A.-Ferdinand Herold est celle de Voltaire : « L'empire jouit de la paix, de la gloire et de l'abondance; ce fut le plus beau siècle de la terre; elle était gouvernée par la justice et par l'amour. On bénissait Zadig et Zadig bénissait le ciel. » M. Dupérier peut bénir M. A.-Ferdinand Herold de lui avoir donné un livret d'une forme aussi littéraire et qui garde l'ironie voltairienne et la grâce ailée du récit. Le musicien se trouvait, pour ainsi dire, entraîné par l'humour du texte; et c'est ainsi que la querelle des mages est commentée fort drôlement par des allusions au choral de Luther, rehaussées des larges sonorités de l'orgue. Il y avait là, en marge de Voltaire, tout un système parodique dont M. Dupérier aurait peut-être pu tirer plus large parti.

Sa musique est, en tous cas, variée, amusante, avec d'heureuses trouvailles telles qu'on en pouvait attendre du compositeur des *Images d'Epinal* et de *Tombeau*. Citoyen suisse, ancien élève et ancien professeur du Conservatoire de Genève, M. Jean Dupérier est en même temps qu'un compositeur de valeur un critique musical dont les articles dans les quotidiens helvétiques — notamment à la *National Zeitung* de Bâle — font autorité. Il est l'auteur d'une version lyrique du *Malade imaginaire*, connue seulement — et c'est bien dommage — de quelques privilégiés qui la regardent comme une manière de chef-d'œuvre. Les succès remportés par lui dans les concerts parisiens, à l'audition de ses ouvrages symphoniques, ont été mérités par leurs qualités. Il se présentait donc à l'Opéra-Comique dans les conditions les meilleures. Ce théâtre a paré l'œuvre nouvelle de décors charmants, dus à M. Gus Bofa : heureuses plantations, couleurs fraîches, costumes pittoresques, tout concourt au plaisir des yeux. Mme Bernadette Delprat est une Astarté aussi belle à regarder qu'agréable à entendre. Mlle Jennie Tourel est une charmante Missouf. MM. Charles Friant en Zadig, Etcheverry en roi Moabdar, Morot en Orcan, Hérent et Balbon dans les deux mages, Rousseau dans l'ermite et Tubiana dans le pêcheur donnent à l'interprétation un brillant éclat. L'orchestre et les chœurs, conduits par M. G. Cloez, ont droit aux plus vifs éloges.

§

Les Autrichiens résidant à Paris ont fondé une société dont la première manifestation a été un récital de piano donné à la Salle Gaveau par Mme Lili Kraus, virtuose de haut renom et admirable interprète de Mozart et de Schubert. Programme fort bien choisi : *Andante et variations en fa mineur* de Haydn, *Sonate en ut mineur* de Mozart, *Adagio en mi majeur* et *Sonate en la mineur*, de Schubert, *Sonate en mi majeur*, opus 109 de Beethoven, il y avait là de quoi satisfaire les fervents des maîtres dont la vie et les œuvres évoquent tant de souvenirs attachés à l'Autriche. Il n'est pas de plus touchante manifestation que ces concerts, annoncés après un si heureux début, et qui maintiendront certainement les liens

étroits unissant les Autrichiens exilés et leurs amis de l'Europe occidentale. Le succès de Mme Lili Krauss est un gage de réussite dans la tâche entreprise par **l'Entr'aide autrichienne.**

§

J'avais le dessein de parler de la *Symphonie d'Hymnes* de M. Charles Koechlin et du *Festival Gabriel Fauré,* ce sera l'objet de mes prochaines chroniques.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Les lettres françaises en Hongrie. — Dans quelque milieu qu'on évolue en Hongrie, il est aisé de constater — ô surprise! — que trois sur quatre des Hongrois cultivés parlent le français, et très souvent d'une manière impeccable, dans tous les cas sans accent. Ceci est dû à ce que notre langue tient, chez les Magyars, une des premières places — avec l'allemand, — et il faut reconnaître que l'Institut Français de Budapest n'y est pas étranger.

La Hongrie, en ce moment, du point de vue culturel, change entièrement. Alors que, jusqu'à ces dernières années, l'Allemagne avait une influence des plus fortes, la France paraît, depuis quelque temps, prendre une revanche éclatante.

Il n'est pas douteux que, de tout temps, les Hongrois ont préféré la culture française à l'allemande, mais, ne connaissant que fort peu — ou pas du tout — notre langue, ils n'avaient, jusqu'ici, pas été dans la possibilité de goûter nos écrivains.

Si l'activité des Hongrois est très diverse, elle n'en est pas moins essentiellement intellectuelle, et même principalement poétique. Les quotidiens et périodiques qui, en proportion, sont beaucoup plus nombreux qu'en France, publient régulièrement, — plusieurs fois par semaine dans les journaux quotidiens, — des chroniques littéraires, des articles de fond et des poèmes. Car les poètes font concurrence aux hommes politiques, quant à la célébrité. Cela vient de ce que le Hongrois considère non plus le poète lui-même, mais surtout ce qu'il représente, c'est-à-dire la Poésie. Le Hongrois étant un

peuple qui ne réalise pas sa pensée, c'est aux poètes que revient l'honneur de penser pour lui et, en langage imagé, d'extérioriser le sentiment de la collectivité.

Il est encore un fait qui frappe dès qu'on pénètre en Hongrie, c'est que, naturellement, le Hongrois pense, parle et agit poétiquement.

Les récitals d'œuvres poétiques sont très fréquents. Dès qu'une séance est annoncée, — par T. S. F., affiches et nombreuses notes dans la presse, — le public accourt en masse compacte à la salle de spectacle et écoute, pendant plusieurs heures, les professionnels ou les amateurs qui déclament des vers. Il est, à ce sujet, intéressant de noter l'ardeur et l'attention avec lesquelles les auditeurs suivent les images suggérées qui, peu à peu, prennent forme. Tous les jours qui suivront, le spectateur en parlera avec ses amis, ses parents, les gens qu'il aura l'occasion de rencontrer, discutera l'intérêt de tel poème, la forme de tel autre. Ce sera le sujet des conversations, lors des soirées passées soit à la maison — en famille — soit, plus rarement, au café, avec des amis. Et cela, parce que le Hongrois aime la poésie pour elle-même, car elle l'aide à vivre, à aimer, à sentir, et surtout à se souvenir.

Ce n'est que depuis quelques années seulement que nous commençons à connaître la Hongrie et les Hongrois. (Cela est, en grande partie, dû à l'Office National de Tourisme Hongrois, aux destinées duquel préside M. Tormay, Office qui, notons-le en passant, devrait servir de modèle à de nombreux pays.)

C'est, pour l'étranger qui y pénètre pour la première fois, une véritable découverte que de constater combien le français et les lettres françaises sont en honneur en un pays distant du nôtre de plus de deux mille kilomètres.

Même dans les classes qui ne s'occupent pas essentiellement de littérature, on reste étonné des efforts qui sont faits en faveur de notre langue. Un exemple suffira : une jeune Hongroise, Lili Gonda, amoureuse du français, a récemment publié, sans être jamais venue en France, une nouvelle méthode d'enseignement qu'elle a elle-même élaborée, et qu'elle nomme : « L'enseignement par l'action et par l'aspect. » Cet enseignement se trouve inclus dans un charmant livre, très

spirituellement illustré par M. Enyvari, qui porte le titre de : *Méthode Dramatique* (1). Il se divise en quatorze jeux d'enfants, jeux courants que connaissent tous les bambins du monde, et qui, en réalité, comportent toute la grammaire française élémentaire.

Lorsqu'on considère la littérature française, on doit, en premier lieu, citer M. Zoltan Franyo, ex-lieutenant d'infanterie qui, revenu des grandeurs et des servitudes militaires, trouva un refuge dans la poésie en général et la poésie française, en particulier. Depuis trente ans, Zoltan Franyo a acquis une grande célébrité, tant par ses travaux de critique et de journaliste que par ses livres de poèmes. Mais il est principalement apprécié pour ses traductions qui, à l'heure actuelle, ne se comptent plus. M. Zoltan Franyo a aimé les poètes et les a traduits de Villon à Paul Eluard, en passant par Musset, Heredia, Apollinaire, Henri de Régnier, Paul Verlaine, Mallarmé, Valéry-Larbaud, Pierre-Jean Jouve, Théophile Gautier, Georges Duhamel, Rimbaud et Baudelaire, Paul Claudel et Samain, Romain Rolland, Paul Valéry, Paul Morand, Jean Cocteau et Jules Supervielle, ainsi que Remy de Gourmont, Jules Laforgue, Charles Vildrac et Francis Jammes. Actuellement, vient d'être publiée la traduction hongroise des XXIV sonnets de Louise Labbé, due à un amour aussi spontané que violent de Zoltan Franyo pour notre Sappho nationale.

La traduction des livres français qui, au début, avait offert quelque difficulté, tant du point de vue traduction que du point de vue diffusion, suit, à l'heure actuelle, un rythme accéléré.

A *Climats*, *La Vie de Disraëli* et *Ariel, ou la vie de Shelley*, d'André Maurois, succédèrent les traductions de François Mauriac. Les Hongrois connaissent André Malraux par *Les Conquérants* et *La Condition Humaine*. M. André Hévesi a traduit *Les Cloches de Bâle* et *Quartier Bourgeois* d'André Aragon, ainsi que le *Voyage au Bout de la Nuit* de L. F. Céline, en conservant à ce dernier texte toute sa saveur et sa truculence. Paul Valéry a été traduit par le prince des poètes

(1) *Méthode dramatique.* « Enseignement par l'action et par l'aspect », par Lili Gonsa. Cserépfalvi, éditeur, Budapest.

hongrois, M. Michel Babits. Les œuvres de Jean Giono et de Colette existent en éditions populaires. M. Harvath Béla a publié *Le Soulier de Satin,* de Paul Claudel, et plusieurs œuvres de Charles Péguy et de Max Jacob. M. Komor a fait plusieurs éditions de la *Confession de Minuit* et de *Deux Hommes,* de Georges Duhamel, ainsi que de *Combat avec l'Ange* et *Amphytrion 38* de Jean Giraudoux.

Nous devons attirer l'attention sur l'œuvre immense qu'a produite M. Albert Gyergyaï, en faveur de notre littérature contemporaine en général et de Marcel Proust, en particulier. Depuis de nombreuses années, quelques admirateurs de notre grand écrivain, entre autres M. Désiré Kosztolanyi, distingué poète mort tout récemment, M. Alexandre Maraï, directeur de la revue *Nyugat* (Occident), M. Oscar Gellert, M. Michel Babits et M. Albert Gyergaï voulaient faire connaître et rendre accessible au public hongrois l'œuvre de Marcel Proust. Nous connaissions déjà la propagande faite par M. Gyergyaï, chargé de cours au Collège Eotvos (fondé sur le modèle de l'Ecole Normale Supérieure de Paris), — et qui fit toutes ses études dans notre capitale — en faveur des lettres françaises. En effet, il publia des études et des critiques remarquables tant sur Flaubert que sur Colette, Malraux, Claudel, Valéry, etc., dans la revue *Nyugat* et dans la *Nouvelle Revue de Hongrie.* Ses traductions ne sont pas moins connues. Après l'*Education Sentimentale,* de Gustave Flaubert, il publia celles de la *Symphonie Pastorale,* de l'*Immoraliste,* de l'*Ecole des Femmes,* d'*Isabelle* et des *Faux Monnayeurs,* d'Angré Gide. Puis vinrent *la Jeune Fille Violaine* et *l'Otage* de Paul Claudel, *Variété* et *la Soirée avec M. Teste,* de Paul Valéry. Ajoutons encore *Combat avec l'Ange,* de Jean Giraudoux.

M. Albert Gyergyaï est considéré comme le meilleur traducteur; il est lui-même auteur de nombreux romans et essais. Nous devons encore à la plume de cet excellent écrivain et de ce grand ami de la France une *Anthologie de Nouvelles,* parmi lesquelles celles de Jules Supervielle furent des plus remarquées. Actuellement, il s'est chargé de l'adaptation en hongrois de *A la Recherche du Temps Perdu,* de Marcel Proust, dont les trois premiers volumes, qui viennent d'être édités, connaissent un succès extraordinaire.

Si notre propagande intellectuelle prend une importance de plus en plus grande dans la Hongrie intellectuelle, il est juste de dire que nous n'y sommes pour rien. Car il est regrettable de constater combien elle est insuffisamment faite par les personnes qui en sont responsables. Alors que partout, chez tous les marchands de journaux, à toutes les devantures de librairie, sont étalés les périodiques, les livres allemands (Thomas Mann, Vicki Baum, Stefan Zweig, etc.), et italiens, il faut vraiment avoir le vif désir de lire des livres français pour arriver à les trouver. Il en est de même quant aux revues littéraires françaises, qui auraient certainement un succès considérable, si elles étaient mieux distribuées. Il n'y a malheureusement qu'un nombre fort restreint de libraires qui les font venir régulièrement.

Espérons que, grâce au rapprochement intellectuel franco-hongrois qui, de jour en jour, se fait plus étroit, cet état de choses sera amélioré, et que la culture française pénétrera encore plus profondément qu'elle ne l'a fait, jusqu'ici, dans ce pays qui compte déjà tant d'amis sincères et dévoués à la France.

RENÉ DE BERVAL.

LETTRES RUSSES

Komarovitch : *Kitjeskaïa légénda* (La légende de Kitej), Edition de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. Travaux de la section de littératures anciennes. Moscou-Léningrad 1937. — Michel Gorlin : *Le conte populaire dans la littérature russe.* « Revue des Etudes Slaves », tome XVII. Fasc. 3-4, 1938. — *Yakoutsky folklore* (Le Folklore yakoul), textes et traductions de Popov. Moscou, 1936. — Mémento.

Parmi le trésor inépuisable des légendes populaires russes, il en existe une qui depuis assez longtemps a servi de thème à des œuvres musicales (Vasilenko, Rimsky-Korsakov), picturales (Vasnétzov, Rerich, Plotnikov), et même poétiques (A. Maïkov, Gorodetsky, Kejuèv). Nous voulons parler de la **légende** de la ville engloutie de Kitéj. Cependant, malgré toute sa beauté et son originalité, ce n'est que tout dernièrement que cette légende fut l'objet d'investigations savantes et de travaux linguistiques et ethnographiques. Etait-ce qu'on ne voulait pas toucher, à travers sa version chrétienne, à son fond païen, pour ne point effaroucher la piété

populaire qui se rattachait au lieu qu'illustre cette légende? Quoi qu'il en soit, les savants russes d'hier passaient à côté de la légende de Kitéj sans en étudier les particularités et sans en rechercher les origines et les sources.

C'est dans l'ancien gouvernement de Nijni-Novgorod, près du bourg de Vladimirovsk, à 40 verstes de la ville de Semionov que la tradition populaire situe l'emplacement où s'élevait jadis la bonne ville de Kitéj. La légende, particulièrement répandue dans les milieux « vieux-croyants » (*raskolnikis*), veut que Kitéj ait disparu sous terre à l'approche des envahisseurs mongols du khan Baty ou Batou (XIIIe siècle) et qu'à sa place ait surgi un lac. La crédulité populaire affirme qu'à certaines époques de l'année, les gens particulièrement pieux entendent sonner les cloches des églises de la cité engloutie.

Telle est donc cette légende qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours et dont nous trouvons les différentes variantes dans les recueils des chants populaires des célèbres *kalikis* (chanteurs ambulants) que Bézsonov a transcrits et édités au siècle dernier.

Le lac qui avait surgi sur l'emplacement de la ville de Kitéj ou Kidiche fut, des siècles durant, l'objet d'une vénération toute particulière de la part du peuple russe. Il était le but de pèlerinages, principalement à la ville de la Saint-Jean quand une foule d'hommes et de femmes y venaient célébrer la « fête de la baignade » (*koupalnitza*) qui n'était en somme qu'une réminiscence des fêtes païennes à l'occasion du solstice d'été. Ce jour-là, on enguirlandait les arbres qui entouraient le lac de rubans multicolores et on y pendait même des icones devant lesquelles on se prosternait, quoique les prières qu'on disait à cette occasion n'eussent rien de bien chrétien, puisqu'on s'adressait aux arbres comme à des divinités. « Petit bouleau, toi qui est né au-dessus du faîte des églises englouties, pardonne-nous nos péchés et sauve-nous », disait-on dans ces prières.

Les solennités qui se déroulaient tout récemment encore autour du lac de Kitéj nous montrent à quel point l'âme du peuple russe reste imprégnée de paganisme. Des esprits éminents ont pu l'appeler le *peuple théophore,* porteur de

Dieu; n'empêche que ce peuple n'a jamais reçu d'éducation chrétienne sérieuse et qu'actuellement il est complètement laissé à l'abandon au point de vue spirituel.

Dans le tome dix-septième de la *Revue des Etudes slaves*, nous trouvons une substantielle étude de M. Michel Gorlin sur **Le conte populaire dans la littérature russe vers 1830.**

Au début du siècle dernier, l'intérêt toujours grandissant pour les antiquités nationales se traduisit dans les lettres russes par un véritable engouement pour le roman historique et le conte populaire. Cependant, on était alors tout imprégné encore du romantisme allemand et anglais. Aussi, les premières tentatives de mettre à contribution le folklore national ne furent-elles que des essais passablement maladroits, malgré tout le désir de se dégager ou de s'affranchir de l'influence étrangère. Le premier des poètes russes qui s'empara du conte populaire fut Joukovsky. Mais cet écrivain, nourri de romantisme allemand, ne sut mettre l'accent national sur ce genre littéraire tout nouveau, aussi bien pour lui que pour ses compatriotes. Ainsi, il avait conté l'histoire au tsar Berendeï... en hexamètres!

Hâtons-nous d'ajouter, nous dit M. Gorlin, que c'était là un hexamètre fort souple, avec une césure libre et des enjambements fréquents : Joukovsky lui-même l'a défini plus tard comme très différent du vers d'Homère et formant une sorte de transition entre les vers et la prose, par conséquent un mètre fort approprié aux contes et récits, un véritable « hexamètre des contes » (*skazotchni hekzametr*). « Ce ne sont pas là, écrivait-il, des vers prosaïques mais des vers aussi simples et clairs que la prose, de telle sorte que le récit, malgré les difficultés du mètre, se développe sans gêne aucune, tout comme s'il était en langage ordinaire. » Joukovsky n'exagère point : le rythme de son hexamètre remanié est en effet propre à la causerie et à la narration; mais, tout aisé et léger qu'il soit, il n'est pas populaire, et son caractère antique, qui ne s'impose pas mais perce malgré tout, lui donne un arrière-goût pédantesque. C'est en somme un mélange fort curieux et, à dire vrai, très peu russe. Aussi bien, comme on pouvait s'y attendre, cet hexamètre est d'origine allemande. Joukovsky l'avait emprunté à son poète favori, Hebel, dans les idylles écrites en dialecte alemanique.

Donc, l'honneur d'inaugurer le conte populaire basé sur le folklore national revint non à Joukovsky, mais à Pouchkine. Avec le *Conte du Tsar Saltan,* Pouchkine donna l'exemple de ce que pouvait et devait être un véritable conte populaire. Avec beaucoup de grâce et de sûreté, il modifia les données du folklore en laissant délibérément de côté tout ce qui lui semblait choquant et superflu. Cependant en procédant ainsi, Pouchkine n'apporta aucune retouche romantique, mais seulement une clarté de composition et une perfection architectonique que le conte populaire ne connaissait pas.

Avec ses contes en tétramètres trochaïques, surtout avec le *Conte du Tsar Saltan,* Pouchkine a créé un genre vraiment populaire, nous dit encore M. Gorlin. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait été tout de suite fort imité. Bélinsky (le grand critique de l'époque), ennemi acharné du genre, s'écriait en 1835 : « Et voilà que notre littérature populaire s'est mise à écrire. Un conte après l'autre!... O Tsar Saltan Saltanovitch, que Dieu te juge! Tu as mis en branle, notre peuple turbulent, on ne peut pas respirer à cause des contes; c'est à s'enfuir de ce monde! »

Parmi les nombreux contes suscités par Pouchkine, il faut citer en premier lieu *Koniok-gorbounok* (le petit cheval à la bosse) d'un certain Erchov. Ce conte a eu une destinée curieuse. Malgré l'opinion de la critique, qui, en général, ne lui fut pas très favorable, il acquit rapidement une grande popularité et pénétra le plus dans le public, lettré et illettré. Mais, tandis que sa renommée allait grandissant, le nom de son auteur tombait de plus en plus dans l'oubli, au point que, de son vivant même, on le crut mort. Le nom du poète était imprimé en toutes lettres sur la première page de la plaquette, et cependant le conte n'en devenait pas moins anonyme, comme une œuvre de la littérature populaire. C'est que par sa forme, la vulgarité de sa langue, ses gaucheries fréquentes et ses incorrections, ce conte lui appartenait en réalité. Ce qui le sauvait, c'étaient sa franchise, son naturel, son élan fantastique.

Une des particularités du conte d'Erchov que Pouchkine avait laissées de côté, c'est sa *priskaska,* c'est-à-dire une sorte de préambule au conte proprement dit, faite de diffé-

rents motifs fantastiques, sans liaison aucune entre eux. Et c'est justement cette *priskaska* qui séduisit par sa richesse et son ornement le célèbre philologue Dahl et l'incita, lui aussi, à écrire des contes, bien qu'il ne marquât pour les contes qu'un intérêt médiocre.

Ce n'étaient pas les contes par eux-mêmes qui me paraissaient importants, a écrit Dahl, mais le langage russe, qui était si méprisé parmi nous qu'il ne pouvait même se montrer sans un prétexte ou un motif spécial; le conte a servi de prétexte.

Ainsi donc, en écrivant ses contes, Dahl se désintéressait complètement de ce qu'il racontait, mais s'appliquait par contre à soigner la forme, le langage de ses contes qui donnent l'impression d'être comme qui dirait un récipient dans lequel Dahl a déversé tout le contenu de son futur dictionnaire de la langue russe.

Les méthodes que Dahl avait employées pour transcrire les contes populaires incitèrent nombre d'autres écrivains à suivre son exemple et à transposer à leur tour les contes en une prose cadencée et ornementée. De ce nombre fut le slavophile S. T. Aksakov, qui, abandonnant pour une fois sa prose sobre et savoureuse, conta dans le style « à la Dahl » son *Alionkin zvetotchek* (la petite fleur vermeille) en augmentant l'élément fantastique et décoratif. Le sujet de ce conte était incontestablement d'origine populaire, mais Aksakov se laissa visiblement influencer par le conte de Mme Leprince de Beaumont, *La Belle et la Bête,* qui est une variante occidentale du même sujet. Ce qui fait que, dans son conte, l'élément folklore est passablement sacrifié, quoique, dans son ensemble, il présente de grands mérites.

Nous avons dit plus haut que tous les écrivains russes qui s'étaient occupés du conte populaire, même Joukovsky, avaient essayé de puiser leurs thèmes exclusivement dans le folklore national, sans trop altérer ses particularités. Un seul fit exception à la règle : Iazykov. Très familiarisé avec la littérature romantique allemande, particulièrement avec les œuvres de Tieck, c'est chez ce dernier que Iazikov chercha le modèle pour son conte *Jar-ptitza* (L'oiseau de feu) où il serait vain de chercher le style populaire. Cependant, malgré le fait que Iazykov laisse percer dans son conte

cette ironie romantique qui triomphe dans les œuvres de Tieck, son *Oiseau de feu* ne parvient pas à se détacher complètement du sol russe pour s'élever dans le royaume éthéré de Tieck. Ainsi son conte fut un échec, ce que Iazykov reconnut lui-même.

Après 1840, la mode des contes cessa aussi brusquement qu'elle avait commencé. A la suite des *Ames mortes* de Nicolas Gogol, la littérature russe s'engagea résolument dans la voie du réalisme et le conte passa du domaine littéraire à celui de l'ethnographie. Son rôle, en tant qu'élément de transition du romantisme au réalisme, était achevé.

Jusqu'au premier quart de ce siècle les recherches dans le domaine au **Folklore yakout,** c'est-à-dire du peuple de souche ouralo-altaïque (groupe linguistique finno-ougrien), vivant dans le bassin du fleuve Léna (nord-est de la Sibérie), consistaient principalement dans la transcription et la traduction en russe des innombrables poésies, récits et légendes que des générations de Yakouts se transmettaient de bouche en bouche. Ils le faisaient ainsi parce que la langue yakoute ne pouvait être transcrite, faute de posséder un alphabet propre. Mais en 1917 un étudiant yakout de l'Université de Pétrograd, Novgorodov, parvint à décider ses compatriotes à adopter un alphabet yakout qu'il avait composé, en se basant sur l'alphabet latin, mais alourdi par un grand nombre de signes conventionnels, utilisés exclusivement dans des ouvrages d'érudition. L'alphabet de Novgorodov fut utilisé par les Yakouts jusqu'en 1922 quand il fut remplacé par un nouvel alphabet, plus maniable et plus simple, mais lui aussi à base latine.

Actuellement, une partie notable du folklore yakout est transcrite au moyen de cet alphabet. Ce qui ne l'est point encore existe en de bonnes transcriptions russes. Les traductions furent faites d'après les deux textes. Elles nous ont révélé une poésie et une prose où la saveur, la haute tenue littéraire et l'originalité des sujets ne cèdent en rien aux meilleures productions du folklore des peuples même plus évolués que n'est encore le peuple yakout.

MÉMENTO. — L'ouvrage posthume de Maurice Parijanine (*Le Pari-*

sien), ce jeune Français mort récemment, est intitulé : *Contes du pays blanc.* Ce sont des réminisciences d'un très long séjour de l'auteur en Russie. Elles sont écrites dans une langue souple et colorée; l'action y est bien menée et on sent une réelle sympathie de l'auteur pour les gens et les choses qu'il met en scène. Enfin les essais sur certains écrivains russes qui accompagnent ces contes ne sont pas non plus à dédaigner.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

VARIÉTÉS

L'Ecole Bérullienne (1). — Il y a maintes demeures dans la maison de mon Père, a dit Notre-Seigneur. — Nos grands écrivains spirituels du XVII[e] siècle, Bérulle, Condren, Olier, Saint Jean Eudes, ont laissé leur note originale dans la recherche de la sainteté.

En 1613, Bérulle compose ses *Elévations* dont procèdent les *Elévations* de Bossuet; en 1623-1629 paraissent les deux parties de son *Discours de l'état et des grandeurs de Jésus, par l'union ineffable de la divinité avec l'humanité, et de la dépendance et servitude qui Lui est due et à sa Sainte Mère ensuite de cet état admirable.*

Ces ouvrages développent deux thèmes essentiels : se désapproprier de soi-même, adhérer au Verbe Incarné. « Bérulle, a dit Bremond, est revenu au théocentrisme augustinien et médiéval ». Le grand devoir du chrétien est l'adoration, le grand mystère l'Incarnation, la grande étude Jésus-Christ.

La France doit à Bérulle la fondation de l'Oratoire et l'institution des Grands Séminaires. Son disciple Condren, dans ses *Discours et lettres* (1643), insiste sur le sacrifice du Christ. Le sacrifice du Christ a duré toute sa vie; en conséquence, le sacrifice du chrétien, son état *d'hostie,* ne devra cesser qu'à son dernier soupir (cf. *Pensées* de Pascal).

Après une jeunesse dissipée, Olier, le fondateur de Saint-Sulpice, est orienté dans la même voie par saint Vincent de Paul (1633). Il passe, 1641-1642, par l'état de *déréliction spirituelle,* de nuit obscure; il en sort transformé, grandi pour l'apostolat.

Saint Jean Eudes, d'origine normande, canonisé en 1925,

(1) V. Chanoine Jean Gautier, professeur au séminaire de Saint-Sulpice, *L'esprit de l'école française de spiritualité,* un vol. chez Bloud et Gay.

—

fondateur de la congrégation de Jésus et Marie, un des initiateurs de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et au Saint Cœur de Marie, met surtout en avant la vertu de charité; comme le Bienheureux Grignion de Montfort, il est en butte à l'inimitié du haut clergé janséniste.

L'école bérullienne part du mystère de la Trinité :

...Le Père, dit Bourgoing (*Méditations*, T. III.), produit son Verbe par voie de connaissance, et le Père et le Verbe produisent le Saint-Esprit par amour... De même notre âme raisonnable est spirituelle et immortelle par participation, capable d'actions internes et externes, et des fonctions des deux facultés spirituelles, l'entendement et la volonté. En connaissant, elle produit un verbe intérieur, et, en aimant, le terme de son amour. O grandeur de l'homme d'être l'image expresse de la Sainte Trinité!

Le premier devoir du chrétien est donc de regarder Dieu et non pas soi-même, d'accomplir l'œuvre de louange que l'Eglise doit à Dieu, dont elle est le corps mystique, par des actes de foi, de justice, d'humilité, d'amour.

...Il n'y a chose au monde, dit Bérulle, qui ne soit digne de nous occuper que Dieu seul, de façon que toutes nos pensées, affections et mouvements, doivent être en Lui. Dieu veut lui-même se glorifier en nous.

Mais il fallait un docteur d'adoration reliant Dieu aux hommes.

...De toute éternité, dit encore Bérulle, il y avait un Dieu infiniment adorable, mais il n'y avait pas encore un adorateur infini... Vous êtes maintenant, ô Jésus, cet adorateur, ce serviteur infini en puissance, en qualité, en dignité, pour satisfaire pleinement à ce devoir et pour rendre ce divin hommage. Vous êtes cet homme aimant, adorant et servant la majesté suprême comme elle est digne d'être aimée, servie et honorée.

Pour l'école bérullienne, comme pour saint Bonaventure et saint François de Sales, le Verbe Incarné est l'adorateur par excellence; par excellence, le moyen et le terme d'adoration. C'est le second supérieur de l'Oratoire, Condren, qui a le mieux mis en relief le sacerdoce et le sacrifice du Sauveur, sa médiation rédemptrice. Son éthique du chrétien se rattache au mot de saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi. »

Nous n'aurons, dit Condren, une puissance véritable et une liberté parfaite qu'en sortant de nous-mêmes et de tout ce qui est nôtre pour vivre dans l'esprit et dans la vertu du Verbe Incarné...

De même, Olier fait consister la vie spirituelle en deux parties.

Une partie négative, abnégation ou *désappropriation.* Car « la propriété et plénitude de soi bouche l'entrée à Jésus-Christ en nous. » Car, depuis le péché originel, la chair convoite contre l'esprit. Et cette partie négative implique humilité devant Dieu et devant les hommes, obéissance complète à Dieu en tant que créatures, serviteurs, co-victimes avec Jésus-Christ, pauvreté extérieure et intérieure, détachement des créatures.

Une partie positive, adhérence ou communion à Jésus-Christ pour prolonger en nous son Incarnation et sa Rédemption.

Les mystères du Christ, dit Olier, sont passés quant à l'exécution, mais ils sont présents quant à leur vertu, et leur vertu ne passera jamais, ni l'amour ne passera jamais avec lequel ils ont été accomplis. L'esprit donc, l'état, le mérite du mystère est toujours présent...

Un théologien a défini en ces termes l'adhérence bérullienne : union mystique entre le Sauveur et ses fidèles, influx vital de la tête aux membres, transfusion d'états, vertus, dispositions. C'est à la fois un don de la grâce divine et une démarche libre de l'âme; le don de la grâce demande coopération humaine, exercice fervent des vertus théologales.

D'où l'importance, dans la spiritualité bérullienne, de la prière, de la méditation, de la messe et de la communion quotidienne, de la visite au Saint-Sacrement, de l'accomplissement des devoirs d'état en esprit d'oraison, tous les instants et tous les actes du chrétien devant se diriger vers l'*adhérence,* ainsi résumée par Olier :

Venez en moi, Seigneur, et m'attirez en Vous, et me changez en Vous!

PIERRE MESSIAEN.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Octave Aubry : *Le Second Empire* (Librairie Arthème Fayard. — Abel Hermant : *La Castiglione* (Hachette).

Il y aurait un bien curieux petit essai critique à composer sur l'histoire telle qu'on la conçoit et qu'on l'écrit depuis une vingtaine d'années, plus précisément depuis la fin de la grande guerre. Un homme d'esprit devrait l'entreprendre, mais si c'est un grincheux qui le devance, quelque birbe de la vieille école, disciple chenu et morose de feu Monod ou de feu Aulard, il ne manquera pas de prendre Clio à témoin du sacrilège, il n'aurait pas tout à fait tort. Mais on pourrait calmer son indignation, en lui démontrant qu'il y a toujours eu, en histoire comme en littérature, deux courants, l'un réaliste, l'autre romantique, qui traversent alternativement ou même concurremment la vie humaine, dont l'histoire n'est, somme toute, que le reflet. Quant à évoquer le patron de nos « historiens » actuels, il suffira de citer Cornelius Nepos. Ils l'ont tous lu, sur les bancs du collège, et, tous, plus ou moins, ils ont gardé quelque chose de sa manière facile et agréable. Ils sont ses fils spirituels, et peut-être verra-t-on l'un d'eux, quelque jour, rendre hommage sous la Coupole à l'auteur du *De Viris,* écrivain classique, qui servait, qui sert encore aujourd'hui à deux fins : à apprendre le latin et l'histoire romaine. C'est aux Octave Feuillet et aux Georges Ohnet de l'histoire que je pense en écrivant cela, — les autres, tant hommes que femmes, relevant du vicomte Ponson du Terrail. Le XIX[e] siècle n'a compté qu'un seul historien digne de ce nom, Honoré de Balzac, mais Balzac est mort sans laisser de postérité, si ce n'est ses personnages. Il appartenait à la première partie du siècle passé, et on ne lui trouverait pas un rival dans la seconde qu'inaugure le Second Empire. Il est aussi absurde de lui comparer Alphonse Daudet que de comparer l'auteur du *Nabab* à Saint-Simon. C'est perdre le sens de la mesure et, avec lui, celui du ridicule. Les quelques 100 ou 150 pages qui, dans ce roman, évoquent les années 1860-1865 ne jettent que des clartés diffuses sur les hommes et les choses du Second Empire. Les vrais historiens de mœurs de cette époque sont MM. de Goncourt qui ont

voulu fixer dans leurs romans l'image et le goût particulier de leur temps, ses idées et surtout ses sensations. Ils sont ainsi, avec leur tempérament fébrile et féminin, les continuateurs de ce Balzac qu'ils n'aimaient pas trop, peut-être parce qu'ils désespéraient de l'égaler jamais. Mais quand on parle de MM. de Goncourt historiens, c'est à leurs essais, d'ailleurs parfaits en leur genre, sur le XVIIIe siècle, qu'on fait allusion et nullement à leurs romans qui en sont le pendant pour le début de la seconde partie du XIXe siècle. On s'y reportera plus tard, lorsqu'on s'avisera d'étudier en profondeur l'histoire du Second Empire, — comme eux-mêmes, les premiers, l'ont fait pour celle du règne de Louis XV. M. Octave Aubry a traité le **Second Empire** en surface, ce n'est pas une fresque qu'il déroule, mais plutôt un album qu'il déploie, où il étale sous nos yeux les scènes saillantes, les types dominants, les événements marquants. Scènes et portraits semblent découpés dans l'*Illustration* et le *Monde Illustré*. Il ne faudrait pas prendre cela en mauvaise part. Ces magazines dont les pages illustrées remplacèrent les images d'Epinal, ont pris avec les années la valeur d'un document, au même titre que la *Vie Parisienne*, de Marcelin, et la *Lune* et *l'Eclipse* de Gill. S'il est permis de faire un léger reproche à M. Aubry, c'est de n'avoir pas jeté un coup d'œil fouinard sur la chronique du *Monde Illustré* et d'avoir dédaigné de consulter les petits mémorialistes de la Kermesse Impériale. M. Octave Aubry pourrait répondre qu'ils l'eussent entraîné trop loin. On ne s'écarte jamais assez des sentiers battus, par où sont passés et repassés tant de polygraphes. Mais les chemins de traverse déconcertent le lecteur et M. Aubry a préféré suivre la grande route impériale, tirée au cordeau, « haussmannisée » comme on disait en ce temps-là, se fiant à ses dons d'évocateur, qu'on ne saurait nier, pour renouveler son sujet, et il l'a renouvelé en effet, tout au moins en a-t-il donné l'illusion à lui-même et à ses lecteurs. Il ne se proposait pas d'autre dessein et il l'a pleinement rempli tout au long de son ouvrage qui est rapide, mouvementé, coloré. Dès les premières lignes, M. Aubry entre au vif de son histoire, il vous séduit et vous entraîne de l'Assemblée Nationale, où le 20 décembre 1848, au crépuscule, Louis Napoléon prêta

serment de fidélité à la République, aux plaines de Sedan, qui furent son Waterloo, où il expia non pas tant ses propres fautes politiques que celles de son oncle. M. Octave Aubry a voué un culte trop passionné à celui-ci pour le rendre responsable de la défaite de celui-là. C'est ainsi pourtant, mais il serait trop long d'expliquer ici comment ce qui arriva devait fatalement arriver par la faute de Napoléon Ier du nom. Entre ces dates extrêmes, de 1848, date de la prestation du serment, prologue à « l'opération de police un peu rude » du coup d'Etat, à 1870, année de la déchéance, M. Octave Aubry a fait revivre le Second Empire sous ses diverses phases. Cet empire ayant surtout consacré l'apothéose de Paris, on songe aux titres qu'Henry de Pène donna à ses recueils de chroniques : *Paris aventureux, Paris amoureux, Paris effronté, Paris mystérieux, Paris intime.* C'est le reflet, le halo de ces divers Paris, qui n'en font qu'un, qu'on retrouve dans le livre de M. Octave Aubry. Telles de ses pages évoquent Winterhalter, d'autres Edmond Morin, tels récits de bataille en Crimée ou au Mexique rappellent les gravures de l'*Illustration*, tels croquis de mœurs font penser à Cham. Il y a aussi Daumier et Guys, mais leur souvenir n'eût pas manqué de jeter une ombre sinistre sur le plaisant tableau d'une fête où Mérimée faisait figure de Pétrone, d'un Pétrone prébendé, courtisan, égrillard et moraliste. M. Octave Aubry a su entremêler harmonieusement les choses sérieuses et les choses frivoles, les flonflons et les coups de canon, les cancans de cour et les nouvelles à la main de chez Tortoni, avec les marchandages diplomatiques, — et cette façon de procéder, non moins que celle de peindre par petites touches et de conter avec de petites phrases, donne une vie sigulière à son histoire. M. Aubry veut plaire et il y réussit, c'est toutefois à la condition d'effleurer son sujet, qu'il embrasse d'un coup d'œil rapide sans le dominer; s'il se hasarde à donner des coups de sonde, il ne va jamais loin. Le Second Empire est esentiellement international ou, si on préfère, européen. La France de Napoléon III semble l'astre autour duquel gravitent une foule de satellites. Le vif éclat qu'elle projette éclipse tout à la ronde, fière et bon enfant, elle se croit la reine du monde, elle est l'arbitre de l'Europe et même de l'Univers. L'Angleterre la

laisse faire et rien n'est plus inquiétant que cette absence d'inquiétude chez sa rivale ombrageuse. L'Empereur des Français aura travaillé pour Sa Majesté Britannique en pensant travailler à sa propre gloire. Mais la politique anglaise aura elle-même été de courte vue. Les grandes puissances, comme les grands de ce monde, sont trop enclines à se voir telles qu'elles ne sont pas.

L'Occident aura encore gagné autre chose, savoir une page pour le gouvernement constitutionnel, page qui sera lue, avec *sapore*, à Rome, à Naples, etc. C'est grave cela, vois-tu. La bonne liberté représentative de l'Europe a sa raison d'être en Angleterre, et cette liberté qui a parfaitement réussi à l'état normal, *ha fatto mala prova* au moment d'un grand danger extérieur. Les Romains qui connaissaient ce côté faible de la liberté s'étaient arrangés en conséquence. Et à ces moments décisifs de la vie des nations, où il n'y a de salut que dans la direction unique de toutes les forces, ils envoyaient au diable la liberté et se donnaient un souverain absolu. Nos pères des Républiques italiennes avaient un peu gâté cette excellente institution, mais pourtant leur *Balio* en était à peu près le *quid simile* et les a sauvés de bien des dangers. La République de Venise, qui, trop jalouse de sa liberté, n'avait pas cet outil à sa disposition, et qui, comme l'Angleterre, avait les bras trop longs pour son corps, par sa seule bataille de Vaila se trouva avoir tout perdu et ne se remit sur pied (et encore!...) que grâce aux divisions de ses ennemis. A l'Angleterre, ayant égard aux différences des temps, des mœurs, des positions, etc., il pourrait arriver quelque chose de semblable; car c'est un grand défaut de sa constitution de ne pouvoir au besoin se donner un dictateur. Le second Pitt l'a été de fait : mais on ne trouve pas des Pitts tous les jours et la possibilité de se défendre dans les grands dangers ne doit pas dépendre de l'existence d'un homme. Cependant l'expérience démontre qu'il manque encore autre chose à l'Angleterre pour avoir le moyen de parer à toutes les éventualités. Il lui manque la conscription. Sans cela elle n'aura jamais d'armée. Où la prendre maintenant? et s'il y avait un grand revirement en Europe? Si l'Empereur disparaissait (il est mortel en fin de compte) : si en France un gouvernement, ou Bourbon ou autre chose, trouvait son compte (toujours à tort selon moi) à se tourner contre l'Angleterre, la bataille de Vaila ne se ferait pas attendre, et ce n'est pas avec ses mercenaires qu'elle pourrait se défendre. Ces imbéciles du Congrès de la paix ont pourtant, je crois, exercé quelque influence. Et j'ajoute à tout cela l'esprit toujours à courte vue des Parlements

et leur tendance à faire leur cour aux électeurs avec les économies, et l'on explique le fait, mais on ne le justifie pas. *Basta!* la conclusion de tout ça est que nous sommes dans un joli pétrin. Si encore on avait agi avec résolution, il y a deux ans, peut-être en eût-on imposé et le pauvre colonel Rose, qui criait de Constantinople : *presto* la flotte, est le seul qui ait eu le sens commun alors. Mais point; on a toujours attendu pour tout les plus mauvais moments et les pires conditions. Ce qui m'amuse, c'est que maintenant à cette mauvaise plaisanterie qu'on nomme la Conférence de Vienne, on répète à chaque instant : « Les Puissances occidentales, pour donner une nouvelle preuve de leur amour de la paix, etc., etc... » Elles feraient bien mieux de donner des preuves de leur amour pour la guerre qui est beaucoup moins démontré et qui nous serait plus utile. *Del resto,* l'Autriche exceptée, je ne vois pas que le talent, le coup d'œil abonde en Europe, et encore l'Autriche est dominée par les exigences de la position, et il n'est pas nécessaire d'être un aigle pour le voir. En toute chose notre époque boutiquière n'a que la monnaie des grosses pièces d'autrefois... En définitive, nous voyons la Russie avec ses 60 millions, mus par une seule volonté et animés par des croyances, de l'autre, l'Occident sans unité et sans foi. Au milieu, l'Autriche intacte, armée jusqu'aux dents et attendant, elle, son bon moment. La Prusse plus que douteuse. Il y a de quoi se gratter l'oreille, il me semble. L'Occident aurait eu, lui aussi, sa foi à utiliser : la bonne liberté, mais je comprends qu'on craigne la mauvaise. C'est encore là un cadeau que nous a fait la sotte démocratie de nos jours...

Ce n'est pas M. Octave Aubry que je viens de citer, c'est un homme d'Etat dont il a un peu trop hâtivement feuilleté la correspondance, un barbare, au regard de la France et de l'Angleterre d'alors, le piémontais Massimo d'Azeglio, — celui qui précéda et forma Cavour, de qui le nom a fini par éclipser le sien. Cette page, vraiment prophétique, qui semble écrite d'hier, que M. Mussolini n'eût point désavouée et dont M. Neville Chamberlain eût reconnu la justesse, Massimo d'Azeglio, l'écrivit en français à Turin, le 16 avril 1855, au lendemain de la guerre de Crimée. Les hommes politiques ne sont pas toujours ennuyeux, — et les historiens qui daignent les consulter trouvent auprès d'eux d'aveuglantes clartés sur le passé — et même sur le présent.

§

Ni M. Paul Reboux, ni M. Pierre Nezelof, son disciple bien aimé, ni M. Paul Lorenz, ni M. André Billy, qui s'essaie, gauchement, à marcher sur leurs brisées, ni Mme Lucile Decaux qui fait à ces faiseurs de « vies romancées » une princière et rude concurrence, n'ont été séduits par Mme de Castiglione et tentés de monnayer en feuilletons sa vie singulière qui passe pour si galante. Frédéric Loliée, bien oublié aujourd'hui, bien que ses ouvrages historiques soient encore réédités, leur avait pourtant mâché la besogne, en écrivant le *Roman d'une favorite*. Démarquer ce roman, qui est de l'histoire, en dialoguer les épisodes pour le divertissement des masses, lectrices abruties de *Paris-Soir* et de *l'Intran*, eût été un jeu pour ces « historiens » populaires. Pour telle raison que ce soit, ils ont respecté Mme de Castiglione et ce fut fort heureux pour M. Abel Hermant de qui l'imagination épuisée retourne volontiers à l'histoire. M. Abel Hermant a jeté son dévolu sur la « favorite » que la princesse et ces messieurs Billy, Lorenz, Nezelof et Paul Reboux avaient dédaignée, mais, son souffle se faisant court, il s'est borné à résumer le livre de Loliée de la même manière, ni plus ni moins, que Fernand Nozière résuma *ad usum delphini*, du grand public, pour le mieux désigner, lequel est plus ignorant que ne le fut jamais dauphin de France, la Ninon de Lenclos de M. Emile Magne, sans toutefois se croire tenu, comme le feu dramaturge, à quelque reconnaissance vis-à-vis de son bienfaiteur. Tenant qu'il lui faisait, en le pillant, plus d'honneur qu'il n'en mérite, il l'a traité avec un sans façons où il entre beaucoup d'impertinence, qui ressemble fort à du mépris.

Il nous reste, écrit M. Abel Hermant à la fin d'un verbeux avant-propos bizarrement intitulé « prologue et horoscope »,

il nous reste à signaler l'importante biographie de la comtesse de Castiglione, due à M. Frédéric Loliée, qui contient tout ce que l'on appelle aujourd'hui la « documentation » du sujet. On ne saurait se dispenser de consulter à tout instant le dossier que M. Loliée a préparé si bien, à moins que l'on n'eût le dessein téméraire de faire uniquement œuvre d'imagination, après avoir fait œuvre de prophétie.

C'est, on le voit, en grand seigneur de lettres que M. Abel Hermant parle de ce manant. Ne pouvant sans danger se dérober à cette désagréable obligation, il veut bien condescendre à reconnaître qu'il faut recourir au livre, qui lui a tant servi à lui-même, de ce « rat » de bibliothèques et d'archives, qui lui épargna la fatigue et l'ennui de se documenter sur *la* Castiglione, mais il se montre d'une injustice criante quand il qualifie de « dossier » le *Roman d'une favorite*, Loliée ayant parfaitement tenu ce qu'il promettait dès les premières lignes de sa préface :

Si jamais l'histoire et le roman, constamment attirés l'un vers l'autre, parurent se rejoindre et se fondre, de manière à former de leur étroite union un sujet aussi captivant, aussi rempli d'imprévu que les œuvres d'imagination les plus singulières, ce fut, certes, dans la vie de la célèbre et très mal connue comtesse de Castiglione, surnommée « la Divine » pour sa beauté supra-humaine et qui, après avoir été la voix secrète aux Tuileries de la politique italienne, « la favorite », disait-on, de Napoléon III, la conseillère et l'amie des princes de la maison d'Orléans, termina, loin du monde, lasse de tout et de tous, son étrange aventure de rayonnement et de conquête.

Le *Roman d'une favorite* n'est pas une compilation, il est composé, harmonieusement agencé et d'une lecture d'autant plus agréable qu'il est écrit simplement, en une langue sans prétention, claire, qui ne verse jamais dans le galimatias. Parler comme M. Abel Hermant l'a fait de son évergète, c'est insinuer vilainement que Loliée s'est montré au-dessous de sa tâche, incapable de dégrossir les matériaux qu'il avait extraits des carrières du général Estancelin et que lui, M. Abel Hermant, fut à la fois le Prométhée et le Carpeaux de cette masse pesante et inerte. Laissons-lui cette prétention et à ses lecteurs cette illusion. Pour nous, son petit bouquin est une étude non pas, comme il dit avec infatuation, d'après *la* Castiglione, mais d'après Loliée, qui l'avait déjà faite d'après la correspondance de Mme de Castiglione, et il est inférieur, à tous points de vue, au « dossier » d'où il l'a tiré. C'est un abrégé et une copie. M. Abel Hermant qui n'apporte rien de neuf, ne renouvelle pas non plus son sujet, bien qu'il s'évertue à en donner l'impression, le traitant de haut, avec une souveraine

et facile ironie. Naguère, M. Abel Hermant contait plus allègrement dans une langue habilement pastichée de tels petits maîtres du XVIIIe siècle et M. de Courpière fut regardé, un lustre ou deux, par les demi-lettrés, comme le petits-fils dégénéré de M. de Valmont. M. Abel Hermant s'imaginait alors, candidement, être le petit-neveu de Laclos, de même qu'Edmond About posait au « neveu » de Voltaire. En ces temps lointains, d'avant le déluge, comme les appelait Maurice Talmeyr, où il jouissait encore de cette flatteuse réputation, M. Abel Hermant, cet enfant d'hier, venu au monde aux toutes dernières années de l'Empire, avait déjà publié les *Confidences d'une biche,* laquelle portait, elle aussi, un nom géographique, qui était en même temps historique, ayant pareillement été illustré par une victoire des armes napoléoniennes : *la Solferino,* il n'est pas douteux qu'en écrivant le roman de lady Ventnor, M. Abel Hermant n'ait pensé à Mme de Castiglione, qui aurait été, une nuit, et pour un million, lady Hertford de la main gauche, mais il faut être bien niais pour ajouter foi aux ragots de ce tartufe de Viel-Castel.

AURIANT.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Le règlement espagnol. — Le règlement espagnol reste hérissé de difficultés. Il est possible que les événements des prochaines semaines permettent de trouver des formules de compromis susceptibles de faciliter une solution d'ensemble, mais aux derniers jours de la première quinzaine de juillet, les perspectives ne sont pas précisément celles que l'on pouvait espérer alors que l'on considérait que tout accord réalisé au sein du Comité de non-intervention aurait pour conséquence immédiate une détente durable. Après une année entière de laborieux efforts, le Comité de Londres a effectivement abouti à une entente ferme sur l'organisation du retrait des volontaires étrangers qui combattent dans les deux camps et sur le rétablissement du contrôle international aux frontières terrestres et maritimes de l'Espagne. Grâce à la patience et à la ténacité de lord Plymouth, le plan britannique, profondément modifié à quatre reprises, est devenu

une réalité. En dépit de tous les remaniements qu'il a subis, ses principes essentiels ont été maintenus et la formule admise finalement par toutes les puissances signataires de l'accord général de non-intervention répond bien à la conception première du gouvernement de Londres. Ce fut là un succès de la diplomatie anglaise qui n'est pas négligeable d'un point de vue général et pouvant constituer une heureuse ligne de départ pour une politique élargie de conciliation et de rapprochement sur le terrain européen.

Les grandes lignes de ce plan s'inspirent uniquement de l'idée qu'il importe avant tout d'empêcher que le conflit espagnol puisse dégénérer en guerre européenne, ce qui fut depuis le début, on le sait, l'unique objet de la politique de non-intervention dont la France et l'Angleterre prirent l'initiative dès les premiers mois de la guerre civile. Mais en préconisant le retrait des combattants non-espagnols à seule fin de restituer à la guerre civile qui ensanglante le pays voisin son caractère de crise intérieure, l'Angleterre a agi également dans l'espoir que l'exécution de ce plan, sous les auspices du Comité de Londres, conduirait les deux partis aux prises à conclure une trêve, que les puissances principalement intéressées pourraient alors mettre à profit pour prendre l'initiative d'une médiation. Il n'est pas certain que ce dernier résultat puisse être obtenu, les derniers succès des troupes nationalistes et leur poussée sur Valence découvrant pour le général Franco la perspective de voir s'effondrer le gouvernement républicain ou d'emporter la décision militaire au cours des prochains mois, qui ne doit pas précisément le disposer à se prêter à un arrangement ayant, par la force des choses, le caractère d'un compromis. Il ne faut donc considérer pour l'instant le plan adopté par le Comité de non-intervention que comme un moyen de limiter le conflit au seul domaine espagnol. Il consiste à envoyer de l'autre côté des Pyrénées des commissions internationales chargées de procéder au dénombrement et au rassemblement des combattants étrangers en vue de leur rapatriement dans le plus bref délai, étant entendu que le contrôle international doit être rétabli aux frontières franco-espagnole et hispano-portugaise dès que ces commissions internationales auront pra-

tiquement commencé leurs travaux. En même temps sera renforcé le contrôle naval par l'envoi d'observateurs neutres dans les principaux ports espagnols. Ce n'est que lorsque 10.000 combattants étrangers auront été retirés du camp qui en compte le moins — un nombre porportionnel étant prévu pour le camp qui en compte le plus — qu'on pourra envisager l'octroi de certains droits de belligérance aux deux partis en lutte. Tout cela prendra du temps, et ce n'est guère que dans les premières semaines de septembre que des résultats appréciables pourront se trouver acquis. Quel sera à ce moment la situation militaire de l'autre côté des Pyrénées? Nul ne peut le prévoir avec quelque certitude, car du fait même de la suppression de toute aide du dehors aux deux partis espagnols, les conditions de la lutte se trouveront profondément modifiées.

Le malheur est qu'un règlement espagnol ne dépend pas uniquement de la bonne volonté des puissances qui n'ont cessé d'affirmer leur fidélité à la politique de non-intervention et qu'il faut compter avec les influences qui, sur le plan européen, se sont constamment efforcées d'exploiter cette crise aux fins de leurs politiques particulières. Il est pour le moins singulier, par exemple, que l'Italie et l'Allemagne se soient ralliées au plan britannique de retrait des volontaires alors qu'à Rome on persistait à déclarer que la victoire du général Franco devait être pleinement assurée en tout état de cause, ce qui était évidemment contraire à l'esprit même de toute politique de non-intervention. Il est devenu évident que l'Italie n'a conclu l'accord du 16 avril avec l'Angleterre et n'a admis que la mise en vigueur de cet accord resterait subordonnée au règlement de la question espagnole que parce que dans l'entourage du Duce on avait la conviction, à ce moment, que l'offensive nationaliste en direction du littoral méditerranéen allait aboutir rapidement et déterminer l'écroulement du pouvoir républicain à Barcelone. Les événements ont pris un autre cours, et la résistance des gouvernementaux menaçant de faire durer la guerre civile pendant de longs mois encore, le gouvernement de Rome, qui tient essentiellement, pour les besoins de sa politique générale, à ce que l'accord italo-britannique du 16 avril devienne

définitif, s'est trouvé fort embarrassé par cette situation de fait. La diplomatie fasciste s'est efforcée alors d'obtenir de l'Angleterre une dérogation à la clause capitale du traité du 16 avril, mais elle s'est heurtée à l'impossibilité pour M. Neville Chamberlain de céder sur ce point, en raison même de l'opposition qui se marque de plus en plus dans le Royaume-Uni à une politique de concessions excessives à l'Italie, à l'égard de laquelle subsistent dans l'opinion publique anglaise des méfiances que l'attitude de la puissance fasciste et certains discours du Duce ne justifient que trop.

L'affaiblissement de la position personnelle du premier ministre britannique, s'il devait s'accentuer, créerait de graves préoccupations d'ordre général. On peut différer d'opinion sur les méthodes de M. Chamberlain; on peut considérer qu'il a fait trop confiance à la bonne foi italienne et allemande; on peut estimer qu'il a demandé beaucoup de sacrifices à la fierté britannique afin de faciliter un rapprochement avec Rome et éventuellement avec Berlin, mais on ne peut contester raisonnablement à la politique du premier ministre britannique de tendre à un but hautement louable, qui est celui de multiplier les possibilités pour une coopération internatonale réellement féconde et pour un règlement général dans l'ordre européen. En cela, d'ailleurs, l'action de M. Chamberlain vise aux mêmes fins que celle de M. Anthony Eden, à l'époque où celui-ci assumait la direction de la politique extérieure de la Grande-Bretagne. Mais les méthodes des deux hommes d'Etat sont foncièrement différentes, et seule l'expérience à faire jusqu'au bout nous fixera sur la valeur pratique des unes et des autres. Tout ce que l'on peut constater à cette heure, c'est que M. Chamberlain a réussi à créer une atmosphère susceptible de favoriser l'apaisement des esprits sur le Continent. C'est déjà beaucoup lorsqu'il s'agit de mener à bonne fin une entreprise politique de grande envergure et de longue haleine, mais cela ne suffit pas pour sauver en toute certitude les peuples de la vieille Europe de la menace que continue à faire peser sur eux la rivalité des idéologies révolutionnaire et autoritaire. Aussi longtemps que le conflit espagnol subsistera dans sa complexité première, toute véritable politique de coopération se heurtera à

des difficultés insurmontables et les risques de complications générales ne seront pas écartés.

La solution du problème espagnol ne saurait être trouvée dans tel ou tel règlement partiel. Elle exige un accord sincère sur le fond des choses, faisant table rase de tous les intérêts égoïstes qui ont poussé certaines puissances à soutenir l'un ou l'autre des partis aux prises de l'autre côté des Pyrénées. Or, c'est là qu'est le véritable obstacle à une action solidaire des principales puissances. La France et l'Angleterre ont basé toute leur politique de non-intervention sur le principe éminemment juste que le peuple espagnol dans son ensemble doit rester seul maître de ses destinées et décider dans la plénitude de sa souveraineté de son régime futur. L'Italie et L'Allemagne, sous le couvert de la nécessité d'empêcher la bolchevisation du sud-ouest de l'Europe, ont voulu favoriser systématiquement l'avènement à Madrid d'un pouvoir fort qui, en contre-partie du soutien accordé au général Franco pendant la guerre civile, ferait entrer définitivement l'Espagne dans le cadre des puissances autoritaires et en ferait une dépendance de l'axe Rome-Berlin. La Russie soviétique, enfin, n'a vu dans la crise espagnole qu'une occasion favorable pour une expérience révolutionnaire de grand style. Est-il possible, après deux années d'une guerre civile qui a couvert l'Espagne de cadavres et de ruines, de faire abstraction de tout ce qui, au point de départ, a commandé la politique des principales puissances dans cette tragique aventure, de demander aux unes et aux autres le sacrifice de leurs positions particulières, de les amener à ne plus envisager que l'intérêt européen et le droit pour le peuple espagnol de rester totalement lui-même? Si cela devait être exclu, il n'y aurait pas de solution sincère et durable au problème, et aucun compromis diplomatique ne pourrait empêcher, quels que soient les vainqueurs de demain de l'autre côté des Pyrénées, que cette plaie affreuse demeure ouverte au flanc de l'Europe.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Ethnographie, Folklore

Sylvain Grébaut : *Catalogue des manuscrits éthiopiens de la Collection Griaule.* 1re partie : Sections I-IV. *Ancien et nouveau testament. Apocryphes et Pseudé-ascétiques. Liturgies. Rituels, Bibliographie des sections I-VI.* Publié avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; Institut d'Ethnologie.

Henry Mériot : *Les belles Légendes de Saintonge.* Préface de Hector Talvart. Eau forte de Henry Chapront; S. n. d'édit. » »

Histoire

Marcel Dupont : *le tragique destin du Duc d'Enghien. L'exécution. Les responsables;* Hachette. 20 »

A. Le Corbeiller : *Le léopard de la Révolution. L'affaire d'Orléans 1793;* Perrin. 8 »

Judaïsme

Paul Vulliaud : *Les Psaumes messianiques.* Traduction annotée d'après l'hébreu; Edit. Traditionnelles. » »

Linguistique

W. D. Eleock : *De quelques affinités phonétiques entre l'aragonais et le béarnais. I : La conservation des occlusives sourdes entre voyelles. II : La sonorisation des occlusives sourdes après nasale ou liquide;* Droz. » »

Littérature.

Jeanne Alex : *Autour de ma maison;* Edit. de La Phalange. Bruxelles. 18 »

Yvonne Allais : *Djemila;* Belles-Lettres. 20 »

C. Bouglé : *Humanisme, Sociologie, Philosophie;* Hermann. 15 »

H. de Brémond d'Ars-Migré : *De l'Eloquence,* publication du manuscrit de Pierre de Brémond d'Ars, marquis de Migré 1634-1653; Impr. Protat frères, Macon. 15 »

Cicéron : Discours. Tome XII : *Pour le poète Archias.* Texte établi et traduit par Félix Gaffiot. *Pour L. Flaccus,* texte établi et traduit par André Boulanger; Belles-Lettres. 20 »

Diderot : *Lettres à Sophie Volland,* textes publiés d'après les manuscrits originaux, avec une introduction, des variantes et des notes par André Babelon; Nouv. Revue franc. 2 vol. 55 »

Héliodore : *Les Ethiopiques* (*Théagène et Chariclée*) tome II, texte établi par R. M. Rattenbury et Rev. T. V. Lumb et traduit par I. Maillon; Belles-Lettres. 40 »

Prosper Mérimée : *Lettres à la Duchesse de Castiglione-Colonna.* Introduction et notes par Pierre Trahard. Avec un portrait; Boivin. 25 »

José J. Ortega : *Trois passions et un drame;* Hazan. 25 »

Georges Pair : *Messieurs Sanson, bourreaux, 1791-1860;* Edit. de France. 18 »

Plotin : *Ennéades,* VI, 2e partie, reste établi et traduit par Emile Bréhier; Belles-Lettres. 40 »

Ronald T. Sussex : *L'idée d'humanité chez Emile Verhaeren;* Nizet et Bastard. » »

Paul Valéry : *Degas, Danse, Dessin;* Nouv. Revue franç. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Paul Voivenel. *Avec la 67e Division de réserve;* libr. des Champs-Elysées, 4 vol. chacun. 20 »

Pédagogie

Emile Durkheim : *L'évolution pédagogique en France. Des origines à la Renaissance.* Avec une introduction par Maurice Halbwachs; Alcan. 25 »

Poésie

André Pannékis : *Pétales de roses;* Messein. 8 »
Georges Perret : *En marchant;* Edit. de Cluny. » »
E. G. Perrier : *La vie est belle;* Baudinière. 12 »

Roman

Luc Durtain : *Voyage au pays des Bohohom;* Flammarion. 12 »
Marion Gilbert : *Trois jours et trois nuits;* Baudinière. » »
Jean Guirac : *L'Enchantement de la nuit;* Albin Michel. 18 »
Pierre Lagarde : *Crime;* Baudinière. » »
Charles Mauban : *Le pain des larmes;* Nouv. Revue franç. 21 »
Paul Morand : *Isabeau de Bavière, femme de Charles VI.* (Coll. *Les Reines de France*); Edit. de France. 30 »
Philippe Mosane : *Mieke la fiancée du Coin du diable;* Desclée De Brouwer. 7,50
Georgette Rogez : *Fragilité;* Malfère. 18 »
Sigrid Undset : *La femme. Christine Lavrans datter,* traduit du norvégien par E. Avenard; Stock. 25 »

Sciences

Divers : *Le progrès scientifique;* Alcan. 20 »

Sociologie

Pierre Varet : *Les destinées de l'individu* (Les groupements primitifs. La famille patriarcale. Le contrat féodal. L'homme et la Réforme. L'individualisme de 1789. Le socialisme. Les dictatures du xxe siècle); Sirey.

Varia

Jacques Delamain : *Portraits d'oiseaux.* Illustrés par Roger Reboussin; Stock. 27 »
Gabriel Rousseau : *Le costume au Maroc,* fascicule I. 10 planches en couleur et 8 en noir; Ed. de Boccard.

MERCVRE.

ÉCHOS

La vente du livre en Italie. — Un prétendu poème inédit de Verlaine. — Les femmes et la Légion d'honneur. — L'origine de Jean Lorrain. — Sur Louis Le Cardonnel. — Le monastère des Bénédictines de la rue Monsieur va disparaître. — Sur quatre vers du « Musée secret » de Théophile Gautier. — La statue de Charles Borromée. — L'hôtel de Rohan-Strasbourg et l'Imprimerie nationale. — Le Sottisier universel.

La vente du livre en Italie. — En France, nous nous plaignons de la crise du livre, qui vient s'ajouter à tant d'autres. Et pourtant, notre pays est peut-être, dans le monde entier, celui où il se vend encore le plus de livres. Donner une statistique

précise des librairies, ou plutôt des magasines et officines où l'on vend des livres, est, en France difficile. Tout le monde en vend. Vous en trouvez chez le marchand de journaux, dans les bureaux de tabac, et, en certaines petites villégiatures, jusque chez le photographe et dans la boutique des articles de sport. Il faut admirer l'esprit d'entreprise de ces gens. Pour beaucoup de raisons, à commencer par des raisons légales, ils n'oseraient pas vendre des saucisses ou des petits pains, et ils n'hésitent pas à s'improviser libraires. Le livre, je parle du livre véritable, est d'ailleurs loin d'y gagner. Quoi qu'il en soit, le nombre des librairies de toute catégorie peut être évalué en France à sept ou huit mille, ce qui est beaucoup.

On en compte en Italie exactement 4.240. Mais, en général, elles diffèrent sensiblement des librairies françaises. Sur ce nombre, à peine 240 sont équipées pour la vente de ce que l'on peut appeler le livre de haute culture : philosophie, critique, histoire, technique, etc. Environ 800 vendent ce qui est en France le livre courant : romans et production du jour, c'est-à-dire le livre de lecture facile. Le reste se limite, ou peu s'en faut, au livre scolaire et aux ouvrages très populaires. La collection de ces derniers est d'ailleurs très éclectique : elle va des grands écrivains comme Shakespeare et Tolstoï jusqu'au roman policier et au feuilleton sentimental des auteurs en vogue dans ce genre.

La diffusion des livres de littérature courante est donc confiée à 800 librairies. Et encore, chacune d'elle ne reçoit pas en moyenne un exemplaire de la plupart des ouvrages qui paraissent. La vente immédiate de ces livres atteint le chiffre approximatif de 500 exemplaires : ce qui limite fort les tirages. Combien d'éditeurs français consentiraient à travailler dans ces conditions? L'éditeur milanais Mondadori a essayé d'un moyen tout moderne pour pousser la vente de ces livres. Il a équipé en boutiques ambulantes de magnifiques fourgons automobiles qui ont parcouru les centres de villégiature et les villes d'eaux. Procédé coûteux et qui ne peut être pris que comme une initiative publicitaire en faveur du livre. — P. G.

§

Un prétendu poème inédit de Verlaine. — A la suite de la publication dans le *Mercure* du 1er juillet de mes *Glanes verlainiennes,* un obligeant lecteur, M. A. Pouthier, me signale que la pièce intitulée *Les Jeunes,* que j'ai donnée dans la première partie de cet article comme un inédit de Verlaine, figure dans *Nous Tous,* recueil publié par Théodore de Banville chez Charpentier en 1884. L'admiration que je n'ai jamais cessé de porter à

l'auteur des *Stalactites*, des *Exilés* et de *Florise*, pour ne citer que ces œuvres, est responsable de la bévue dont je tiens à faire publiquement amende honorable. J'ai toujours pensé, en effet, que la réputation de Banville, fondée en majeure partie sur les *Odes funambulesques* et sur les myriades de versiculets, d'ailleurs prodigieusement habiles, qui prolongèrent durant vingt années ce trop fameux volume, est tout à fait indigne d'un artiste si complètement admirable et parfois génial sous d'autres angles. C'est donc ma préférence pour le grand poète d'*Erinna*, du *Laurier de la Turbie*, de *La Mort de l'Amour*, pour le descendant direct de Chénier, qui m'a fait négliger le joli baladin des dernières années, celui que les *Lapins*, par exemple, ont rendu injustement célèbre parmi nos amateurs, si français, de bouts rimés et de coq-à-l'âne. Et voilà pourquoi la délicieuse fantaisie des *Jeunes*, noyée qu'elle est dans un flot de bavardages quotidiens et circonstanciels, m'a échappé lorsque je parcourus naguère *Nous Tous*, livre aussi fastidieux qu'insignifiant.

Mais l'erreur que j'ai commise — et que je ne prétends nullement excuser par les considérations précédentes — ne m'empêche pas, bien au contraire, de désirer voir éclaircie la petite énigme scripturaire qu'elle ne manquera pas de soulever chez les bibliographes et bibliophiles. Le manuscrit, que m'avait communiqué mon ami Marc Loliée et qu'il a revendu depuis, n'était certainement pas de la main de Banville; comme je l'ai écrit, sa graphie est très voisine de celle de la jeunesse de Verlaine; et il ne porte aucune signature. A supposer qu'il s'agisse d'une simple copie par Verlaine d'un poème qui lui aurait plu, elle ne saurait remonter au delà du 7 décembre 1883, date qui se lit sous la dernière strophe dans le volume et qui pourrait précéder de quelques jours l'insertion préoriginale, si elle eut lieu. On sait, d'autre part, quelle franche amitié, mêlée de mutuelle admiration, unissait les deux poètes : il suffira de rappeler, à ce propos, la belle lettre que Banville écrivit à Verlaine après avoir reçu *Amour*, en 1888. J'écarte donc tout de suite l'hypothèse (qui, je l'avoue, m'a effleuré) d'un plagiat émanant de l'une ou de l'autre partie.

Il ne me reste plus qu'à remettre la cause entre des mains plus expertes que les miennes, tout en souhaitant que le possesseur actuel de l'autographe — dont Marc Loliée n'a pas plus conservé le nom que celui de son détenteur primitif — veuille bien se dévoiler et permettre ainsi un examen plus probant de la question. Enfin, je suis davance reconnaissant aux personnes qui feuilletteront, ces jours-ci, les *Œuvres poétiques complètes* de Verlaine que j'ai

établies pour la Bibilothèque de la Pléiade (*N. R. F.*) de ne tenir aucun compte des *Jeunes* ni de la note y afférente : ce volume était depuis longtemps tiré lorsque M. Pouthier, banvillien émérite, me cria casse-cou. — YVES-GÉRARD LE DANTEC.

§

Les Femmes et la Légion d'honneur. — A propos d'un banquet en l'honneur des femmes légionnaires ou titulaires de la Royal Red Cross par le Centre de propagande pour la grandeur du pays, M. Serge Hyb, dans le *Journal* du 22 juin dernier, cite un certain nombre de femmes qui, depuis sa création, ont été décorées de notre ordre national. Des recherches que cette publication m'a suggérées me font découvrir dans l'ouvrage plein d'autorité de J. Delarbre (1) une note qui me paraît de nature à intéresser les lettres et que je transcris ci-après :

> A la création de la Légion d'Honneur, Mme de Genlis ambitionnait la croix. Elle rédigea et fit remettre à l'Empereur un mémoire où elle réclamait contre l'exclusion des femmes d'un ordre où prenait place toute l'élite des littérateurs, des artistes, des savants. Elle trouvait que, sans les compter, Mmes de Noël, Fany de Beauharnais, Cottin, Campan, etc.; parmi les artistes, Mmes Lebrun, Dawter, Lescat, etc.; dans les sciences, Mlle Germain (2) qui reçut, en 1816, une médaille d'or pour un mémoire sur les équations, méritaient bien de faire partie de la Légion d'Honneur, mais sa supplique fut repoussée par Napoléon.

ALBERT DEFAUX.

§

L'origine de Jean Lorrain.

Nous avons reçu cette lettre de M. Georges Normandy :

Je lis le *Jean Lorrain anecdotique* de M. P. V. Stock.

Le *Mémorandum d'un Editeur* est précieux pour la petite (et la grande) histoire littéraire. C'est pourquoi je déplore que son auteur semble se faire une opinion *d'après l'en-tête d'une lettre commerciale.*

Martin Duval, père de Jean Lorrain, exerça de front plusieurs industries. *Marchand de chaux,* il fut en relations suivies avec mon père, directeur de l'Usine à Gaz de Fécamp à cette époque. Il fut aussi *marchand de bestiaux :* cf. l'anecdote des « vaches rohipères » contée par Alphonse Allais dans *le Journal.* Mais il fut *surtout,* descendant de marins, — et d'un corsaire qui prit part au blocus continental, — *armateur.* J'ai conté une anecdote — choisie

(1) J. Delarbre, membre du Conseil de l'Ordre : *La Légion d'Honneur,* p. 195. — Paris, L. Beaudoin et Cie, 1887.
(2) Sophie Germain (1776-1831).

entre dix — là-dessus dans mon *Jean Lorrain intime,* ouvrage de luxe édité par Albin Michel.

Je vous serais obligé de publier cette lettre griffonnée *currente calamo,* de dire à M. P. V. Stock en quelle haute estime je tiens son *Mémorandum,* et d'agréer, etc. — GEORGES NORMANDY.

§

Sur Louis Le Cardonnel.

Nous avons reçu de M. Pierre David, professeur à l'université de Cracovie, la lettre suivante :

Le *Mercure* du 15 juin dernier nous apporte une gerbe de souvenirs sur Le Cardonnel à Fribourg, recueillie par René de Weck. Ceux qui ont eu le privilège de vivre parfois auprès du poète le retrouveront là tout entier, planant, surtout aux heures du soir, à plusieurs pieds au-dessus du contingent et du quotidien, fantaisiste et pontifical. Lors d'une visite, une des dernières, que je lui fis à Valence en 1925 :

— Le pape, me dit-il, vous le voyez, ne m'a pas encore fait évêque de Sélénopolis...

Il faut donc se garder de croire qu'il prit au sérieux certains rêves.

René de Weck a gardé l'impression qu'il eut le privilège de voir sourdre, un soir d'été de 1909, le poème *Nuit sur les Ecritures.* En effet, chaque fois que l'on entendait Le Cardonnel psalmodier une de ses œuvres, on pouvait croire qu'il la créait. Mais *Nuit sur les Ecritures* existait déjà au moins deux ans avant 1909.

Le 25 juin 1907, au retour d'une course à Saint-Damien, Le Cardonnel me ramena dans la cellule qu'il occupait à la vieille abbaye de Saint-Pierre d'Assise chez Dom Gregorio Frangipani. Je revenais de Rome où (ce qui précise la date pour moi) j'avais passé un examen devant la Commission biblique. « Pour vous reposer, me dit-il, je vais vous faire entendre une de mes exégèses » ; et là,

Entre sa lampe calme et tout le ciel qui luit,

il me chanta la *Nuit sur les Ecritures.*

Ce même soir, j'entendis plusieurs autres des poèmes qui figurent dans *Carmina sacra;* d'après les notes que je pris, en le quittant, sur un calepin que je possède encore et où je transcrivis de mémoire quelques vers, ces poèmes étaient *Au lac de Trasimène* (p. 15), *Sous un tableau de saint Benoît* (p. 159), *Praeconium paschale* (p. 180).

Dans l'espoir que ces précisions ne vous paraîtront pas sans intérêt, je vous prie, etc. — PIERRE DAVID.

§

Le Monastère des Bénédictines de la rue Monsieur va disparaître (1). — C'est un peu, — l'oserai-je dire? — une nouvelle « à retardement », car elle remonte à la fin de l'année 1931.

Le 4 décembre, le bruit s'étant répandu que les Bénédictines de Saint-Louis-du-Temple allaient quitter la rue Monsieur, pour transférer leur communauté aux environs de Paris, à Vauxhallan, près de Palaiseau, où elles faisaient construire leur nouvelle maison. *Paris-Midi* publia un compte rendu de l'entretien qu'avait eu un de ses rédacteurs avec M. Lucien Descaves.

Cette interview de l'ami et de l'exécuteur testamentaire de J.-K. Huysmans a été reproduite dans le Bulletin n° 6 (mars 1932) de la « Société Huysmans ».

Elle constitue déjà une mise au point très suffisante d'un écho qui peut paraître un peu fantaisiste.

Le président de la Société J.-K. Huysmans avait-il gardé souvenance du passage, rue Monsieur, de l'auteur d'*En Route?*

Je crois bien! nous a répondu M. Lucien Descaves. Dès que j'ai eu connaissance du départ des Bénédictines, je me suis empressé d'aller revoir le petit logement que Huysmans occupa chez elles, en 1901, à son retour de Ligugé, d'où il avait été chassé, en même temps que les Bénédictins de l'abbaye de Saint-Martin par l'application de la loi sur les congrégations.

Huysmans avait d'abord songé à louer un appartement rue Oudinot, dans la même maison que son ami François Coppée, mais les exigences du propriétaire ayant contrarié son projet, Huysmans accepta l'offre que lui faisait la mère abbesse des Bénédictines du Saint-Sacrement, d'un petit appartement dans une annexe de sa communauté. Il y transporta son mobilier et ses livres. C'était en face de la loge du concierge, au premier étage; il n'avait qu'un petit escalier à descendre pour se trouver dans la cour et quelques pas à y faire pour remplir ses devoirs religieux à la chapelle. Il m'arrivait fréquemment d'aller le chercher là, après vêpres qu'on y chantait tous les jours, et j'ai quelquefois dîné avec lui dans le réfectoire où il prenait ses repas, avec les hôtes des Bénédictines.

Au bout d'un an, Huysmans ne nous cacha plus qu'il s'ennuyait dans ce « logis claustral » comme il disait et que l'obligation de rentrer tous les soirs à 9 heures lui était insupportable. Il invoquait aussi des inconvénients locatifs sur lesquels M. Folantin s'étendait avec complaisance. Bref, il chercha un autre appartement moins grevé de servitudes, et le trouva non loin de là, rue de Babylone. C'est rue Monsieur qu'il corrigea les épreuves de *L'Oblat,* écrit à Ligugé..

Voilà tout ce que me rappelle le monastère de la rue Monsieur... Oh! pardon, il me rappelle aussi l'admirable chapitre d'*En Route* dans lequel Huysmans, qui n'était pas encore locataire des Bénédictines, parle de la première messe qu'il entendit, un dimanche, dans leur chapelle. Il la décrit. Si jamais elle est désaffectée, on en trouvera là une description impérissable.

Dans deux articles du *Figaro* qui suivirent cette interview, M. Marc Hélys (« Le prochain départ des Bénédictines », 26 janvier 1932)

(1) Cf. *Mercure de France,* 15 juin 1938 (CCLXXXIV, 759).

et M. Henry Hugault (« Les Bénédictines vont quitter la rue Monsieur. Cent-cinquante ans de vie spirituelle et souvenirs du Paris littéraire », 25 avril 1932), ont évoqué non seulement la splendeur du chant grégorien, mais également emprunté à *En route* l'historique même des Bénédictines du Saint-Sacrement : je n'y reviendrai pas.

Cinq ans plus tôt, le 14 mai 1927, le *Figaro*, dans son supplément littéraire consacré au trentième anniversaire de la mort de Huysmans, a publié des souvenirs de Maurice Talmeyr, « Huysmans, rue Monsieur », qui sont la pure confirmation de ce qui précède et ont l'avantage, par la reproduction de cette lettre de Huysmans à M. Henri Blandin, de faire connaître par le maître lui-même la date de son entrée chez les Bénédictines du Saint-Sacrement et l'offre aimable qui l'avait amené à accepter cet abri passager :

Paris, 20, rue Monsieur, 14 novembre 1901.

...Je suis à Paris, non installé encore, dans la tristesse d'un logis claustral qui me semble d'autant plus mélancolique qu'à Ligugé j'étais en plein soleil et en pleine verdure. Mais le sort en est jeté. Je ne pouvais, pour de multiples raisons, m'exiler en Espagne ou en Belgique avec les moines partis du cloître — et le séjour de Ligugé, franc-maçon triomphant, était odieux. D'ailleurs, la campagne sans liturgie, sans offices, ne m'intéresse pas. La vérité est que j'étais à Ligugé ne sachant que faire, lorsque la prieure des Bénédictines du Saint-Sacrement de Paris m'a fait offrir par notre Père prieur un logement dans son monastère même. J'y ai les offices des moines, car il y en a toujours de passage, et je ne paie pas très cher. Voilà l'histoire. Dans la débâcle, ce fut un havre. Je me trouve mal logé, parce que je l'étais trop bien, mais je me ferai bien vite, je l'espère, à ma coque, et n'en verrai plus alors que les très sérieux avantages, au point de vue spirituel. On ne sort pas, d'ailleurs, le soir, ce qui me dispense des dîners en ville. C'est déjà quelque chose, cela!... Ah! la bonne règle monastique...

Ce fut bien un havre et l'on ne doit pas s'étonner des « Regrets de la rue Monsieur », par quoi M. Gabriel-Ursin Langé termine ses *Itinéraires huysmansiens* (1933). Par contre, on éprouve quelque surprise de lire que l'abbé Mugnier, qui, par excès de modestie peut-être, « s'est toujours défendu d'être l'abbé Gévresin » (René Dumesnil), lui aurait conseillé « de se retirer pendant quelque temps au Monastère de la rue Monsieur » et, révélation non moins inattendue : « C'est là que J.-K. Huysmans se convertit au catholicisme et qu'il mit sur pied le plan d'*En route*, qui est l'histoire de sa conversion. »

Cette conversion remontait à neuf ans, — Huysmans s'étant confessé et ayant communié à la Trappe d'Igny, où l'avait envoyé l'abbé Mugnier, en juillet 1892, lorsque, ayant quitté la maison Notre-Dame, il vint se réfugier chez les Bénédictines de la rue Monsieur — et la publication d'*En Route* à six ans et demi, le roman ayant paru en librairie le 23 février 1895. — PIERRE DUFAY.

§

Sur quatre vers du « Musée secret » de Théophile Gautier. — Un lecteur du *Mercure de France,* M. Henri Chevalier, écrit de Liége, le 16 juin 1938 :

J'ai tenté à diverses reprises de relire le « Musée secret » de Th. Gautier, que je me souvins d'avoir lu il y a quelques années déjà. Mes recherches ont été infructueuses, encore que je les aie dirigées vers l'époque 1931-1932, croyant que ce fut à l'occasion des articles de votre collaborateur Auriant sur le tableau de Courbet : « l'Origine du monde » que vous avez reproduit ces aimables vers. Auriez-vous l'obligeance de m'indiquer dans quel numéro le poème a paru.

Je n'ai cité que quatre vers du *Musée Secret* de Gautier, ceux-là même que M. Charles Maurras évoquait dans son compte rendu de la *Nichina,* d'Hugues Rebell, (la *Revue encyclopédique,* du 11 septembre 1897, p. 78) :

La *Nichina* est un livre bien alarmant! Aussi n'ose-t-on en parler. N'importe où, jusque dans ces lieux où doive régner une aimable licence, quiconque prononce ce nom de *Nichina* se sent menacé de l'index. Les fronts se plissent, les nez s'allongent, chacun s'enferme dans un silence orageux. Pourtant, on a lu ce beau livre. On l'admire et on le relit. Mais on n'en veut pas convenir.

La courtisane vénitienne à qui M. Hugues Rebell fait raconter une jeunesse amoureuse et galante s'appelle Nichina. Elle se dévoile au regard, comme ces belles du Titien que Gautier a chantées dans son *Musée secret:*

Sur une courtine pourprée
Elles étalent bravement
Dans sa pâleur mate et dorée
Un corps vivace où rien ne ment.

C'est peut-être que la Nichina n'a rien à cacher...

Ma source et ma caution c'est donc M. Charles Maurras, grand écrivain, grand critique, grand polémiste, grand cerveau et, à tous points de vue, grand honnête homme de qui l'estime et l'amitié pour Hugues Rebell ne se sont jamais démenties. Peut-être trouvera-t-il, lui qui lit tout et n'oublie rien, le loisir de renseigner plus amplement M. Henri Chevalier sur le *Musée Secret*. Quant à moi, je profite de sa question pour compléter cet article déjà ancien par deux petits documents que j'ai découverts depuis sa publication, l'un dans les *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve* (Paris, 1890, p. 264), l'autre qui est signé : Jules Claretie dans le *Figaro* du 25 juin 1865.

Je raconte à Sainte-Beuve, écrit Jules Troubat, l'histoire de l'Empereur entrant au Salon et donnant un coup de cravache sur le tableau de la Baigneuse offert depuis par M. Alfred Bruyas au musée de Montpellier. On prêtait à ce sujet ce propos à Courbet : « Si j'avais su, j'aurais choisi une toile plus mince... »

Il est fort heureux pour *Vénus et Psyché,* dites la *Brune et la Blonde,* ou encore les *Lesbiennes,* qu'elles eussent été exposées hors de la portée de la cravache de S. M. l'Empereur des Français.

La *nouvelle artistique* du moment ce n'est déjà plus le Salon [...] c'est le livre de Proudhon, écrit de son côté Claretie. Le livre? Non: le feu d'artifice tiré en l'honneur de Gustave Courbet!... Proudhon a sur le fameux tableau des *Femmes damnées*, que le jury refusa et que le roi Léopold ne regardait, à Bruxelles, *que d'un œil afin de n'être damné qu'à demi*, une page bien curieuse — d'autres diraient bien téméraire. En général, je dois le dire, on a trouvé cet éloge de Courbet un peu bien énorme. Témoin le quatrain cité par cette endiablée de *Petite Revue* :

Proudhon louant Courbet. Contraste saisissant,
Que ce beau livre auprès d'un portrait lamentable!
C'est vraiment se montrer par trop reconnaissant
Lorsque l'on est si peu reconnaissable.

Ce qu'on reconnait bien c'est la « spirituelle » bêtise des petits crevés de la petite et de la grande presse sous le Second Empire. — AURIANT.

§

La statue de Charles Borromée. — Dans son article paru dans le *Mercure* du 1er février 1938, page 217, sur *Eugène Labiche inconnu*, M. Auriant cite une lettre de ce si spirituel auteur datant du Nez de Saint Charles Borromée la relation du voyage qu'il fit dans le corps de la statue de ce Saint, qui se dresse à Ancône et mesure 72 mètres.

Il y a là une erreur géographique, car ce n'est pas à Ancône, qui est un port sur la mer Adriatique, mais bien à Arona, sur la rive droite du lac Majeur, que, dès 1697, la piété et la reconnaissance des Milanais ont érigé une statue colossale à leur ancien archevêque, le cardinal Charles Borromée, mort victime de son dévouement lors de la peste qui ravagea leur ville en 1576, et qui fut canonisé en 1610.

Comme le dit Labiche, on peut monter dans la statue jusque dans la tête du saint. — ALBERT DEFAUX.

§

L'hôtel de Rohan-Strasbourg et l'Imprimerie nationale. — Dans sa chronique de l'art (I-VII-38), M. Bernard Champigneulle écrit :

L'hôtel de Rohan-Strasbourg semblait voué à l'abandon. Il avait été question, il y a quelque temps, d'y loger l'Imprimerie Nationale. On se doute au prix de quelles dégradations. Une imprimerie y avait déjà été installée sous l'Empire — non sans affecter gravement la décoration de cette construction si parfaite.

La crainte... rétrospective, mais combien légitime, de M. Champigneulle est heureusement sans fondement. L'Imprimerie Nationale, depuis 1640, fut établie successivement au Louvre, à l'hôtel de Penthièvre, puis à l'hôtel de Rohan, frère de l'hôtel Soubise, bâti par Delamain, de 1705 à 1708, pour Armand de

Rohan, archevêque de Strasbourg, et dont le dernier propriétaire fut le cardinal Edouard de Rohan, mêlé très intimement à l'affaire du Collier. Elle changea de nom seize fois, beaucoup plus que de domicile : Imprimerie Royale (1640-1790), Imprimerie du Louvre (1791), Imprimerie Nationale Exécutive du Louvre (1792), Imprimerie Nationale du Louvre (1793), Imprimerie Nationale (1794), Imprimerie de la République (1795-1804), Imprimerie Impériale (1804-1814), Imprimerie Royale (1814), Imprimerie Impériale (1815), Imprimerie Royale (1815-1830), Imprimerie du Gouvernement (1830), Imprimerie Royale (1830-1848), Imprimerie du Gouvernement (1848), Imprimerie Nationale (1848-1852), Imprimerie Impériale (1852-1870), et enfin Imprimerie Nationale depuis 1870, suivant ainsi fidèlement les fluctuations du régime...

L'Imprimerie Nationale est maintenant solidement installée à Javel, occupant le vaste rectangle formé par les rues de la Convention, du Capitaine-Ménard, de Javel et Gutenberg. Elle fut bâtie là au début du siècle sur un terrain marécageux, et, dès 1907, le transfert commença, de l'hôtel de Rohan, où elle était installée depuis 1809, à la rue de la Convention. Il se poursuivit dès la fin de la guerre et jusqu'en 1925, époque où il ne resta plus, rue Vieille-du-Temple, ni une presse, ni un marbre, ni une casse de Garamond, de Grandjean ou de Jaugeon. La statue de Gutenberg, même, changea de quartier, et dut, lors de son voyage de la cour de l'hôtel de Rohan au jardin de la rue de la Convention, passer une nuit dans la rue, à la sauvegarde des passants qui n'eussent certes pu l'escamoter facilement.

Les lieux vidés par la typographie, on découvrit à l'hôtel de Rohan, oubliées derrière des maçonneries légères bâties à des fins industrielles, des merveilles aujourd'hui restaurées, que le public peut, comme l'y invite si aimablement M. Champigneulle, admirer à loisir. — FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

§

Le Sottisier universel.

Les Italiens sont en train de faire, en Syrie, un grand effort de propagande. Ils multiplient leurs établissements religieux, leurs écoles, leurs banques, leurs maisons de commerce, et prenant peut-être la proie pour l'ombre, se considèrent déjà comme nos successeurs. — *Revue des Deux Mondes*, 15 avril.

La rédaction [du *Journal des Débats*] passa aux mains de Muguet et Garnier, puis dans celles de Louvet, l'ardent Girondin auteur des *Liaisons dangereuses*, qui se retira à son tour en mars 1793. — *Journal des Débats*, 18 juin.

Les jurés du procès Becker goûteront-ils du thé à la végétaline? [Titre d'un article]. — *Paris-Soir*, 16 juin.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLXXXV

—

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.

Ont paru aux « Éditions de la Cité Nouvelle »

LES CHERS ESCLAVAGES

Poèmes

par

MARCELLO-FABRI

Il reste à la disposition des bibliophiles :

7 bouffant supérieur	à **20** fr.	28 pur fil	à **75** fr.
241 vélin teinté	à **45** fr.	16 hollande Pannekoek	à **100** fr.

Nouvelles opinions sur *Les Chers Esclavages* :

Il reste à la disposition des bibliophiles :

5 bouffant supérieur	à **20** fr.	19 pur fil	à **75** fr.
163 vélin teinté Muller	à **45** fr.	12 hollande Pannekoek	à **100** fr.

«... un livre plein de grandeur... »

O. V. de L. MILOSZ.

« Un dynamisme extraordinaire soulève ces pages, riches de matière, dont le seul exposé étonne et quelquefois confond.

«... Ceci, évidemment, sort effrénément de la norme, mais toute la coulée garde une certaine mesure.

« Surprise et incantation sont encloses dans ce tumulte flamboyant, et le torrent soufré, onduleux, s'écoule à travers la nature dans la plénitude de son besoin et de sa force. Il reste à chacun, devant les manifestations de ce météore, à conclure, selon son propre tempérament... »

MARTIN-SAINT-RENÉ (*Les Études Poétiques*).

«... ce haut but de la poésie, l'auteur l'atteint magnifiquement. Chacun de ses poèmes est pour nous comme une source de vie nouvelle. Voilà un esprit qui a sa mission et qui sait la remplir ».

G. BERNANOSE (*La Marche de France*).

« Des rythmes neufs leur donnent un élan inusité. Des phrases aux mots reliés entre eux par le jeu du tiret prennent une valeur de vocable précisant l'idée recherchée. Cette dernière forme est extrêmement curieuse et renouvelle le stock des expressions-massues, prisées par ceux qui veulent, en peu de mots, obvier à l'inconvénient des phrases longues. Forme d'une facture éminemment moderne, mais ce serait le trahir que de prétendre qu'elle s'inspire du surréalisme. L'auteur a compris qu'à notre temps nouveau il fallait une technique nouvelle... M. Marcello-Fabri a une poésie bien à lui ». etc.

Ch. A. DUBOIS (*L'Avenir*).

Ces nouveaux témoignages inciteront les admirateurs du poète à se hâter. Dans peu de temps il en sera des *Chers Esclavages* comme de ses autres œuvres qui, pour la plupart, sont devenues absolument introuvables.

ÉDITIONS DE LA CITÉ NOUVELLE

Adresser la correspondance à M. Cas BOURGUE, *éditeur*

21, *boulevard Henri-IV, Paris IVe*

Jeune femme, instruction supérieure, licenciée ès-
ttres, auteur de plusieurs traductions parues en librairie,
nnaissant à fond, parlant et écrivant l'anglais et l'alle-
and, très au courant du mouvement littéraire et de la
esse en Angleterre, dactylographe, bonne présentation,
ésire secrétariat littéraire, journalistique ou politique, ou
avail dans une maison d'éditions.

Écrire au *Mercure de France* pour Mme R. H.

(Paris seulement.)

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

RÉÉDITION des ŒUVRES de LÉON DEUBEL

En juin dernier, comme l'a signalé le *Mercure de France*, les admirateurs de Léon DEUBEL ont commémoré avec éclat le vingt-cinquième anniversaire de la mort de ce poète dont la renommée ne cesse de grandir et qui est aujourd'hui, selon le mot de M. Vincent Muselli, « placé du consentement unanime au rang des grands poètes français ».

Le meilleur de sa production poétique a été, comme on le sait, réuni, sous le titre de *Œuvres de Léon DEUBEL*, dans un volume de notre *Bibliothèque choisie*, préfacé par M. Georges DUHAMEL.

Cet ouvrage est à la veille d'être épuisé. Nous pourrions, certes, le rééditer purement et simplement. Mais à la demande de la Société des Amis de Léon DEUBEL, nous avons décidé, afin de le mettre à la portée d'un public plus large, d'en donner une édition courante, format in-16 à 15 francs, absolument nouvelle, considérablement augmentée, grossie de vers retrouvés et inédits et pouvant être, en fait, considérée comme l'édition définitive des poésies de Léon DEUBEL.

Mais, à l'intention des amis et des admirateurs du poète, des bibliophiles et de tous ceux qui désirent avoir une œuvre de qualité sur un papier durable, nous ferons de ce livre un tirage restreint, pratiquement limité au nombre des souscripteurs, sur papiers spéciaux, et à des prix abordables, savoir : sur Lafuma à 50 francs et sur Alfa à 25 francs.

Nous prions en conséquence nos lecteurs français et étrangers qui s'intéressent à ce « Saint et Martyr de la poésie » comme l'a qualifié M. Georges DUHAMEL, de bien vouloir retenir dès maintenant les exemplaires sur beau papier qu'ils désireraient.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

(à renvoyer aux *Éditions du Mercure de France*, 26, rue de Condé, Paris (6e)

Je, soussigné ....

demeurant à ....

rue .... N° ....

déclare souscrire à

.... exemplaire .... sur Lafuma à 50 francs l'exemplaire

.... exemplaire .... sur Alfa à 25 francs l'exemplaire

de l'ouvrage *Poèmes, par Léon DEUBEL*, qui paraîtra prochainement aux *Éditions du Mercure de France*.

J'envoie le montant de ces exemplaires :

par mandat(1)

par chèque(1)

par chèque postal ou virement postal au compte de chèques postaux Paris 259-31(1)

A .... le 1938

(1) Rayer les indications inutiles.

BUSSANG
(Vosges)

43e Année
SAISON 1938

Théâtre du Peuple

— PROGRAMME —

Avec le concours de

PIERRE RICHARD-WILLM

pour la décoration, la mise en scène & l'interprétation

DIMANCHE 7 AOUT à 15 h. 15

LA CLAIRIÈRE AUX ABEILLES

Comédie en 3 Actes de Maurice POTTECHER

PIERRE RICHARD-WILLM *jouera le rôle du VOYAGEUR*

DIMANCHE 14 & LUNDI 15 AOUT à 15 h.

L'ANNEAU DE SAKOUNTALA

Légende Dramatique en 8 Tableaux de KALIDASA

adaptée par Maurice POTTECHER, musique de Maurice BAGOT

Danses Indoues de NYOTA INYOKA

PIERRE RICHARD-WILLM *jouera le rôle de DOUCHANTA*

Mlle SITA RIDDEZ, *celui de SAKOUNTALA*

SAMEDI 20 AOUT à 15 h. 15

LA CLAIRIÈRE AUX ABEILLES

PRIX DES PLACES : *Loges* : **25 frs.** — *Premières* : **20 frs.** — *Secondes* : **15** et **12 frs.** *Troisièmes* : **10** et **7 frs.**

Location sans augmentation de prix au bureau du Théâtre de 10 h. à midi et de 14 h. à 18 h. à partir du 15 Juillet.

Envoi des billets contre versement du prix des places, par mandat ou Chèque Postal Nancy 73-89. Joindre un timbre. Téléphone 35.

LA REPRÉSENTATION DU 20 AOUT SERA GRATUITE.

L'accès de la salle est interdit après le signal de rentrée, donné par la fanfare. — Les enfants au dessous de 7 ans ne sont pas admis.

PARC POUR AUTOS EN FACE DU THÉATRE

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE ANDRÉ GIDE

ROMAN

L'Immoraliste. Volume in-16. . . . . **15** fr.

La Porte étroite. Volume in-16. . . . . **15** fr.

LITTÉRATURE

Oscar Wilde. (*In Memoriam*) (Souvenirs). *Le « De Profundis »*. Volume in-18. . . . . **5** fr.

Prétextes. Volume in-16. . . . . **15** fr.

Nouveaux Prétextes. Volume in-16. . . . . **15** fr.